

L'éveil de Tarik ressemblait à une météo hivernale à Paris. Le soleil brille rarement et tout n'est que froid, grisaille et brume. Il se leva en maugréant après avoir jeté un noir regard sur son radio-réveil qui affichait invariablement sept heures lorsqu'il ouvrait un œil. Sa nature calme contrastait avec sa stature imposante et sa musculature développée. D'un simple coup de poing, il aurait certainement pu briser ce maudit engin qui lui assénait chaque matin une musique qu'il détestait, mais son esprit encore endormi se contentait de lui faire la même remontrance que la veille : « j'ai encore oublié de changer de station hier soir ». Il aurait dû le faire tout de suite, il le savait. « Tu feras ça ce soir. Il suffira d'y penser ».

Alors, il ramassa le jean qu'il avait jeté au pied de son lit avant de s'endormir, sortit un tee-shirt, un caleçon, une paire de chaussettes de son placard et enfila le tout sans ordre de préférence. Tarik aimait les choses simples. Tous ses pantalons étaient des jeans et ses T-shirts étaient soit blancs, soit noirs, mais forcément en coton. « Ça simplifie pas mal de problèmes », disait-il. En premier lieu, il n'avait pas de choix à faire pour s'habiller. Lorsque la pile blanche était épuisée, il entamait la noire et inversement. Pour le lavage, c'était coton à trente degrés dans tous les

cas. Des choses simples.

La porte de la chambre de son frère était encore fermée. Le chômage le privait des délices des réveils matinaux. Il se réveillerait dans une demi-heure lorsqu'il entendrait l'eau couler de la douche. Pour l'instant, Tarik déjeunait. Mécaniquement, il remplit son bol de lait avant de le faire chauffer dans le four à micro-ondes. Ses yeux ne purent s'empêcher de se porter sur le bol qui tournait et qui finit par l'hypnotiser au point que son regard semblait vide de la moindre pensée. C'était chaque jour la même chose. La sonnerie retentit, mais il ne l'entendit pas, car son esprit demeurait absorbé par le ballet circulaire de son bol.

Lorsqu'enfin il le retira du four, le lait n'était plus que tiède. Comme si ses yeux avaient besoin de se fixer sur quelque chose, son regard transperçait à présent la fenêtre et vagabondait au loin. Depuis la cuisine, on pouvait voir un vaste entrepôt qui semblait à l'abandon ainsi que de grands prés juxtés par un bois. C'était là-bas qu'allait se perdre son regard, chaque jour ouvrable de la semaine, sauf en hiver où la nuit le privait de cette vision et lui laissait seulement quelques vagues points lumineux suspendus à des lampadaires. Au bout d'un moment, son esprit se décida enfin à reprendre le contrôle de son corps. En un clin d'œil, il se leva et s'habilla. La journée pouvait commencer. D'un seul trait, Tarik avala son bol de lait, se dirigea dans la salle de bains d'un pas forcé et ôta ses vêtements avant de se mettre sous la douche et d'ouvrir le robinet. L'eau froide lui arracha des frissons durant d'interminables secondes. Pourquoi n'attendait-il

pas que l'eau soit chaude avant d'entrer sous la douche ? Il n'en savait rien. Il ne s'était peut-être même jamais posé la question. « Les choses sont comme elles sont », répétait-il souvent. Pourquoi s'habiller pour se déshabiller ensuite, il ne le savait pas non plus.

« Emrul, tu es réveillé ? », lança-t-il au travers de la porte en allant dans sa chambre pour remettre sa couette en place.

Les bruits de la cuisine avaient porté le sommeil de son frère à l'agonie et ce dernier finit par ouvrir ses yeux qui dès l'éveil étaient emplis de lumière. Il aurait pu être triste, maussade. Il avait toutes les raisons de l'être, mais la mauvaise humeur et son tempérament étaient deux étrangers qui ne se croisaient jamais.

« Salut mon frère, ça va ? », lança-t-il gaiement en traversant le couloir. Emrul avait meilleur appétit que son frère, particulièrement le matin. Deux bols de chicorée ainsi que d'immenses tartines lui étaient à peine suffisants pour calmer sa faim.

– Tu vas à ton entretien, ce matin ? Demanda Tarik.

– Oui, à onze heures.

– Tu es confiant ?

– Ça va marcher, je le sens, répondit le cadet plein d'un optimisme que rien n'avait encore pu ébranler.

– Tu dis ça chaque fois.

– Oui, mais cette fois, je crois que c'est la bonne.

– Ça aussi, tu le dis à chaque fois.

– Je sais, mais là j'y crois vraiment. Le salaire est déri-

soire, j'ai bien plus de diplômes qu'ils n'en veulent et puis je vais mettre le paquet.

– Ouais. T'oublies ta gueule d'Arabe.

– Je sais, c'est le seul point noir, sans mauvais jeu de mots. Mais ils ne peuvent pas tous être cons. Il y en a forcément pour qui ça n'a pas d'importance.

– Tu y crois encore toi, répondit Tarik d'une voix où se mêlaient tristesse et fierté pour son cadet qui n'était pas décidé à renoncer. En plus d'être des pourris, les Français sont des cons qui ne voient pas qu'un gars comme toi, ce serait du pain bénit pour leurs usines.

– Ne dis pas ça. Tu parles comme ceux qui déblatèrent sur les Arabes ou les noirs. Tu es Français, toi aussi.

– Pas pour eux !

– Ça changera tout ça, il faut laisser passer du temps...

– Ouais, allez, je dois y aller, à ce soir. Et merde pour ce matin !

L'accolade ne dura que trois secondes, mais Emrul put saisir toute la colère qui sourdait dans le corps de son frère aîné. Son pouls rapide, une tension dans ses mains et ses avant-bras qui gagnaient son corps centimètre par centimètre, comme un régiment de soldats de tranchée. Son frère était le théâtre d'un champ de bataille où la bête xénophobe découpait sa foi en l'homme en lambeaux. L'embrassade d'Emrul remplaça les mots qu'il ne prononçait pas : « ne t'inquiète pas, j'y arriverai. On a notre place ici. »

En dévalant les escaliers, Tarik songea à sa mère qui était repartie vivre « là-bas ». Et si c'était elle qui avait raison,

après tout ? Et puis quoi, il faudrait que je m'excuse toute ma vie d'avoir la peau mate ? Je ne parle même pas la langue. « Là-bas... », je n'y ai jamais mis les pieds.

Airtech était la millionième partie de la myriade de PME qui vivaient des commandes d'Airbus. Jean-Louis Devol, son fondateur, avait su développer une prospère usine de sous-traitance, encouragé par son unique client dont il était auparavant salarié. Après l'infogérance, la gouvernance, l'externalisation fut l'une des lubies professées par tous les cabinets qui vendaient leurs conseils à prix d'or. Externaliser, c'est faire sous-traiter tout ce qui ne relève pas du métier direct de l'entreprise. Des armées entières de consultants, reconnaissables au choix, à leurs costumes impeccables, leurs mallettes, ou bien à l'air supérieur qu'ils se donnent, poussèrent l'avionneur si loin dans sa démarche que, pour le plus grand profit de sociétés comme Airtech, Airbus ne fabriquait pas plus les moteurs que les sièges qu'il montait sur ses avions.

Vingt millions de chiffre d'affaires annuel, quatre-vingt-dix salariés, un bénéfice net après impôts de plus de huit cent mille euros, Devol n'avait rien à regretter de ses anciennes années chez Airbus. Face à la fenêtre de son bureau climatisé, il ne remarqua pas l'arrivée d'une voiture dont les portières déclamaient en lettres blanches « véhicule de courtoisie – Garage Lebel ».

Les chanteurs de rap enfermés dans l'autoradio se turent, Emrul vérifia son nœud de cravate une dernière fois. Sa tenue était irréprochable, il était beau, sérieux, décidé à bosser comme un fou pour prouver qu'on avait eu raison de lui faire confiance. Confiance, qu'est-ce qu'il avait envie qu'on la lui accorde seulement une fois !

– Bonjour Madame, j'ai rendez-vous pour un entretien d'embauche avec...

– Avec M. Deville. Oui, j'ai ça sur mon agenda. Veuillez patienter, M. Hasse. Je l'appelle tout de suite.

Emrul ne prêta pas la moindre attention aux décor moderne du petit salon dans lequel on l'avait conduit. Mentalement, il faisait déjà les questions et les réponses de son entretien. Son manque d'expérience, il le compenserait par une envie folle de travailler. Son salaire, il était prêt à toucher le minimum, le temps qu'il fasse ses preuves. Ils allaient conclure sur une embauche dans son rendez-vous imaginaire lorsque la belle brune qui l'avait accueilli le fit sursauter : « Monsieur Deville va vous recevoir. Si vous voulez bien me suivre... »

– Bonjour Monsieur... Hasse, fit Deville après avoir volontairement laissé un blanc avant de prononcer son nom en faisant semblant de le chercher sur le CV qu'il avait sous les yeux.

– Bonjour Monsieur Deville, répondit Emrul plus timidement qu'il l'aurait voulu.

– Bien ! Je vois que vous avez répondu à notre annonce. Comme vous le savez, nous sommes à la recherche de deux techniciens que nous sommes disposés à former à

nos méthodes de travail. L'expérience n'est donc pas ce que nous recherchons en priorité. Nous souhaitons simplement offrir leur chance à deux personnes motivées qui n'ont pas peur de travailler. Mais enfin, je vous en dirai davantage sur le poste après que vous m'aurez parlé de vous, Monsieur Hasse. Parlez-moi de vous, expliquez-moi pourquoi vous pensez être fait pour cet emploi.

Dans les deux ou trois secondes qu'il s'accorda avant de commencer, Emrul se répéta les mêmes conseils que ceux qu'il s'était prodigués cent fois. Apparaître motivé, montrer que c'était dans cette boîte qu'il désirait travailler et pas dans une autre, être clair et pour cela faire des phrases courtes pour ne pas s'embrouiller. Avant même d'avoir ouvert la bouche, Emrul s'attribua déjà un point au tableau d'affichage, comme s'il s'agissait d'un match : l'expérience n'était pas déterminante. C'était tant mieux puisqu'il n'en avait pas.

— Tout d'abord, Monsieur, j'ai toujours voulu travailler dans l'aéronautique. C'est un rêve que je fais depuis que je suis enfant. Comme vous l'avez vu sur mon CV, je ne sors pas d'une grande école d'ingénieurs. Je n'ai que le bac. Beaucoup de jeunes de mon âge pensent que leur vie serait plus facile s'ils avaient au moins ça, vu que maintenant on hésite plus à demander ce diplôme pour des postes de vigile ou d'agent d'entretien. Alors, je pourrais me dire que ce n'est déjà pas si mal. Mais ce n'est pas ainsi que je vois les choses. Ce que je veux, moi, c'est travailler dans une société comme la vôtre parce que vous faites un métier que j'aime par avance. Oh, je ne vais pas vous mentir, je ne prétends pas le connaître, mais je me

suis renseigné sérieusement sur votre activité et, bac ou pas bac, je peux vous dire que je suis très motivé. Vous préférez former des techniciens pour ne pas avoir à payer de gros salaires à des gens expérimentés. Je ne suis pas idiot, ça, je le comprends parfaitement. Vous allez peut-être penser que je me vante, mais je peux vous jurer que je suis exactement la personne qu'il vous faut.

Premièrement, je veux apprendre. Je sais pertinemment que ce n'est pas mon bac qui suffira pour trouver un boulot dans la branche, mais si vous m'accordez ce poste, j'y consacrerai tout mon temps. Je serai un employé assidu, attentif et soucieux de bien faire son travail. Ensuite, vous l'avez bien vu sur mon CV, depuis mon bac, personne ne m'a encore vraiment donné ma chance. J'ai fait de petits boulots par-ci par-là, un peu d'intérim dans une usine de conditionnement et c'est tout. J'attends juste de trouver quelqu'un qui croie en moi et qui soit convaincu que ça vaut la peine de parier sur moi. Qu'on me donne une chance, au moins une fois, c'est tout ce que je demande. Vous recherchez un jeune motivé qui ne vous coûte pas cher. Je ne discuterai même pas le salaire. Ce que je veux, c'est faire mes preuves, apprendre, et montrer de quoi je suis capable. Ensuite, on verra, mais si vous investissez sur moi dans la formation, si vous m'accordez votre confiance, je trouve normal qu'en retour vous exigiez que je ne sois pas trop gourmand.

Le DRH recula un peu, comme pour se donner le temps de la réflexion puis, après quelques secondes, reprit :

– Je dois vous dire, Monsieur Hasse (cette fois sans hésiter sur son nom), qu'on ne m'a jamais parlé aussi franchement que vous l'avez fait et ça me plaît beaucoup. Vous savez, nous sommes une entreprise presque familiale et notre PDG apprécie particulièrement l'honnêteté et la franchise. Un collaborateur peut faire une erreur, commettre une faute, même. Monsieur Devol préférera toujours qu'il la signale de lui-même plutôt que de la découvrir plus tard avec des conséquences que celui qui la commet ne peut parfois même pas envisager. Je crois que vous nous avez déjà bien compris, Monsieur Hasse. Je soumettrai votre dossier avec un avis favorable au président. Mais dites-moi, vous habitez Toulouse *intra muros*, ce n'est pas tout près d'ici. Est-ce que vous disposez d'un moyen de transport ? Comment êtes-vous venu ?

– Oh, pour aujourd'hui, j'ai une voiture de prêt. Mon frère Tarik travaille dans un garage, mais j'ai mon permis et je compte bien acheter une occasion avec mes premiers salaires.

– Pardonnez-moi, mais comment avez-vous dit que votre frère se prénomme ?

– Tarik, pourquoi ?

– Ne voyez pas la moindre connotation raciste à ma question, car notre entreprise est très ouverte sur ce sujet, mais ce prénom n'a pas une consonance très française et...

– C'est vrai, mais...

– ET, disais-je, votre CV mentionne que vous est de nationalité française, que vous êtes né à Bordeaux le quatre janvier mille neuf cent quatre-vingt-huit. Vous vous prénommez Frank et votre frère Tarik c'est bien ça ?

- C'est-à-dire que...
- Je vous écoute, Monsieur Hasse, reprit Deville en insistant cette fois sur le patronyme de son interlocuteur.
- Ce n'était pas du tout dans le but de vous mentir, mais je ne m'appelle pas Frank Hasse. Mon vrai nom est Emrul Hassema, mais vous savez, avec un nom comme ça, on ne vous convoque même pas pour un entretien. L'ANPE elle-même nous conseille de faire ça. Ça n'a rien de malhonnête.

Tarik était heureux d'avoir terminé sa journée qui n'avait pourtant pas été plus pénible que les autres. C'est ce à quoi il pensait en claquant la portière de sa vieille Ibiza rouge. Il se souvint que son frère avait eu un entretien le matin. Il imagina ce qui allait se passer : Emrul serait assis devant la table de la cuisine ou bien dans le canapé. Il le regarderait, mais comme son cadet ne dirait rien, il engagerait la conversation d'un mot : « Alors ? » Emrul prendrait un air désabusé, trouverait encore des excuses à ces cons de Français qui refusaient de donner une chance à son frère. Puis, ils se disputerait à cause de ça. Le caractère trop docile d'Emrul l'exaspérait, surtout sur ces questions. Mais le sourire lui revint en montant les escaliers. Même s'ils n'avaient pas voulu de lui, ce n'était pas grave, car cette fois-ci, c'était lui qui avait trouvé quelque chose à son petit frère.

– Salut ! Claironna-t-il, sitôt la porte ouverte.

– Salut mon frère ! Répondit Emrul en versant du champagne dans une coupe. Tiens, à mon avenir professionnel !

– C'est pas possible ? Ils t'ont filé le boulot ? Demanda Tarik tellement estomaqué qu'il en avala sa coupe cul sec.

– Ça a bien failli, dit Emrul tout souriant. Mais je ne l'ai

pas eu finalement.

– Qu'est-ce qui s'est passé ? Ils n'ont pas aimé ta gueule d'...

– Arrête ! Pour une fois, je ne suis pas tombé sur un raciste primaire. Ça ne le dérangeait pas que je sois un gris. Il me l'a même dit. Non, c'est quand j'ai parlé de toi que ça a foiré.

– De moi ?

– Ben oui, lorsqu'il m'a demandé si j'avais une voiture, je lui ai répondu que je comptais m'en acheter une et que c'était toi qui m'en avais prêté une pour venir.

– Et alors, je ne vois pas le rapport.

– Le rapport c'est que je lui avais donné un CV avec mon nom francisé et que Frank frère de Tarik, c'est pas trop crédible.

– Et c'est tout ? Ils n'ont pas voulu de toi pour ça ?

– Le gars m'avait fait tout un discours sur l'honnêteté et cinq minutes après, il me confond en flagrant délit de mensonge ! Qu'est-ce qu'il pouvait faire d'autre ?

– Pfff ! N'importe quoi ! Et tu as gobé ça ?

– Il avait l'air sincère en tout cas...

– T'es vraiment naïf. Enfin, ça ne m'étonne pas, ce sont tous les mêmes.

– Ne dis pas ça. On ne peut pas généraliser comme ça. Tu parles comme ceux qui veulent nous faire croire que tous les Arabes sont des voleurs. Regarde ton patron, il est français. Ça n'empêche pas qu'il te donne du boulot.

– C'est que ça l'arrange bien, crois-moi. Mais bon, laisse tomber. En tout cas, j'ai peut-être quelque chose pour toi.

– Comment ça ? Dans ton garage ?

– Ah ça non. Mais figure-toi qu'une de mes clientes

cherche quelqu'un.

– Pour quoi faire ?

– Eh bien, elle est arrivée ce matin toute catastrophée parce qu'elle part jeudi en vacances et qu'elle n'a personne pour s'occuper de sa mère. Elle avait engagé une fille qui lui a fait faux bond au dernier moment. Je lui ai dit que je connaissais peut-être quelqu'un...

– Tu lui as parlé de moi ?

– Je lui ai dit que tu cherchais justement du boulot. Quand elle a su que tu étais mon frère, elle a tout de suite été emballée. Je la connais depuis un petit bout de temps et elle m'aime bien. Il faut dire que je la bichonne vu qu'à chaque fois elle me laisse un bon pourboire. Ce matin, elle m'a encore donné vingt euros.

– Ah bon ? Mais qu'est-ce qu'il faut faire ? Je ne me suis jamais occupé de vieux, moi.

– J'en sais trop rien. La faire manger, la sortir, faire ses courses. Enfin ce genre de trucs, quoi. Elle m'a dit que c'était bien payé.

– Remarque, pourquoi pas. Je n'en peux plus de ne rien faire.

– Elle m'a laissé son numéro de téléphone. Je lui ai promis que tu l'appelleras.

– Tu étais bien sûr de toi !

– Je me suis dit exactement ce que tu viens de te dire : que tu aimerais encore mieux ça plutôt que de glander.

– Tu as raison, mon frère. Donne-moi le numéro, je l'appelle.

La rue Croix-Baragnon, la porte en bois précieux, lourde et ornementée, le digicode étaient pour Emrul des indices suffisants pour situer la position sociale de la cliente de son frère : « une famille de bourges », songea-t-il en pressant le bouton de la sonnette. « Montez ! C'est au quatrième. », entendit-il avant d'avoir dit quoi que ce soit. Une concierge, de larges escaliers en pierre parés d'un tapis rouge parfaitement fixé par des tringles en laiton, de luxuriantes plantes près d'une fontaine, aucun détail ne manquait pour corroborer sa première impression. Indifférent à ce décorum qui lui semblait venu d'un autre siècle, Emrul grimpa les escaliers avec toute la vigueur propre à son âge et faillit même dépasser le quatrième lorsque son regard s'arrêta sur l'une de ces plaques dorées que tous les médecins ou avocats apposent sur leur porte :

« Pagnat ! C'est bien ça », songea-t-il en s'accordant une poignée de secondes pour reprendre son souffle. « Où est-ce que je suis, là ? Chez un toubib ? Un notaire ? Un huissier ? », se dit-il cependant qu'il entendait des pas se diriger vers lui après qu'il avait sonné.

– Bonjour Monsieur ! Donnez-vous la peine d'entrer.

– Euh... Oui. Bonjour. Vous êtes bien madame Pagnat ? Bredouilla Emrul, surpris par la jovialité et l'entrain de la femme qui venait de lui ouvrir.

– Oui, c'est bien moi. Je vous attendais. Vous vous prénommez Emrul, c'est bien ça ?

– Oui. C'est ça, madame, répondit-il avec timidité.

– Pardonnez-moi, mais est-ce que j'ai bien prononcé votre prénom ? Je ne voudrais pas que vous...

– Non, c'était très bien madame. Il n'y a pas de problème.

– Laissez les « Madame » de côté, si vous le voulez bien. Appelez-moi Hélène. D'accord ?

– Euh... Je ne sais pas, ça me gêne.

– Allons, allons. Mais venons-en tout de suite au motif de votre venue. Je connais bien votre frère, j'apprécie son travail autant que sa gentillesse. Vous ne pouvez pas savoir comme je suis contente qu'il vous ait recommandé. Il a dû vous dire de quoi il s'agissait.

– C'est-à-dire... En gros, oui. Vous cherchez quelqu'un pour vous occuper de votre mère.

– Oui, interrompit-elle en faisant exagérément durer sa syllabe. Nous avons normalement une personne de confiance. Une jeune fille très bien qui nous a été présentée par des amis de mon mari. Malheureusement, elle a été hospitalisée, la pauvre. Rien de bien grave, mais la malheureuse est convalescente et ne pourra pas s'occuper de maman. Comme votre frère a dû vous l'expliquer, nous partons jeudi et nous nous trouvons diablement ennuyés. Si nous avions pu, nous l'aurions emmenée, mais nous avons déjà réservé les vols, l'hôtel, les excursions et puis l'envoyer en Égypte en juin serait criminel. L'été est

déjà une épée de Damoclès au-dessus de nos têtes, alors l'Égypte, en juin, ce n'est pas possible. C'est pour cela qu'elle sera mieux chez elle, vous comprenez ?

– Oui, bien sûr, Madame. Vous savez, il faut que je sois franc avec vous, je n'ai jamais fait ça, moi.

– Vraiment ? Mais vous êtes adorable. Ça se voit sur votre bonne figure, mon ami. Vous verrez, ce n'est pas très difficile.

– Mais qu'est-ce que je dois faire, au juste ?

– Eh bien, vous occuper d'elle. C'est à dire être avec elle durant la journée, lui faire ses courses, ses repas, la distraire. Naturellement, ce travail demande un peu d'engagement. Vous commencerez vers neuf heures et n'espérez pas rentrer chez vous avant vingt et une heures.

– Ce n'est pas le travail qui me fait peur. Ce serait plutôt le contraire, Madame.

– Que voulez-vous dire ? Je ne suis pas sûre de bien vous suivre, répondit-elle avec étonnement.

– Vous avez vu comment je m'appelle. Il y en a plus d'un pour qui c'est une raison suffisante pour ne pas me convoquer à un entretien d'embauche.

– Mais c'est effrayant ce que vous me dites là, jeune homme. Dans quel monde vivons-nous, vraiment ?

– Dans celui-là Madame, rétorqua-t-il en esquissant un sourire.

– Vous avez raison de le prendre comme cela. Être capable de faire face à l'adversité est une qualité qui se fait rare de nos jours. Eh bien, pour ma part, que vous vous prénommez Emrul ou Jean, cela ne fait pas de différence. Vous me plaisez bien et je serai tout à fait tranquille de savoir que vous vous occuperez de maman durant mon

absence.

– Eh bien c'est que je ne sais toujours pas si...

– Bien sûr, où avais-je la tête ?

– Comme disait Louis XVI.

– Je vous demande pardon ?

– Non, rien. Je parlais tout seul.

– Oui, vous vouliez certainement connaître votre salaire.

Si cela vous convient, je vous propose mille euros par semaine. Nous serons absents trois semaines, vous toucherez donc trois mille euros pour trois semaines de travail.

– Mille euros par semaine pour s'occuper de votre mère ? Reprit-il interloqué.

– Oui, c'est cela. Vous pensez que c'est trop peu ?

– Non, pas du tout. J'avais simplement peur d'avoir mal compris.

– Alors Emrul, sommes-nous d'accord ?

– Et votre mère, vous ne lui demandez pas son avis ?

– Oh, vous savez, elle n'y verra aucune objection. D'ailleurs, si vous avez le temps, nous pourrions aller lui rendre visite pour que vous fassiez connaissance.

– Maintenant ?

– Oui. Ah, il y a une chose que j'ai oublié de vous demander. Est-ce que vous avez une voiture ?

– C'est-à-dire que... mon frère peut m'en prêter une, mais je ne sais pas si je pourrais l'emprunter tous les jours.

– Je comprends. Écoutez, le mieux est que je vous prête la mienne. De toute façon, je n'en aurai pas besoin. Vous avez votre permis de conduire au moins ?

– Ça oui, Madame.

– Alors, c'est entendu. Je vous laisserai les clefs et la

carte grise. Je ferai le plein pour que vous n'ayez pas à avancer l'argent.

– C'est vraiment gentil de votre part.

– Mais non, mon ami, c'est tout à fait normal au contraire. Est-ce que nous y allons ? Questionna-t-elle, en sortant les clefs de son sac à main.

Tout comme la veille, ce fut en pensant à son frère cadet que Tarik gravissait les escaliers qui le menèrent jusqu'à son appartement. Il se posait déjà les questions auxquelles Emrul répondrait, avec un air cependant bien plus confiant. Il le savait là-haut à l'attendre, peut-être avec une nouvelle bouteille de champagne. Il ne songea même pas à sa religion qui lui interdisait théoriquement de consommer de l'alcool. Il s'en fichait. Il n'avait jamais cru à ces préceptes censés faire de lui un bon musulman. Tarik l'avait toujours dit, et en premier lieu à ses coreligionnaires plus intransigeants que lui : l'islam était dans son cœur, dans sa façon de se comporter, d'aimer les autres ; certainement pas dans une pratique rigoriste et ancestrale. Lorsqu'il pensait aux barbus, il se demandait si son frère n'avait pas eu raison de se convertir. Alors oui, si Emrul avait obtenu ce boulot, il boirait volontiers avec lui pour fêter ça. Plus que quelques marches, et il saurait.

– Emrul, tu es là ? C'est moi !

– Je suis sous la douche ! J'ai terminé, j'arrive...

Avec un peu d'impatience, Tarik regarda autour de lui à la recherche d'un quelconque indice sur l'issue de la ren-

contre entre sa cliente et son frère : une carte de visite, un numéro de téléphone ou une adresse griffonnée sur un morceau de papier.

– Alors, on fait péter une bouteille de champagne, lançait-il à travers la porte ?

– Attends, je sors.

Torse nu et seulement vêtu d'un caleçon, Emrul se rua dans la cuisine avant d'en ressortir aussi vite qu'il y était entré avec une bouteille dans une main et deux coupes dans l'autre.

– Ça a marché ! J'ai le boulot, s'extasia-t-il tout en s'évertuant à faire sauter le bouchon.

– J'en étais sûr ! Je suis vraiment content pour toi.

– Ah merci ! Merci, mon frère ! C'est à toi que je le dois, répondit Emrul tout en donnant l'accolade à Tarik. Et tu ne sais pas la meilleure ?

– Non.

– Elle me paie mille euros par semaine ! Tu te rends compte !

– Mille euros ? La vache ! Ça va te faire un joli petit magot.

– Tu peux le dire... Par contre, je vais devoir bosser sept jours sur sept.

– Et tu commences quand ?

– Jeudi, dans deux jours.

– Eh ben, ça n'a pas traîné ! Et tu l'as vue, la vieille ? Elle est comment ?

– Vieille, répondit-il en riant. Et figure-toi que sa fille

m'a même prêté sa voiture !

– C'est pas possible ! En tout cas, tu ne tomberas pas en panne, je viens de lui faire sa révision.

– Je suis content à un point que tu n'imagines pas. Que quelqu'un me donne enfin ma chance, ça me fait... Je ne sais même pas quoi te dire.

– Oui, c'est bien. Bon, ce n'est qu'un petit boulot. Il n'y en a que pour trois semaines.

– Je sais bien, mais en même temps, ça m'a touché. En arrivant, je me suis dit que j'allais me trouver chez des bourges, qu'ils allaient me prendre de haut, moi un beur qui n'a jamais rien fait de sa vie, et puis non. Elle me confie tout de même sa mère, c'est une sacrée marque de confiance.

– Je suis content pour toi. J'espère que ce n'est qu'un début et que ça va continuer.

– J'espère aussi. Allez, on se la boit cette bouteille ?

La première pensée qui vint à Emrul lorsqu'il s'éveilla fut de chercher la cause de son mal de crâne. Immédiatement, il se souvint de sa longue discussion avec son frère, parfaitement balisée par le champagne qu'il avait rapporté pour l'occasion. Il se rappela leurs paroles, les sourires fraternels qu'ils s'étaient échangés. À présent qu'il ouvrait les yeux, tout lui revenait plus nettement : sa joie de se voir enfin accorder un peu de confiance de la part de Français, son émerveillement pour le salaire qu'il percevrait, ses craintes à propos de son travail. Que connaissait-il aux personnes âgées ? Il avait beau rire de deux ou trois clichés sur la vieillesse, il n'avait en réalité pas la plus petite idée de ce qu'il aurait à faire. Les blagues qu'ils s'étaient faites résonnaient encore à son oreille :

— Je vais m'emmerder avec elle, qu'est-ce que je vais bien pouvoir lui raconter, moi ?

— Ne t'en fais pas, elle est sûrement sourdingue, tu n'auras pas trop à lui faire la conversation. Au pire, tu attends qu'elle s'endorme et tu lui piques la pile de son sonotone.

— Ce que t'es con ! Mais ce n'est pas ça qui m'inquiète le plus. Il y a vraiment un truc qui me fait flipper.

— C'est quoi ?

— Bah, il paraît que tous les vieux se pissent dessus. J'es-

père que je n'aurai pas à lui faire sa toilette, à la vieille.

— T'inquiète, t'auras qu'à la foutre tout habillée sous la douche.

Chacune des répliques de Tarik fut ponctuée de rires partagés. Les deux frères s'étaient cruellement moqués de la vieillesse dont ils se croyaient protégés par un épais rempart de décennies et ce n'était qu'inconsciemment qu'ils avaient décoché contre elle les premières flèches de ce combat perdu d'avance. La vieillesse, c'était elle, cette petite vieille pleine de fric que sa fille n'hésitait pas à confier à un inconnu pour bronzer tranquillement. C'était la solitude dans laquelle elle devait se trouver, c'étaient toutes ces mamies avec leurs chemisiers à fleurs et leurs cheveux ridiculement bleus ou rouges, tout ça à cause des coiffeurs qui n'en finissaient pas d'écouler leurs stocks de teinture constitués après avoir parié de façon trop optimiste sur la pérennité du mouvement punk. Ils riaient de la vieillesse pour la conjurer cependant qu'ils croyaient simplement s'en moquer.

Que faire de sa dernière journée ? Maintenant que les rires étaient passés, Emrul resta seul avec sa crainte de ne pas être à la hauteur de ce que l'on attendait de lui. Plus il y songeait, plus il se sentait acculé par l'angoisse. Il termina son petit déjeuner, se brossa les dents, pensa encore à Émilie, se demanda qui pourrait lui donner conseil quand, miraculeusement, une idée qui lui apparut comme lumineuse s'imposa à lui : il n'y avait qu'à acheter un livre de vulgarisation. On écrit sur tout et n'importe quoi, alors des livres sur les vieux, ça devait bien exister.

Emrul n'avait pas remis les pieds dans une librairie depuis les révisions du bac et hormis son mensuel Avions, il ne lisait jamais aucun livre. L'organisation même de ce lieu lui était si peu familière qu'il dut demander l'aide d'une employée qui le conduisit jusqu'au rayon développement personnel.

« Voilà, tout ce que nous avons sur les personnes âgées se trouve ici. Si vous avez besoin d'un conseil, n'hésitez pas ! »

Un peu perdu, mais décidé à trouver du soutien ou à défaut du réconfort, Emrul parcourut des yeux les titres en penchant la tête pour pouvoir lire verticalement. Aimer ses parents jusqu'au bout, Le troisième âge, la fleur de l'âge, Réussir sa retraite, Retraité, moi ? Jamais ! Les livres foisonnaient et exploitaient chaque segment de la vieillesse. La vieillesse active où la vie d'après devait ressembler autant que possible à celle d'avant, la vieillesse tranquille où monsieur part à la pêche tandis que madame soigne ses rhododendrons. Aucun ouvrage ne l'inspirait. Il se résigna à en prendre un au hasard, lorsque son regard se porta sur une collection dont même lui avait entendu parler. Il extirpa le livre de son étagère et lut le titre à haute voix, tant il était stupéfait : « Les vieux pour les nuls ! Pas possible ! Ils ont même fait ça ? ». Il parcourut les pages pour s'en assurer ; il avait déjà eu en main un autre livre de cette collection, L'aviation pour les nuls. S'il y a un bouquin qui peut me venir en aide, ça sera celui-ci, songea-t-il.

Sitôt rentré, Emrul se plongea dans son livre dont il relut

même certains passages plusieurs fois. Il avait envisagé cette lecture comme un pensum avant de s'apercevoir que, contrairement à ses craintes, la vieillesse pouvait être un sujet d'intérêt. Ce ne fut qu'au retour de son frère qu'il referma son livre. Tarik avait souri et même un peu raillé son cadet lorsqu'il avait reconnu cette couverture jaune reconnaissable entre toutes, mais il n'y avait rien de méchant. Au contraire, dans le profond de son cœur, régnait la joie secrète de voir son frère heureux pour la simple raison qu'il avait enfin trouvé du travail.

Au-dehors, la lune luisait depuis un long moment. Malgré la fenêtre restée ouverte, la température de cette journée printanière ne baissait pas et Emrul peinait à trouver le sommeil. Émilie peuplait ses pensées. Il l'imaginait dans son lit, vêtue d'une chemise de nuit ancienne faite de dentelles et d'un bonnet de nuit coupé dans la même matière. Il se voyait penché au dessus d'elle, lui souhaitant de bien dormir tandis qu'elle lui adressait un regard reconnaissant. Cette image le rassérénait ; plus rien ne l'inquiétait, il se savait capable de s'occuper d'elle. Il le fallait. On avait pour la première fois misé sur lui. Il ne pouvait pas décevoir.

La petite route qui menait à Caulet n'était pas trop encombrée, Emrul songea que cela lui éviterait de passer trop de temps en voiture. Deux ou trois virages, un croisement, un feu et il serait chez elle. Son estomac était un peu noué, le souvenir du bac lui revint. Instinctivement, son corps lui faisait comprendre que c'était un peu la même chose : un examen à réussir, voilà tout. C'était seulement la deuxième fois qu'il empruntait ce chemin. Pourtant, en se garant devant le petit immeuble d'Émilie, il s'étonna d'être déjà arrivé. « Voilà, j'y suis ! », se dit-il en poussant la porte du palier commun.

Émilie était la seule occupante de l'immeuble à posséder son logement. Les cinq autres appartements appartenaient tous à un notaire de Toulouse qui, pour des raisons qui échappaient à Hélène Pagnat, avait bien voulu en céder un à son mari, Georges Pagnat, conseiller financier dans la même ville. Hélène se souvenait simplement que tout avait été très vite et qu'il s'agissait d'une opportunité à ne pas rater. Elle ne saurait plus avancer le moindre montant aujourd'hui, même si à l'époque, il lui avait révélé le prix de la transaction. Ses affaires n'avaient que peu d'intérêt pour elle, tant qu'elle pouvait se servir de sa carte bancaire pour entretenir son corps et sa garde-

robe. L'argent ne manquait pas chez les Pagnat, ce qui n'avait pas toujours été le cas lorsqu'elle était enfant.

Émilie Lefer. Une carte de visite surannée et maintenue contre la porte par un encadrement en laiton indiquait à ses improbables visiteurs qu'ils étaient bien à la bonne adresse. Mais il y avait beau temps que sa sonnette ne retentissait plus que lorsque le facteur lui apportait son courrier. Il pouvait, comme pour les autres locataires, déposer ses plis dans sa boîte, mais la compagnie d'Émilie lui faisait du bien, même lorsque cela ne durait qu'une seule minute. C'était un de ces hommes simples que notre pays savait encore façonner. Plus qu'aimable, il était humain. Il ne vendait rien, il rendait service. Service public. Dans sa bouche, ces deux mots semblaient toujours déclamés. Il entendait déjà qu'un jour, tout cela, ce serait terminé. Le cœur lourd, presque honteux, il espérait seulement n'être plus là pour le voir. Emrul prit une grande inspiration puis, suivant les recommandations de son employeuse, il sonna deux fois avant d'ouvrir la porte avec la clef qu'elle lui avait laissée.

Deux jours auparavant, il était un candidat, on lui montrait ce qu'il fallait faire et comment le faire. À présent, cette clef qu'il tenait matérialisait son nouveau statut : c'était lui le responsable, celui à qui on avait confié un important travail. Avec une fierté mal dissimulée, Emrul s'écria :

« Madame Lefer ? Est-ce que vous êtes réveillée ? »

Une voix un peu faible lui répondit :

« Oui, jeune homme, vous pouvez venir. »

Avec un peu d'hésitation, Emrul se dirigea vers la chambre d'Émilie avant de s'immobiliser sur le seuil de la porte.

« Entrez, voyons, entrez. Vous n'avez rien à craindre d'une vieille femme comme moi. »

Même lorsqu'on y est invité, une naturelle réticence s'empare de nous au moment de pénétrer dans une chambre. Plus que toute autre pièce, elle représente l'intimité, la part profonde que l'on pourrait découvrir chez l'autre en y entrant. Le jeune homme se sentit mal à l'aise, mais par politesse, il finit par accepter.

– Comme vous voudrez madame, répondit Emrul après quelques instants d'hésitation.

– Vous savez, ma fille pense que je ne peux plus me débrouiller sans aide, mais elle a tort. Elle a certainement peur qu'il m'arrive quelque chose ici, maintenant que je suis toute seule. Qu'est-ce que vous pensez d'elle ?

– Je, euh... Je ne sais pas, nous ne nous connaissons pas. Je ne l'ai vue qu'une fois. En fait, c'est une cliente de mon frère.

– Et que fait votre frère ? Coiffeur ? Manucure ? Modiste ?

– Non, pas du tout, Madame. Il est garagiste.

– Ah, tiens... Je n'y aurais pas pensé.

— C'est grâce à lui si je suis là. En portant sa voiture au garage, votre fille a dit à mon frère que la jeune femme qui devait s'occuper de vous pendant son absence n'était finalement pas disponible et qu'elle cherchait désespérément quelqu'un pour la remplacer.

— Je ne le sais que trop. Ne prenez surtout pas cela pour vous, mais vous n'imaginez pas combien j'espérais secrètement qu'elle ne trouve personne pour remplacer Aurélie. Ma fille se sent un peu coupable de m'avoir exilée ici. Auparavant, j'habitais dans le même immeuble qu'elle et mon gendre, rue Croix-Bagnon, mais ce dernier a soi-disant fait une merveilleuse affaire avec cet appartement. Il l'a d'ailleurs fait inscrire à mon nom alors qu'avant, le logement que j'occupais lui appartenait. Ma fille me rendait visite tous les jours, elle n'avait que deux étages à descendre. Remarquez, je n'ai pas trop à me plaindre, elle vient encore deux fois par semaine, mais ce n'est plus pareil. Auparavant, elle passait pour un rien, pour me montrer un ensemble qu'elle venait de s'offrir, pour boire un thé, me parler de la pluie et du beau temps. À la place, elle m'a adjoint les services d'Aurélié. C'est une jeune fille très bien, ça, il n'y a rien à dire, mais ce n'est pas comparable. Il y a comme un monde entre nos deux vies. Le mien est englouti dans le passé, il n'y a plus rien qui me rattache au présent. Tout ce que j'ai aimé a disparu. Le sien est naissant. Il s'écrit au futur. Rien de ce qu'elle aimera n'existe encore, si ce n'est peut-être celui à qui elle donnera son amour. Alors, vous voyez, quand elle m'a dit qu'elle allait être opérée, mis à part pour sa santé, j'ai formé des vœux pour que ma fille ne trouve personne pour la remplacer. J'espérais, moi aussi, avoir trois se-

maines de vacances.

— Je suis désolé, Madame, je ne savais pas. Je n'ai pas le droit de vous laisser seule. J'ai passé un contrat avec votre fille.

— Je sais bien, vous n'y êtes pour rien. Je ne disais pas cela contre vous. Puisque vous êtes là, vous allez pouvoir m'aider. Vous m'avez l'air d'être intelligent. Aurélie est une jeune femme très gentille, mais quelquefois, je me demande si son obstination n'est pas la manifestation d'une forme d'étroitesse d'esprit. Regardez, dit-elle en se levant, je suis parfaitement capable de sortir de mon lit toute seule. Eh bien, avec elle, il n'y a rien à faire. Elle insiste chaque fois pour m'aider et me conduire jusqu'à la salle de bains. Oh, c'est pour bien faire, mais c'est exaspérant parfois.

— Je comprends, Madame.

— Alors, voilà comment nous allons faire : je n'ai besoin de personne pour quitter mon lit ni pour m'assister pour ma toilette. Vous n'aurez qu'à préparer mes vêtements et les déposer sur la commode. Pendant que je me laverai, vous pourrez vous occuper du petit déjeuner. Nous le prendrons ensemble, si vous le souhaitez. Enfin, à condition que vous n'aimiez pas manger trop tôt.

— Si vous voulez, Madame. De toute façon, je déjeune toujours seul le matin. Le temps que j'émerge, mon frère est déjà parti depuis longtemps.

— Très bien. Alors, prenez note : je bois un grand bol de café noir, sans sucre et j'aime bien mordre dans une bonne tartine de pain frais avec de la confiture. Mon péché mignon, c'est un croissant pur beurre. Il y a une boulangerie à trois cents mètres. Si vous y pensez, une fois ou

deux, ça me fera plaisir, dit-elle en accompagnant ses paroles d'un sourire qu'elle espérait complice.

– Je n'y manquerai pas, Madame.

– Pour les vêtements, vous trouverez les robes ici et les pantalons là. Les chemisiers, les bas et les sous-vêtements sont rangés dans cette commode. Naturellement, vous n'aurez pas à vous occuper de mes soutiens-gorge ni de mes culottes, fit-elle en riant.

Surpris par la vitalité d'esprit de la vieille femme et de ce trait d'humour inattendu, Emrul sentit ses joues s'empourprer sans pouvoir rien y faire.

– Je ne vous ai pas choqué au moins, jeune homme ?

– Non, pas du tout, Madame. Pour tout dire, je m'attendais à devoir m'occuper d'une personne âgée et ennuyeuse et je vous vois là, à rigoler. Vous ne parlez pas comme les gens de votre âge. Ça m'a fait drôle, c'est tout.

– Vous savez, ça n'a rien de plaisant de vieillir, alors si on peut garder un peu de sa jeunesse d'esprit... Allez, je file à la salle de bains. Si vous pouviez sortir mon pantalon blanc, celui à la coupe droite dont les poches ont un liséré noir, mon chemisier crème qui doit se trouver sur la droite. Je m'occuperai du reste. Pour ce qui est du petit déjeuner, fouillez dans les placards, vous vous débrouillerez.

Puis, d'une allure dont aucun pas ne trahissait les années, Émilie disparut, laissant là Emrul encore pantois.

« Bon, qu'est-ce qu'elle m'a dit déjà ? Ah oui, le pantalon blanc... »

Il ouvrit la penderie, jeta un coup d'œil général sur le placard qui s'étendait jusqu'au plafond. Sur l'étagère la plus haute, gisaient, abandonnées, quelques boîtes à chaussures ainsi que ce qui pouvait être des boîtes à chapeau. N'en ayant jamais vu de sa vie, Emrul ne put que le supposer. Un peu plus bas, trois piles de pull-overs de toutes les couleurs attendaient l'hiver. Emrul sortit de sa rêverie et tenta de se remémorer les précisions que lui avait données Émilie. Il se souvint de la couleur du pantalon, mais un bon tiers de ceux qu'il avait sous les yeux étaient blancs. Un détail lui revint : un liséré noir. Oui, mais qu'était un liséré ? Emrul n'en avait pas la moindre idée, il réfléchit, tenta de se rappeler... « Les poches ! », fit-il. Il inspecta toutes les poches et s'aperçut que celles de l'un d'entre eux étaient cernées d'un filet noir. Ça ne peut être que ça, songea-t-il, heureux de s'être affranchi de cette délicate mission.

Au moment de pénétrer dans la cuisine, ses yeux s'écarquillèrent et il marqua un temps d'arrêt. Contrairement au reste de l'appartement, rien ici ne faisait vieux. Il n'y avait ni table en Formica, ni moulin à café manuel. Au contraire, les quelques ustensiles qui n'étaient pas rangés dans les nombreux rangements affichaient une étonnante jeunesse. Mais Emrul était pour l'instant trop occupé pour s'appesantir sur ce détail insolite. Il se hâta de préparer le café qu'Émilie lui avait commandé. Filtre, café, bol, beurre, confiture, il fut pratiquement obligé d'ouvrir tous les placards pour trouver tout ce qu'il cherchait. Goutte après goutte, la cafetière faisait son œuvre tandis que, posté devant la porte de la salle de bains, il se risqua

à lui parler :

– Excusez-moi, Madame. Votre déjeuner sera bientôt prêt.

– Eh bien, il devra attendre encore un peu, car moi, je ne le suis pas.

Il ne lui en fallait pas davantage. Sans avoir rien dévoilé de son projet, il se dirigea vers la porte d'entrée, vérifia que sa clef était bien dans sa poche et, sitôt après avoir délicatement refermé la porte, il courut aussi vite qu'il put jusqu'à la boulangerie. « Elle sera contente, elle sera contente », se répétait-il sur le chemin du retour. Sans bruit, il tourna la poignée, passa sa tête à l'intérieur comme un voleur en quête de mauvais coup puis, entendant quelques signes d'activité en provenance du fond du couloir, il s'engouffra dans la cuisine, heureux de son tour. Il y avait tant de pots de confiture qu'il hésita puis, plein de bon sens, Emrul songea que s'ils étaient ouverts, c'est qu'elle les aimait. Il s'en remit donc à son goût personnel : « Ça sera cerise ! »

Une bonne odeur de café avait envahi la cuisine, s'était faufilée dans le couloir et se diffusait à présent dans la chambre, le salon et même la salle de bains dont la porte s'ouvrait à l'instant.

– Ça sent bon, j'arrive tout de suite.

– Oh, prenez votre temps, Madame.

« C'est vrai que ça sent bon. » Emrul s'en fit la réflexion

tandis qu'il contemplait la table bien mise. Rien ne manquait à son bonheur, songea-t-il en inventoriant tout ce qui se trouvait sous ses yeux.

— Emrul, comme vous êtes mignon ! Clama Émilie sitôt qu'elle franchit la porte. Inutile que je vous dise que ce n'était pas la peine. Premièrement, je n'en penserais pas un mot, deuxièmement c'est fait, alors profitons de toutes ces bonnes choses. Ça ne vous dérange pas de prendre votre petit déjeuner avec une vieille dame ?

— Oh non, Madame. Vous savez, je n'ai rien contre les personnes âgées.

— Vraiment ? Personne n'aime les vieux, les plus jeunes encore moins que les autres.

— Je vous jure que ça ne m'ennuie pas. Et puis ça fait partie de mon travail.

— Votre travail... Ah oui... Répliqua-t-elle d'un soupir désabusé. Mais vous faites cela pour les vacances, vous êtes étudiant sans doute ?

— Non Madame, tout ça, c'est du passé. Ça fait un bail que j'ai quitté l'école maintenant.

— Eh bien, on ne dirait pas, répondit Émilie en laissant tomber un peu de confiture dans son café. Je vous aurais donné dix-sept, dix-huit ans au plus. Mettons dix-huit, car je n'imagine pas ma fille se compliquer inutilement la vie en employant une personne mineure. Est-ce que ce n'est pas indiscret de vous demander votre âge ?

— Oh non, Madame. J'ai vingt ans... Et toutes mes dents, ajouta-t-il dans un léger éclat de rire.

— On dit que c'est le bel âge. Chaque génération conseille à celle qui lui succédera de profiter de sa jeunesse, la met

en garde sur le caractère éphémère des belles années, mais elle n'entend pas, elle qui croit déjà tout savoir et écoute simplement en souriant. Mais si vous n'êtes plus à l'école, que faites-vous ? Avez-vous un travail ?

Le visage d'Emrul s'empourpra subitement et brièvement avant de retrouver sa couleur naturelle.

– Je vous jure que j'aimerais bien, mais...

– Mais quoi ? reprit-elle avant d'engloutir bruyamment quelques gorgées de café.

Un peu gêné par la question, il laissa son regard plonger vers le sol, comme l'aurait fait un animal pris en faute. Les paroles de son frère lui revinrent à l'esprit : « Tu me rappelles Tagada quand on lui filait des coups de laisse quand il avait pissé par terre. Si tu pouvais baisser les oreilles et japper, tu le ferais »

Tagada, c'était leur chien, un basset bas de plafond qu'Emrul aimait beaucoup. Il ne l'avait jamais revu depuis que sa mère était partie avec.

Indifférent à tout ce qui l'entourait, il n'entendait même plus cette petite vieille dont il avait la garde pour les trois prochaines semaines. Son esprit vagabondait dans des lieux qui lui étaient inconnus et qu'il pouvait seulement imaginer d'après les clichés que l'on se fait des villes d'Afrique du Nord. Comme s'il était devenu oiseau, il survola la mer, regarda quelques vagues alanguies s'écraser mollement sur la plage qui n'était pas très propre, s'étonna de voir qu'il dépassait déjà le front de mer et commença à ralentir. Une grande artère, une autre, puis des rues de plus en plus petites au point que bientôt, il

n'y avait plus que des piétons. C'était là, au premier étage de cette maison dont les volets n'étaient pas encore clos. Il se posa sur le rebord de la fenêtre, observa, fut gêné quelques secondes par ce long bec jaune qui le faisait loucher puis n'y pensa plus. Sa mère était là, devant lui. Elle ne le voyait pas. Elle était de dos, elle faisait la cuisine. Dans un recoin un peu sombre, il reconnut Tagada. « Il est toujours vivant », s'exclama-t-il intérieurement, comme si le chien était devenu plus important que sa mère. Il voulut lui parler, il l'appela : « maman ! Maman ! ». Elle n'entendait pas. « Maman, c'est Emrul ! Emrul ! »

– Emrul !

– Oui Madame, réagit-il en sortant de son rêve éveillé.

– Eh bien, jeune homme, cela doit faire une bonne minute que je vous appelle et que vous ne me répondez pas. Êtes-vous sûr que tout va bien ?

– Oui Madame. Ne vous inquiétez pas. Je pensais à autre chose, c'est tout.

– Ah, bien. Et vous souvenez-vous de ce que je viens de vous demander ?

– Pardon, Madame, mais je crois bien que j'ai oublié.

– Bon, ça ne fait rien fit-elle. Est-ce que vous voulez bien débarrasser tout ça ? Je vais me laver les dents. C'est vital, surtout à mon âge. Vous ne pouvez pas vous rendre compte, mais c'est un facteur important de dépérissement. On dit qu'on perd l'appétit en même temps que ses dents. De ce fait, on s'alimente moins. Notre corps n'a plus tous les apports dont il a besoin et commence à dépérir. Il se fatigue, se fragilise et finalement, accélère lui-

même sa propre fin. Je sais bien qu'on ne se sent pas concerné par cela lorsqu'on a votre âge. Moi-même, qui possède une excellente dentition, j'ai du mal à me persuader que ce sera bientôt mon tour. Mais assez d'apitoiement ou bien vous allez me trouver impossible.

— Non madame, je vous assure. Je vais débarrasser. Est-ce que je peux utiliser le lave-vaisselle ?

— Bien sûr, voyons. Allons, dépêchons-nous, ensuite nous lirons un peu. Est-ce que vous aimez lire ?

Ce n'est qu'en passant sur le petit pont qu'il se souvenait avoir emprunté le matin même qu'Emrul réalisa qu'il avait fait plus que les trois quarts du chemin. Comme s'il venait de sortir d'un rêve, il écarquilla les yeux pour vérifier où il se trouvait puis subitement les souvenirs de sa première journée avec la vieille femme l'assaillirent confusément. Il avait fait tant de choses qu'il songea qu'il ne pourrait ni les énumérer ni les compter. Pèle-mêle, lui revinrent l'heure passée sur Internet à apprendre des choses dont il ne soupçonnait pas l'existence, les deux interminables heures de lecture, le déjeuner et son étonnement d'avoir été capable de préparer d'aussi bons plats, la sieste, le repas du soir au cours duquel il s'était senti harassé, le coucher enfin, synonyme de délivrance pour lui.

Une musique d'inspiration latine traversait indolemment la porte palière. Emrul s'aperçut qu'il n'avait rien écouté durant tout le trajet, contrairement à ses habitudes. Il reconnut l'un des disques favoris de son frère, celui dont il ne parvenait jamais à mémoriser le titre. Inutile d'essayer ce soir, sa tête vide n'était plus capable de rien.

– Salut mon frère, lança-t-il en refermant la porte der-

rière lui.

– Ah Emrul ! J'ai bien cru que tu n'allais jamais rentrer. Tu as vu l'heure ?

– Je sais. Ne m'en parle pas, je suis claqué. Je vais prendre une douche, je n'en ai pas pour longtemps.

– OK. J'ai dîné, mais je t'ai laissé des nouilles. Je te les fais réchauffer ?

– Pas la peine, j'ai déjà dîné. C'est gentil quand même.

– Avec la vieille ?

– Ben oui. J'ai préparé le repas et on a dîné ensemble. Je ne vois pas ce qu'il y a d'extraordinaire.

D'un rire plus fraternel que moqueur, Tarik charria son frère cadet puis lui proposa de boire une bière et de lui raconter sa journée sitôt qu'il serait sorti de la salle de bains.

« Je ne suis pas contre la bière. Pour le reste, il n'y a rien de bien passionnant à raconter », lui avait répondu son frère.

Prévenant, Tarik prépara deux bières, quelques gâteaux salés. Il renversa doucement quelques olives dans un ramequin, en songeant aux doux sourires qu'Emrul lui ferait en guise de remerciement. Il n'aurait laissé personne se moquer de la délicatesse de son frère et n'aurait pas hésité à jouer du poing si on s'était gaussé des sentiments qu'il lui portait. Tarik était ce que l'on appelait une armoire à glace. Il l'avait toujours été, même si au début il ne comprenait pas que l'on puisse dire cela de lui, ne se voyant pousser ni porte, ni glace, ni même le plus petit ti-

roir. « Les choses sont comme elles sont », lui répondait sa mère lorsqu'il s'interrogeait sur l'épaisseur de ses bras ou la taille de ses pieds.

Son caractère ne s'accordait guère avec l'image que l'on pouvait se faire de lui au premier regard. Dans deux classes au moins, on l'avait affublé d'un surnom verdoyant : Hulk. Dans une autre, certainement en référence à Popeye plutôt qu'à César, tout le monde au collège redoutait d'avoir affaire à Brutus. Mais, bien qu'il eût pu profiter d'une force peu commune pour obtenir de précieux avantages aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur de l'établissement, Tarik n'en usa jamais, car la violence était étrangère à son tempérament. Il ne fut jamais au centre de la moindre altercation et il n'y avait guère que lorsque son frère se trouvait pris à partie qu'il consentait, d'un unique mais dissuasif regard torve, à se montrer menaçant.

Emrul avait grandi. Il n'avait plus besoin de protecteurs. Pourtant, dans le simple secret de son cœur, son aîné se plaisait à le considérer comme son petit frère. Célibataire, l'arrivée de son frère chez lui ne lui causa nul souci. Au contraire, il lui sembla retrouver cette atmosphère d'enfance qu'il croyait ensevelie sous des couches d'années toujours plus nombreuses à mesure que le temps passait. Sans s'en vanter ni même s'en féliciter à haute voix, Tarik sentait néanmoins bouillonner sa fierté dans le creux de son estomac. Il avait tout de même, lui simple mécano dans un petit garage, réussi à trouver un travail à Emrul.

Avec un peu de dépit, et alors que son frère sortait de la salle de bains, il songea à quelques-unes des bizarreries de l'existence. Il n'avait pas de diplômes, son frère était bachelier. Malgré tout, il avait rapidement trouvé un emploi tandis qu'on rejetait Emrul partout. À quoi bon s'échiner à faire des études, pensa-t-il ? Emrul n'avait pourtant pas ménagé ses efforts pour s'intégrer, comme ils disent. S'intégrer dans son propre pays, rien que ça, c'était incompréhensible. Emrul s'était choisi un prénom français pour mettre sur son CV, il s'était même converti au catholicisme. Et tout ça pour quoi ? Pour rien ! Pour garder une pauvre vieille douze heures par jour, sept jours sur sept pendant trois semaines. Et lui qui était toujours Tarik, qui était toujours musulman, qui n'avait rien tenté de particulier pour s'intégrer à son pays, il avait un appartement, un salaire et si sa situation n'était pas mirobolante, du moins en avait-il une. C'était tout cela qu'il avait envie de dire à son frère, mais il ne trouvait jamais les mots. Les mots étaient pour lui une matière dont il ne savait rien faire. Il aimait son frère, il voulait le protéger. Il aurait préféré que tout ça, ça lui arrive à lui.

– Alors, cette bière, on se la boit, sourit Emrul dont les cheveux étaient encore dégoulinants.

– Et comment ! Tiens, à ton nouveau boulot. Alors, tu me racontes ?

– Il y a un truc qui est sûr, c'est que je n'aurais jamais imaginé que ce serait aussi crevant !

– Tu rigoles ! Assis toute la journée devant la télé, lui faire bouffer un yaourt vite fait avant de la mettre au lit, tu ne vas pas me dire que c'est fatigant ?

– Tu as raison, c'est certainement ce que je me serais dit à ta place. Mais tu es à côté de la plaque, là. Ce boulot est tout sauf peinard, objecta-t-il en engloutissant la moitié de la bouteille d'une seule traite.

– Raconte ! Qu'est-ce que tu as fait ?

– Tellement de trucs ! Je lui ai préparé son petit déjeuner et ça, ça lui a fait vraiment plaisir. Après, elle s'est habillée et a fait sa toilette...

– Attends, tu l'as aidée à faire sa toilette ?

– Non, heureusement, elle est plutôt agile pour son âge. Tu sais, elle est encore autonome. Moi je crois que si sa fille veut quelqu'un pour garder sa mère, c'est plus pour se rassurer ou se donner l'illusion qu'elle ne l'abandonne pas pendant les vacances. À part pour les courses, je ne sais pas si elle a vraiment besoin de moi. Et encore, elle pourrait se faire livrer. Mais bon... Ensuite, elle a dû passer une bonne heure à faire des mots croisés. Même si je n'avais rien à faire, je crois que c'est le moment qui m'a paru le plus long. Elle m'a proposé de jouer avec elle, mais j'ai refusé. Si elle en refais demain, j'accepterais de me joindre à elle.

– Attends, tu rigoles ! Tu vas faire des mots croisés avec elle ? C'est un truc de vieux, ça.

– Ne sois pas si catégorique, Tarik. Tu as vu, ça rime...

– Ça rime, Karim ! Ouais, c'est ça...

– Une heure sans rien faire, c'est long, je te jure. Bon, après, on a préparé le repas. Je ne te dis pas le temps que ça a pris. On s'y est mis vers dix heures et on n'a pas déjeuné avant midi et demi.

– Elle t'a fait faire toutes les recettes de grand-mère ou quoi ?

– Ne m'en parle pas. Avec elle, ce n'est pas juste la sauce que tu verses sur les pâtes qui te fait croire que tu manges des plats différents ! On a mangé une salade niçoise améliorée, mais je ne l'ai pas trouvée au rayon des plats cuisinés. J'ai dû éplucher tellement de légumes que si tu me branches sur le deux cent vingt, ma main sera comme un sapin de Noël tellement j'ai d'ampoules.

– Eh bien ! Toi qui as horreur de faire la bouffe, tu n'as pas dû être à la fête !

– Ce n'est rien de le dire, mais je dois reconnaître que c'était vraiment bon. Rien à voir avec les plats tout prêts. Après, elle a voulu faire la sieste. Je n'ai pas demandé mon reste. Il y avait une chaise longue sur la terrasse, je me suis mis dedans et là, j'ai dormi comme un loir. Il a fallu qu'elle me tape sur l'épaule pour me réveiller.

– Et elle ne t'a rien dit ?

– Non, sinon que j'avais bien fait.

– Et puis ?

– C'est là qu'elle m'a cloué ! On te dit que tu dois garder une petite vieille. Tu crois que tu vas rester toute la journée dans un fauteuil face à une grabataire allongée dans son lit et où le seul moment que tu redoutes, c'est celui où tu dois changer les draps parce qu'elle a pissé dedans. Tu l'imagines complètement abrutie par les médocs, incapable d'aligner deux phrases. Eh bien elle, c'est vraiment tout le contraire. Non seulement elle est en pleine forme physique, mais je peux te dire que son ciboulot a encore toutes ses branches et même une bonne partie de ses feuilles.

– Quoi ? Je n'ai rien compris. Qu'est-ce que tu racontes ?

– Ciboulot, six bouleaux ! L'arbre, le boulot, insista Em-

rul en voyant l'air pantois qu'avait son frère.

– Ah ouais ! S'extasia Tarik pour limiter les dégâts. Pourquoi, qu'est-ce qu'elle a de si extraordinaire ?

– Figure toi qu'elle a un ordinateur et qu'il n'est pas là pour faire joli. Lorsqu'elle l'a sorti de sa sacoche, j'ai d'abord pensé qu'elle voulait me le prêter pour que je regarde ses comptes ou la météo, mais je peux te dire qu'elle manie mieux la souris que ses aiguilles à tricoter. J'ai été surpris qu'elle ne me donne pas les commandes et puis quand je l'ai vu faire, j'ai compris qu'elle en connaissait un rayon. « Vous savez vous servir d'un ordinateur je suppose, jeune homme ? », elle m'a dit. J'ai souri en hochant la tête, comme pour lui montrer que je n'étais pas un débutant. C'est son beauf qui le lui a offert, il y a deux ans. Tu connaissais lesaviezvous.com ?

– Tu sais, Internet, moi...

– Oui, ça ne te branche pas trop, je sais. Enfin moi, je n'en avais jamais entendu parler. Elle y va tous les jours. C'est un genre de réseau social qui se veut aussi ludique qu'encyclopédique. Tu t'inscris et tu partages ton savoir. Chaque jour, des centaines de personnes ajoutent des informations. Ça commence toujours par « Saviez-vous que... ». Par exemple, saviez-vous pourquoi les Anglais ont fait le choix de la circulation à gauche ?

– Et comment tu sais que personne n'écrit des conneries ?

– C'est comme dans les encyclopédies participatives, d'autres personnes peuvent compléter, annoter ou même corriger.

– Tous ces trucs-là, c'est bon pour ceux qui n'ont rien à faire, reprit Tarik en se servant une seconde bière.

- Peut-être bien... Elle y va tous les jours, au moins pendant une heure. C'est dingue tout ce qu'elle peut savoir. Ce n'est pas souvent qu'elle lit la réponse.
- Ouais, faut dire qu'elle a que ça à faire...
- C'est vrai. En tout cas, on se sent petit à côté d'elle.
- Faut voir. Tu crois qu'elle pourrait détecter quel piston déconne, rien qu'à l'oreille ?
- Non, je ne dis pas, mais...
- Ou qu'elle connaît le dixième de ce que tu sais en aéronautique ? Allez, prend plutôt une autre bière.
- Merci. Et toi, c'était comment ta journée ?
- La routine, tu vois. Le patron était content parce que Dédé lui a peut-être trouvé une flotte. Douze bagnoles à entretenir à l'année, ça fait tout de même du chiffre. Il a parlé d'une prime et même d'une augmentation pour tous les deux si ça se faisait.
- Cool, mon frère ! J'espère que le tuyau ne sera pas percé.
- Tu l'as dit ! Allez, faudrait pas que tu te couches trop tard si tu veux être en forme demain avec la vieille.
- Ouais, d'autant que je suis vraiment claqué.

Épuisé par sa première journée de mamie-sitting, Emrul n'entendit pas son frère se lever ni se doucher. Il ne l'entendit même pas frapper à la porte de sa chambre pour lui demander s'il était réveillé. Pour une heure encore, ses pensées diffuses et incohérentes s'assemblaient pour former un rêve qui avait épousé les formes de la réalité. Il n'y avait pas de bruit, la lumière était celle d'une après-midi ensoleillée, les rideaux tirés teintaient l'appartement d'un orange clair tandis qu'Émilie, assise dans la cuisine en train de casser des noix, l'appelait pour lui réclamer de l'aide. Emrul comprenait vaguement qu'il devait faire un gâteau et c'était comme s'il devait donner le biberon à un nourrisson, il n'avait jamais fait ça. Il s'en croyait parfaitement incapable. Qu'est-ce que je vais faire ? se demandait-il en se dirigeant vers elle. Il se sentit pris au piège. Il avait accepté le travail et la paie mirobolante qui allait avec, maintenant il n'avait plus le choix.

Des souvenirs de collégiens s'insinuèrent dans son rêve. Ceux d'interrogations écrites où il ne savait rien ou plutôt pensait ne rien savoir. Après avoir inscrit méticuleusement son nom, son prénom, sa classe, la date, il se demandait ce qu'il pourrait ajouter. Pour gagner encore une minute avant de se ronger les sangs devant sa copie

blanche, il traçait une marge à l'intention du professeur dans l'espoir infondé de s'attirer ses bonnes grâces. Désespéré, il en appelait à la providence en relisant maintes fois l'énoncé, comme si son salut ne pouvait lui être apporté que par quelqu'un d'autre. Après quelques minutes d'attente qui lui avaient paru interminables, les termes contenus dans les questions lui rappelaient des choses entendues dans les jours précédents et, de loin en loin, c'était bientôt une foule de souvenirs salvateurs qui s'agglutinaient dans son esprit, attendant que sa main devenue frénétique les fasse exister noir sur blanc. Quel soulagement c'était chaque fois ! Lorsqu'il était lancé, Emrul n'arrêtait plus d'écrire et débordait souvent du cadre de l'interrogation.

Ce fut sur cette pensée apaisante qu'il s'éveilla. Machinalement, il jeta un œil sur son réveil. « Huit heures, il est encore tôt », bredouilla-t-il pour lui seul avant de sentir son cœur s'emballer lorsqu'il se souvint d'Émilie. Conditionné malgré lui par une oisiveté forcée, il trouva l'heure encore bien matinale pour qui n'avait rien à faire de ses journées. Mais depuis la veille, comment avait-il pu l'oublier, il avait ce nouveau job. Sans plus perdre de temps, Emrul déjeuna, se lava, s'habilla tout en songeant à ce que serait cette deuxième journée. Plus serein qu'au premier jour, il se dit qu'elle serait plus facile. Ils avaient fait connaissance, il savait où se rendre, il avait déjà repéré un certain nombre de ses affaires... Ça va rouler, pensa-t-il en souriant.

Émilie crut se souvenir qu'elle avait rêvé, mais rien ne lui

revint. Elle garda seulement une sensation de chaleur diffuse, mais agréable dans le creux de son cou. Elle se leva, les yeux pleins de joie. Par la fenêtre, le soleil perçait sans mal l'organdi de ses rideaux et promettait à qui voulait l'entendre une chaude journée. Elle pensa à Emrul. Son premier sourire, celui qu'il avait fait lorsqu'il s'était présenté, avait effacé ses rides. Elle le voyait distinctement, comme s'il se trouvait devant elle. Elle pouvait presque le toucher. Ses cheveux un peu bouclés, ou plutôt ondulés, ses larges yeux marron, ses dents d'une extrême blancheur lui rappelaient un visage oublié et enterré. Son corps s'alourdit, subitement chargé par le faix des années si lointaines de sa jeunesse. Un autre prénom effleura ses lèvres. Philippe. Une couleur d'yeux, un sourire, une origine étrangère avaient suffi à faire renaître ses souvenirs. Émilie s'était crue à l'abri derrière sa vieilleuse qui n'était finalement qu'un petit paravent prêt à tomber au premier souffle d'air. Quel âge aurait-il aujourd'hui ? Elle balaya la question sans y répondre et pensa à autre chose pour ne pas s'attrister. Choisir ses vêtements, préparer elle-même le petit déjeuner sans attendre qu'il arrive, décider de ce qu'elle et lui feraient de cette journée.

Un léger soubresaut ébranla son cœur lorsqu'elle entendit frapper à la porte. D'un pas empressé, elle lui ouvrit.

- Emrul ! S'exclama-t-elle avec plus d'emphase qu'elle aurait voulu en montrer.
- Bonjour Madame. Avez-vous bien dormi ?
- Oui, et vous, jeune homme ?
- Bien, oui. Je vous avoue que j'étais fatigué après notre

journée d'hier. J'ai pensé à vous apporter un croissant. Vous n'avez pas déjeuné ?

— Non, je vous attendais. Est-ce que vous voulez prendre un café ?

Retranché derrière une politesse presque forcée, chacun s'efforçait de masquer ce sentiment mutuel qu'ils avaient l'un pour l'autre et qui ne portait pas encore de nom. Séparés par six décennies, par leur culture, leurs intérêts, la même question se lisait dans les regards pleins de douceur qu'ils se renvoyaient. « Pourquoi m'attire-t-elle ? », « Pourquoi m'attire-t-il ? » Émilie savait déjà, la vie lui avait pratiquement tout dit. Emrul écarquilla ses yeux comme s'ils allaient pouvoir fouiller dans le trouble de son cœur. Les rides d'Émilie s'estompèrent à mesure que les regards de son nouvel ange gardien lui rendaient sa beauté évanouie. Le visage d'Emrul s'émerveillait d'un rien, s'empourprait comme celui d'un enfant.

Ni l'un ni l'autre ne voyait les minutes et même les heures s'égrainer. Emrul avait commencé par dire sa joie d'avoir enfin un travail après tant de déceptions puis, profitant de l'oreille attentive d'Émilie, il lui raconta ses deux années de recherches infructueuses. Il se remémora ce temps où, plein de cette confiance intacte qu'il avait en son pays, il envoyait des curriculum vitae à tous les sous-traitants d'Airbus de la région. La liste était si pléthorique qu'il n'avait pas pu la dresser. Il pensait avec certitude qu'il aurait un contrat en poche bien avant d'avoir épuisé celle qu'il avait constituée à partir de petites annonces et de prospection sur Internet. Les premiers refus, ou plutôt

ses premières demandes restées lettre morte ne l'inquiétaient pas. Plein de cet optimisme débordant qui faisait son caractère, il trouvait mille bonnes raisons à cette absence de réponse tandis que son frère le mettait en garde contre lui-même. Mais Emrul refusait de douter, de ne pas avoir confiance en ses semblables. Contrairement à son aîné, il était incapable de croire qu'on pouvait l'écarter à cause d'un nom ou d'un prénom. Il s'était tenu dans le droit chemin, il était volontaire, déterminé, prêt à commencer modestement. Quelle entreprise ne cherchait pas de personnel animé d'aussi bonnes intentions ? Et puis, il y avait eu Maria...

Sûr de trouver rapidement un travail, Emrul n'avait d'abord compté que sur lui-même puis, les mois passant, il avait fini par suivre le conseil pour le moins contradictoire de son frère aîné et s'était inscrit à l'ANPE. D'après la seule visite qu'il avait faite dans une agence pour l'emploi, Tarik lui avait dépeint une administration aux murs dont la couleur grisâtre se mariait parfaitement avec la mine des agents qui remplissaient d'interminables et ennuyeux formulaires. Il n'y avait selon lui que des fonctionnaires inflexibles qui refusaient de traiter un dossier parce qu'il manquait toujours un quelconque document. L'agence de Bellefontaine l'avait stupéfait la première fois qu'il était entré. L'intérieur était neuf et aucun agent ne portait de blouse. Le ticket d'attente (comme au rayon fromage des supermarchés, avait-il pensé) l'avait conduit jusqu'au parloir le plus excentré. Une chaise plutôt confortable, un espace de travail où trônait seulement un clavier et un écran d'ordinateur ainsi qu'une jolie brune

aux cheveux longs pour l'accueillir, ce fut là son premier contact avec cette administration. La jeune femme était souriante, avenante même, et lui inspira tout de suite confiance. Son teint fortement hâlé et son accent presque imperceptible laissaient penser que, comme lui, ses parents étaient nés bien loin de cette ville. Il n'y avait qu'un prénom sur le badge de l'employée : Maria.

Le premier entretien ne lui apporta rien. Il s'agissait simplement d'établir un contact, de cerner la personnalité du candidat afin de lui proposer des offres d'emploi qui répondraient au mieux à son attente. Cette formule insensée, Maria l'avait prononcée des centaines de fois et le faisait toujours en y mettant une farouche volonté de croire à ses paroles. Elle ne pouvait cependant s'empêcher de songer au comité d'énarques qui s'était réuni pour calibrer l'argumentation des milliers d'agents aussi anonymes qu'elle. Dans tout le pays, il fallait tenir un discours positif, moderne. Il fallait gagner la confiance du chômeur, le convaincre que tout allait être mis en œuvre pour son bien, pour finalement le persuader que, compte tenu de la situation actuelle, il ne trouverait pas de meilleur travail que celui qu'on lui proposait et qu'on avait eu tant de mal à dénicher. Cependant, Maria s'interrogeait sur la nécessité de toute cette énergie dépensée dans la communication. Il y avait maintenant les radiations automatiques, les suspensions punitives d'allocations, l'obligation d'être raisonnable, c'est-à-dire de ne plus prétendre à vivre une vie agréable et décente, mais de se contenter d'une existence supportable.

Emrul entendait ce discours pour la première fois. Il dut bien reconnaître que son optimisme confinait à la naïveté.

– C'est tellement vrai tout ça, mon pauvre ami. J'en ai vu passer de la misère, mais je ne suis pas sûre que ce qui se prépare pour vos générations soit bien meilleur.

– Je sais. Regardez tout ce gâchis : les gens comme moi et même bien mieux formés que moi... Il y en a qui soutiennent des thèses et qui, après deux ans de galère, scannent des côtelettes ou de la margarine aux caisses des supermarchés !

– Je n'aime pas idéaliser le passé, mais ça n'a pas toujours été comme ça. Tout n'était pas rose à mon époque, loin de là, mais elle n'était pas à ce point tournée vers le profit. Il fallait que les entreprises tournent, bien sûr, et c'était nécessairement à contrecœur que le patronat lâchait quelque chose, mais enfin, tant qu'il n'y avait pas de pertes, il y avait du travail.

– Vous l'avez dit. Maintenant, il y a les actionnaires et ils en demandent toujours plus. Mais qu'est-ce qu'ils veulent ? Ils attendent de tous nous faire crever ?

Émilie sourit tristement.

– Et si nous préparions le déjeuner pendant que tu me parles, pardon, pendant que vous me parlez de cette Maria...

– Ben, c'est vous qui décidez, Madame.

– Allez, qu'est-ce qu'on va manger ? Une bonne salade de tomates ?

– Si ça vous fait plaisir, c'est le principal.

– Il y a tout ce qu'il faut dans ce placard. Pendant que vous faites la sauce, je vais rincer les tomates. Alors, cette Maria...

Emrul sourit en songeant aux idées fausses qui germaient dans l'esprit d'Émilie.

– Vous savez, ne pensez pas que... enfin, si vous croyez qu'entre elle et moi il y a quelque chose, ce n'est pas du tout ça.

– Mais je ne préjuge de rien, Emrul. Je me satisferai de ce que vous m'apprendrez.

– C'est la première personne qui a eu confiance en moi. Elle a tout de suite été sincère avec moi. Dès le deuxième entretien, elle a abordé la question de mes origines. Ce qu'elle m'a dit m'a aidé, même si ça a un peu démolì mes convictions. Vous savez, je suis né en France. J'ai une carte d'identité française, j'ai fait toutes mes études à Toulouse. Qu'on me parle de mes origines d'accord, mais moi, mon pays, c'est le même que le vôtre. Je l'aime autant que vous et je me sens tout ce qu'il y a de français. O.K., je ne m'appelle pas Michel ou Éric et mes parents sont algériens, mais moi, qu'est-ce que j'y peux ? C'était avant ma naissance. Pour moi, c'est de l'Histoire, comme la révolution ou Napoléon, à part que c'est personnel. Elle a été bien claire et elle m'a dit que même si ça faisait mal à entendre, il fallait que je le sache. À CV égal, un Maghrébin à dix fois moins de chances d'être convoqué à un entretien qu'un Français pure souche. « Pure souche » ! Tu parles, on n'est pas des arbres, les êtres humains, ça bouge, ça voyage. Et puis moi, je ne suis pas

maghrébin, je lui ai répondu. « Je sais, m'a-t-elle dit, mais pour les autres, ça ne change rien, la première chose qu'ils vont voir, c'est votre nom et votre prénom et Emrul Hassena, dans la tête des gens, c'est maghrébin »

L'émotion de Maria avait été vive lorsqu'elle avait dû lui présenter les choses ainsi. Emrul revit les yeux de la jeune femme soudainement devenus brillants. Il se souvint de sa bouche qui butait sur ces mots qu'elle avait prononcés à regret et qu'elle semblait vomir. Ce qu'elle disait, elle l'exécrait, car c'était exactement le contraire de ce à quoi elle croyait. Elle avait face à elle un homme déterminé et volontaire, mais rien de cela ne comptait. C'était sans importance. Ce qui était important, c'était ses parents, leur patronyme, leur lieu de naissance. Toutes ces choses étrangères à un individu et qui lui sont pourtant transmises comme une tare ou bien un trésor. Emrul n'avait pas choisi son nom, ni elle, ni personne. Mais c'était ainsi, Emrul était un chômeur prédestiné. En était-elle sûre ? Comment pouvait-elle se montrer aussi péremptoire ? Emrul ne se laissa tout d'abord pas faire et la considéra presque comme une ennemie. De quel droit pouvait-elle affirmer tout cela ? Qui était-elle pour le dire ? Malheureusement, elle le savait d'expérience. Maria n'était pas qu'une simple employée de l'usine de retraitement des destins brisés. Elle avait eu, elle aussi, son lot de déceptions et ne comptait plus le nombre de fois où elle avait revu à la baisse ses prétentions humanistes. Depuis qu'elle avait trouvé cet emploi, elle adhérait à une association d'aides aux chômeurs plus maltraités encore que les autres, ceux qu'on ne veut même pas rencontrer : les

Arabes, les vieux, les anciens taulards.

Maria était aussi angélique que la loi définissant le salariat était félonne : le salarié loue sa force de travail à l'employeur. Parce qu'un contrat de travail devrait se conclure sur ce simple bon sens, elle s'était jetée dans cette lutte perdue d'avance. Pour Emrul, rien n'était joué, rien n'était irréversible. Il était jeune, il était honnête, il désirait y arriver, avait-elle songé en le regardant. Il avait le tort d'être arabe ? Elle avait volontairement repris ce terme galvaudé et méprisant dans la question qu'elle s'était silencieusement posée pour se donner le courage, une fois de plus, de combattre ces imbéciles préjugés. Elle avait beau clamer « qu'être arabe », ne signifiait rien sinon d'appartenir à la communauté linguistique de ceux qui parlent l'arabe, elle savait que cela ne changeait rien pour ses interlocuteurs qui, bien plus nombreux qu'on ne le pensait, lui disaient encore, sans même s'entourer de précautions oratoires « je ne veux pas d'Arabe ». Jamais elle ne répétait ces mots plus aiguisés qu'un couteau. Au contraire, elle faisait rempart contre eux et préférait expliquer l'inexplicable à sa manière. Avec des accents fatalistes, elle choisissait de dire que puisqu'un nom pouvait être une barrière, il fallait la contourner. Elle ne manquait jamais de citer en exemple ceux qui, grâce à un pseudonyme, avaient trouvé le chemin du travail. Souvent, la haine froide qui envahissait ceux qu'elle voulait pourtant protéger se déversait sur elle. En première ligne, elle payait pour la folie des généraux de l'économie, ceux qui décidaient du malheur du monde. Mais tant pis, s'ils pouvaient quitter cette armée des ombres, cela valait bien un

reniement.

– Elle vous a proposé de franciser votre nom ?

– Oui, c'est ça. Comment le savez-vous ?

– Oh, ce n'est pas d'hier, vous savez. Avant les Maghrébins, il y a eu les Portugais, et encore avant les Italiens. Vous n'imaginez pas tout ce qu'on disait sur les Italiens. D'autant plus qu'ils avaient été du mauvais côté. Tous ces hommes venus construire nos immeubles, ça n'a pas été facile pour eux... Alors, vous avez décidé de franciser votre nom ?

– Au début, je ne l'ai fait que pour mon prénom. Maria m'avait dit que c'était ce qui comptait le plus. Les recruteurs faisaient, paraît-il, moins attention au nom de famille. Sur mes CV, j'écrivais Frank au lieu d'Emrul.

– Est-ce vous qui l'avez choisi ?

– Oui. Enfin, ça m'était assez égal. C'est difficile à expliquer, mais pour moi, c'est un peu comme si j'envoyais un étranger se présenter à ma place.

– Et c'est vraiment plus efficace ?

– Au début, je l'ai cru, mais je suis persuadé que ça m'a finalement donné de faux espoirs. Avant, je décrochais un rendez-vous pour vingt à trente CV et, du jour au lendemain, j'en ai eu quatre fois plus. J'étais tellement content que je ne pensais même pas que ça pouvait juste être lié à mon nouveau prénom. Et puis j'ai vite déchanté.

– À cause des entretiens ?

– Oui, répondit-il, d'un air assombri tandis qu'il repensait à l'accueil qu'on lui faisait. Vous ne pouvez pas vous rendre compte, mais c'est terrible de voir le visage de celui qui vous reçoit se fermer à la première seconde où il

pose les yeux sur vous. À sa mine, je savais déjà que c'était foutu. La poignée de main aussi... Certains étaient si crispés que j'avais carrément l'impression que je les dégoûtais. Si vous pouviez savoir combien c'est dur de ressentir cette injustice. Pour certains, ce n'est pas un employé qu'ils veulent embaucher, mais une tête qui ne fera pas tache dans le lot. Je ne souhaite ça à personne, vous savez.

— Et il n'y en a pas un qui vous a donné votre chance ?

— Maria a été sincère avec moi. Tout s'est passé comme elle l'avait dit. Un prénom français, ça permet de franchir une première barrière, mais ça ne fait pas tout. Ceux qui ne veulent pas de gens comme moi, avec une gueule d'Arabe, il n'y a rien à faire, ils vous rejettent toujours. Mais il y a ceux qui ont peur, enfin je ne sais pas comment dire. Ils sont sur un terrain inconnu, ils n'osent pas s'y aventurer. Ils ne sont pas racistes, c'est simplement plus facile de faire comme avant, du moins, c'est ce qu'ils pensent. « Avec eux, tu as ta chance », elle me disait. Tout ce que je devais faire, c'était de les persuader qu'ils ne seraient pas déçus. J'ai réussi deux fois. Deux fois en deux ans, ça paraît peu, mais quand je regarde derrière moi, c'est déjà miraculeux.

— Et alors, pourquoi ça n'a pas marché ?

— Ben, les deux fois, il y a eu un blocage de la part du patron. La première, ils avaient soi-disant préféré un autre candidat au dernier moment et l'autre, on m'a dit que le poste n'était plus ouvert pour l'instant et que je devais postuler dans six mois. Mais ce n'était pas vrai. La semaine d'après, Maria leur a téléphoné pour faire un suivi. Vous voyez le genre : est-ce que les profils que nous vous

avons adressés correspondaient à votre attente, pourquoi ne convenaient-ils pas, etc. Et quand elle a proposé d'en envoyer d'autres, on lui a répondu qu'ils avaient recruté quelqu'un qui leur avait été présenté par un agent de placement.

— Oui, fit simplement Émilie avec une sincère empathie. Et vous n'avez pas essayé de vous défendre ? Il y a des lois contre la discrimination.

— Oui, ça, je sais bien, mais ça ne sert à rien. Qu'est-ce que vous voulez faire ? Il faudrait avoir des preuves. Ils ne sont pas si bêtes. Ils ne vous disent pas « désolé mon vieux, on a préféré embaucher un Français ». Non, ils vous expliquent que vous n'avez pas assez d'expérience ou bien que vous n'avez pas assez de diplômes ou même que vous habitez trop loin, même si vous êtes à une demi-heure de voiture. Ah ! Ils ne manquent jamais de bonnes raisons. Parfois, ça m'est arrivé de téléphoner pour que le type se justifie directement. Mais ça m'a dégoûté. Il vous fait le coup du gars embarrassé, qui regrette de ne pas avoir pu me donner le poste et qui me souhaite sincèrement bonne chance dans mes recherches. Je peux vous dire que le « sincèrement », il est dur à avaler.

— Je vous comprends, Emrul. Vous n'imaginez pas à quel point cela me navre de voir de tels comportements. Où qu'on aille et quelle que soit l'époque, il y aura toujours « l'autre », celui que l'on rejette, celui que l'on accuse de tous les maux. J'ai passé ma vie à espérer que ça change. Je me suis engagée, vous savez, quand j'étais plus jeune. C'est si loin tout ça... Bon, je crois que nous allons pouvoir déjeuner. On discute, on discute, et la matinée

est passée sans qu'on s'en aperçoive.

Émilie semblait lointaine, étrangère. Elle ne posa pas la moindre question durant le déjeuner et Emrul n'osa pas le faire non plus. Subitement, et malgré les confidences échangées, ils étaient redevenus ce qu'ils étaient encore l'un pour l'autre quelques jours auparavant : deux personnes aux destins disjoints et presque inconciliables. Le visage de la vieille femme ne laissait paraître ni sourire, ni même la plus petite manifestation de joie. Au contraire, il semblait parfois pris de tics inquiétants qui faisaient s'entrechoquer ses mâchoires dans un bruit désagréable. Le regard fixé sur son assiette, l'esprit d'Émilie était bien loin d'ici. Par la magie du souvenir, elle se revoyait jeune et impétueuse lors de son premier voyage en Algérie. Ce n'était pas encore un pays, mais seulement trois départements français. Mille neuf cent cinquante-cinq.

Vingt août mille neuf cent cinquante-cinq... l'écho de cette date résonnait si fort en elle qu'elle se sentait ébranlée comme un tocsin. Elle se rappela la côte, puis le port de Philippeville qui bientôt serait débaptisé. Elle n'était pas seule et l'homme qui l'accompagnait était la raison de ce voyage qui devait transformer sa vie. Il était comme elle, instituteur. Ils avaient fait connaissance deux années plus

tôt lorsque l'école entièrement reconstruite avait accueilli d'un coup six nouvelles classes et, avec elle, six nouveaux maîtres dont ils faisaient partie. Émilie ne tarda guère à tomber sous son charme. Son air discret et affable procurait à ceux qui le côtoyaient une indéfinissable sérénité.

À ses côtés, rien de fâcheux ne semblait pouvoir arriver. Qu'un problème advint et, quelle qu'en fut sa nature, Philippe en possédait la clef. Fascinée par l'érudition de ce fils d'ingénieur, Émilie fut tout de suite séduite par son futur mari. Leur mariage célébré, ils partirent en voyage de noces pour visiter les pays qui bordent la Méditerranée. Philippeville fut leur première et dernière escale. Arrivés le dix-neuf août avec deux jours de retard à cause d'une avarie qui les avait retenus à Marseille, les jeunes époux avaient décidé de se rendre à Constantine où, quarante ans plus tôt, le père de Philippe avait construit le pont de Sidi M' Cid.

Les yeux d'Émilie ruisselaient comme le Rhummel autrefois. Un à un, elle revoyait les ponts qui l'enjambaient tandis que la voix lointaine de son premier amour résonnait encore dans le fond de son cœur.

— Qu'est-ce qu'il y a, Madame ? Vous pleurez ? Ce n'est pas cause de moi au moins ? Ce n'est pas grave, vous savez, on s'habitue...

— Pardonnez-moi, Emrul. Vous n'y êtes pour rien. Vous me rappelez de très vieux souvenirs, c'est tout.

— Moi ? Mais comment ça ?

— Oh ! ça n'a plus d'importance maintenant. Tant d'eau a coulé sous ce pont... Ce n'est nullement votre faute, je

vous assure. C'est juste votre... enfin, le pays de vos parents, l'Algérie. J'aime ce pays, vous savez. Il m'a pourtant fait si mal autrefois. Oui... Autrefois. Allez, oublions tout cela. Mais dites-moi, est-ce que je peux vous poser une question un peu indiscreète ?

– Ben, allez-y !

– Emrul, ce n'est pas un prénom algérien, n'est-ce pas ?

– Non, c'est vrai. Ne me demandez pas d'où il vient, je n'en sais rien. Mes parents m'ont seulement dit que c'était celui d'un chanteur qu'ils aimaient tous les deux quand ils se sont rencontrés. Je ne sais rien de plus. Ni son nom, ni le moindre titre de chanson, rien. Ce n'est plus mon père qui pourra me le dire. Quant à ma mère... Vous savez, moi je ne connais pas ce pays. Vous savez peut-être comment c'est là-bas, moi pas. Je suis aussi français que vous, hein ?

Il venait de poser cette question comme l'aurait fait un enfant qui avait besoin de se sentir rassuré par sa mère. Avec affection, Émilie posa sa main sur la sienne.

Ainsi qu'elle l'avait fait la veille, Émilie se retira dans sa chambre après le déjeuner pour n'en ressortir qu'une heure plus tard, heure pendant laquelle son nouvel ange gardien remit de l'ordre dans la cuisine, fit la vaisselle puis, pour tromper l'ennui, explora l'appartement. Sans faire de bruit, il ouvrit les placards et examina avec minutie tout ce qui s'y trouvait. Hormis l'ordinateur offert par son gendre et l'équipement de la cuisine, il n'y avait pas le moindre objet moderne. Le poste de radio accusait bien quarante ans d'âge. Il s'agissait d'un authentique modèle à transistors dont la marque (un Radiola) lui était inconnue et si son aspect ne lui était pas totalement étranger, c'était seulement parce qu'il avait déjà aperçu une de ces antiques radios dans des films. Il n'y avait pas non plus de chaîne hi-fi. Sur une table basse trônait un électrophone grisâtre qui, à lui seul, datait la pièce. Seul le téléphone appartenait à la génération de l'électronique. Posé sur le dessus du modem, Emrul avait imaginé le moment où le précédent appareil, probablement un modèle à cadran, avait dû être remplacé lorsqu'internet était arrivé chez elle. « Il est trop vieux, belle maman », avait dû justifier son gendre. « Mais, il fonctionne encore très bien » s'était-elle défendue tandis qu'elle le regardait installer le nouveau téléphone. Le mobilier, la vaisselle, le papier

peint, la pendule dans la cuisine, tout était vieillot.

Emrul songea qu'il lui serait difficile de vivre sans ce fatras moderne censé rendre l'être humain heureux. Une grande bibliothèque, elle aussi démodée, probablement en acajou (il n'en était pas certain, car il n'avait jamais vu cette essence de bois, pour lui synonyme de luxe désuet) occupait tout un pan de mur du salon. Son regard glissa sur l'encyclopédie, elle aussi grisâtre, en même temps qu'une pensée ironique jaillit de son esprit. Quel était l'intérêt d'une désuète collection comme celle-ci à l'heure d'Internet ? Plus rapide, plus à jour, plus belle, plus interactive. Il ne trouvait que des avantages à l'information électronique. D'un œil plus indulgent, il s'arrêta sur les livres déposés sur cinq étagères. Pour l'heure, les ingénieurs japonais, ou dans une moindre mesure américains, n'avaient pas encore mis au point un appareil capable d'oblitérer cette invention plurimillénaire, mais ce n'était plus qu'une question de temps. Bientôt, il le savait, il pourrait tenir dans sa main un gadget qui contiendrait dix, cent fois plus d'ouvrages que cette bibliothèque pourtant bien remplie.

Instinctivement, il regarda comment étaient classés les livres. Par auteur, tout simplement. Il se prit de plaisir à constater que certains ne lui étaient pas inconnus. Quelquefois, le titre lui était familier et, à deux ou trois reprises, il s'étonna de les avoir lus. Son regard avait atteint la dernière rangée et il s'apprêtait déjà à passer aux ouvrages de grande taille conservés dans la vitrine, lorsqu'un détail inattendu retint son attention. Alors que les

quatre étagères du haut partageaient un égal éclectisme, celle du bas au contraire n'abritait que deux auteurs dont les célèbres patronymes commençaient par la lettre Z. Le premier ne lui rappela pas de bons souvenirs et tout l'engouement de son professeur de français n'avait pas suffi à lui faire apprécier l'œuvre d'Émile Zola. La fortune des Rougon, L'assommoir, Nana... Balayer ces titres d'un regard lui procura un plaisir insoupçonné : celui de n'avoir jamais à les lire. Alors, son œil se porta plus à droite et devant la combinaison plutôt inhabituelle des lettres qui composaient le dernier nom, Emrul pencha la tête sur la gauche pour le déchiffrer correctement. Après un instant, il lui apparut complètement : Stefan Zweig. Allemand sans doute, ou quelque chose comme ça. Emrul voyait ce nom pour la première fois. Il avait pourtant dû être un écrivain accompli si l'on considérait le nombre d'ouvrages présents sur l'étagère. Par simple curiosité ou plutôt même pour tuer le temps, il s'attarda à lire certains titres du génie autrichien, mais ni les plus connus tel Le joueur d'échecs, ni les plus obscurs ne lui rappelaient rien.

Il arrivait que Tarik rentrât plus tard qu'à son habitude, bien qu'il eût pour principe de ne jamais faire d'heures supplémentaires pour les beaux yeux du patron. Lorsque cela se produisait, il le savait toujours à l'avance et il ne manquait jamais de prévenir son cadet. Même dans ces cas-là, les journées n'excédaient jamais dix heures, car son employeur pensait avec raison qu'au-delà, un être normalement constitué perdait nécessairement en attention, en précision et in fine en performance. Un drame ancien dont il n'avait jamais fait état devant ses mécanos s'était un jour déroulé sous ses yeux, du temps où il était comme eux, un simple ouvrier. Habitué aux horaires élastiques, le garage dans lequel il travaillait ne semblait pouvoir fonctionner que de cette façon qui consistait à considérer la force de travail comme une variable numérique parfaitement ajustable aux besoins du moment.

L'établissement ne comptait aucun client mécontent pour la raison que celui qui le dirigeait se pliait toujours en quatre, ou plus exactement faisait plier en quatre ses employés, pour les satisfaire. Certes, les tarifs pratiqués s'en ressentaient, mais en contrepartie, on pouvait très bien laisser sa voiture à dix-sept heures et se la faire déposer devant chez soi le lendemain matin après qu'une impor-

tante révision fut réalisée dans la soirée. Pourtant, personne parmi les mécaniciens ne se plaignait. La paie était plus élevée qu'ailleurs et toute heure supplémentaire effectuée après dix-neuf heures était payée double, aux frais du client. Pour des raisons diverses, chacun y trouvait son compte jusqu'à ce qu'un funeste accident coûtât la vie à l'un de ses collègues et causât la fermeture du garage pour manquements graves et répétés aux règles de sécurité.

Avec le temps, l'employeur de Tarik était parvenu à occulter les détails les plus terribles de l'horrible mort à laquelle il avait assisté, mais il n'y avait pas un soir où, ordonnant à ses gars de partir, il n'y songeait pas.

Pour ces raisons (que les frères Hassema ignoraient), Tarik ne rentrait jamais après dix-neuf heures trente. Or ce soir-là, il était déjà vingt et une heures. Tandis qu'il préparait le repas pour tromper son inquiétude, Emrul fit dérouler le fil de sa journée dans son esprit. Elle n'avait pas été moins longue que la précédente et pourtant, il lui semblait qu'elle avait passé plus rapidement. La veille, la sieste d'Émilie lui avait paru interminable, le chemin du retour fastidieux, mais aujourd'hui, tout était déjà différent. En une seule journée, une sorte d'habitude s'était installée, comme s'il se fut déjà accoutumé au rythme de cette petite vieille dont il avait la garde.

Il se remémora toutes les choses qu'il avait apprises à son contact, se posa des questions sur ce qu'il ignorait encore. Comme une bête sauvage qu'il faudrait apprivoiser, le passé d'Émilie pointait son museau hors du terrier. Ce

n'était qu'une brève et timide apparition, mais le fait était là : tout ce qu'il restait d'une vie écoulée, une masse de souvenirs oblitérés par la disparition de tous les acteurs de son existence, voulait revoir pour une ultime fois la lumière du présent. Emrul n'avait posé aucune question, comme s'il savait confusément que cela pouvait ébranler la vieille femme.

L'image de la bibliothèque succéda à ses réflexions. Il la revit dans son ensemble, se remémora les étagères et vit distinctement la dernière. Quel était le nom de cet écrivain dont elle possédait tant d'ouvrages ? Il chercha, fouilla sa mémoire rétive. Le patronyme était étranger. Il commençait par la lettre Z, mais ensuite ? Il lui associa toutes les autres lettres de l'alphabet pour former une syllabe qui serait certainement décisive, mais cela ne donna rien. Il s'y reprit à plusieurs fois, mais aucune de ses tentatives ne fut couronnée de succès. Agacé par ce souvenir qui se refusait à lui, Emrul tenta de penser à autre chose, sa mère lui avait enseigné que c'était ce qu'il y avait de mieux à faire en pareil cas. Il prépara deux bières qu'il disposa sur la table, comme si un fil télégraphique invisible le reliait à son aîné et que celui-ci lui disait qu'il était sur le point d'arriver. Il s'installa dans un fauteuil et observa la porte d'entrée lorsque, quelques secondes avant qu'elle s'ouvrit, ce nom tant recherché lui échappa de la bouche :

— Zweig ! C'est ça Zweig ! S'écria-t-il en s'apprêtant à se lever pour taper ce nom sur son ordinateur.

Au même moment, Tarik entra.

– Qu'est-ce que tu as dit ? Je viens de t'entendre crier dans l'escalier.

– Non rien, je cherchais un nom et ça ne me revenait pas. Je m'en suis souvenu à l'instant, c'est pour ça.

– Ah bon, fit-il d'un air désintéressé. Excuse-moi, j'arrive tard et j'ai oublié de te prévenir.

– Oui, je vois ça. Ce n'est pas grave, il n'est pas si tard. Tu as fait des heures sup ?

– C'est beaucoup mieux que ça. Et puis, boulot ou pas, tu sais que mon patron ne veut plus voir personne bosser après dix-neuf heures. Non, figure-toi que ça y est ! Explosa-t-il alors que sa joie nouait sa gorge.

– Ça y est quoi ? Répondit Emrul encore perdu dans ses précédentes pensées.

– Le contrat, l'augmentation ! Le patron a signé ce matin.

– Ah oui ! Ton collègue Dédé qui connaît un type qui veut faire entretenir ses voitures chez vous.

– C'est ça. Douze véhicules ! Il y en a pour du fric. Et le boss a tenu promesse : dès le mois prochain, il nous augmentera.

– Combien ?

– Quatre-vingts euros. C'est pas mal, non ? C'est pour ça que je suis en retard. Il a tenu à fêter ça. Il nous a payé le champagne et tout. C'est sympa de sa part, tu ne trouves pas ?

– Si, si. Ça me fait vraiment plaisir pour toi, mon frère. Du coup, tu n'as peut-être pas envie de boire une bière ? J'en avais ouvert deux...

– Oh si ! Je veux trinquer avec toi.

La soirée ne se déroula pas comme Emrul l'avait suppo-

sé. Un événement imprévu lui avait donné un cours heureux et ce soir-là, il ne fut question ni d'Émilie, ni de ses livres, ni même d'Emrul. Les deux frères furent tout entiers à leur joie partagée de voir le sort de l'un d'entre eux s'améliorer. Le plus jeune trouva là une raison de ne pas se départir de son optimisme, de sa foi en l'homme. Tous les Français ne ressemblaient pas à la triste caricature qu'en faisait souvent son aîné. Au contraire, il en demeurait persuadé, la plus grande majorité était comme cet homme juste qu'il ne connaissait pas. Il voulut en convaincre son frère qui, pour une fois, dût battre retraite. Ses mots résonnaient encore aux oreilles d'Emrul au moment où il allait s'endormir. À bout de ressources, Tarik avait clamé, mais sans réelle conviction, « Ouais, c'est parce qu'il me connaît ».

Cela faisait une semaine jour pour jour qu'Emrul s'occupait d'Émilie et pas une fois, il n'avait compté le temps qu'il avait passé avec elle. Ce qui devait être un pensum se révéla finalement bien moins pénible que ce qu'il avait pu imaginer lorsqu'il avait rencontré sa fille pour la première fois. Garde-toi des idées toutes faites, lui répétait toujours sa mère. Il croyait sincèrement appliquer ce sage précepte alors même qu'il s'en détournait. La première chose qui avait frappé son esprit, c'était cet emploi qu'on lui offrait, à lui l'Arabe dont personne ne voulait et la seconde, ce fut la nature même de son travail : passer ces trois prochaines semaines avec une vieille femme. Cette proposition suintait l'ennui, la tristesse. Quoi de plus fardeux que de rester des journées entières dans un appartement de vieux avec des napperons sur la table, des meubles en formica, une tenace odeur d'urine dans chaque pièce ? Comme pour les gens de sa génération, la vieillesse renvoyait nécessairement à ces images raccourcies et peu engageantes. Comme eux, il n'avait nulle envie de côtoyer ce qu'il deviendrait un jour. Il incarnait, pour l'instant et pour longtemps encore, la jeunesse, l'énergie, la joie de vivre.

Avant de rencontrer Émilie, il n'avait jamais songé que

l'on pouvait être heureux lorsqu'on avait le visage fripé et que l'on s'habillait avec des robes à fleurs désuètes. Il n'imaginait pas qu'au contraire, on puisse s'habiller élégamment et mettre un acharnement redoublé à profiter des années qui restent parce que, plein de lucidité, on sait que ce sont les dernières. Il ne se doutait pas qu'on pouvait avoir envie d'apprendre une langue étrangère à soixante-cinq ans passés et il n'avait même jamais entendu parler des universités du troisième âge. Tout juste concevait-il que les plus alertes représentants de cette caste peu enviable aiment voyager et que c'était pour cela qu'on les voyait parfois débarquer par cars entiers devant le Capitole où la basilique Saint-Sernin.

C'était certainement une facétie de son esprit que de penser justement à cet endroit alors qu'il conduisait précisément Émilie vers la cathédrale Saint-Étienne dans la voiture que sa fille lui avait prêtée. C'était la première sortie qu'ils faisaient ensemble, si l'on exceptait l'ennuyeuse virée dans un magasin de chaussures, effectuée deux jours plus tôt. La condition physique d'Émilie était si bonne qu'Emrul n'eut pas à craindre de devoir se garer assez loin du monument.

« Est-ce que vous voulez m'accompagner à l'intérieur ? Vous devez vous sentir libre de refuser, vous savez. Je comprendrais. »

Emrul eut un petit sourire.

— Cela vous étonnera peut-être, mais je suis catholique.

- Catholique ? Vraiment ? S'exclama Émilie.
- Oui, enfin officiellement. J'ai cru que ça pouvait m'aider.

Émilie avait foi en Dieu malgré tous les démentis qu'Il lui avait lui-même opposés tout au long de sa vie. Elle songea à l'épreuve que ça avait été pour Emrul que de renoncer à ses croyances ou du moins de les cacher sous le voile d'une autre religion que la sienne. Elle tenta de se représenter son baptême et s'attrista de la probable solitude dans laquelle il avait dû accomplir ce rituel. Est-ce qu'on est catholique parce qu'on a été baptisé ? Elle savait bien que non. Elle le savait même trop bien, elle qui avait vu de ses yeux qu'un acte de baptême pouvait sauver la vie de celui qui exhibait. De lointains souvenirs lui revinrent. Ils avaient perdu leur caractère douloureux, le temps les avait lavés de tout.

Philippe était mort depuis trois ans. Il n'avait pas été possible de rapatrier son corps et il avait fallu l'inhumer dans la ville même où il avait été assassiné en pleine rue. Parce qu'elle voulait demeurer auprès de lui, elle était restée là-bas avec sa fille. La vie y était difficile pour les colons comme les indigènes. Des attentats répondaient aux humiliations endurées pendant des décennies. Une répression toujours plus féroce réprimait ces crimes aveugles et en fin de compte, qu'elle fût française ou algérienne, seule la population souffrait de cette guerre sans nom.

Par un grand hasard (Émilie appelait cela une bénédiction), elle fit connaissance du commandant Moron qui di-

rigeait la caserne de Constantine. Bien que laïque, l'école dans laquelle Émilie enseignait organisait chaque année des festivités à l'occasion de Noël et faisait pour cela appel aux parents des enfants scolarisés. Le commandant était l'un de ces bénévoles. Après plusieurs heures passées avec lui, elle put se rendre compte que, bien qu'ayant embrassé la carrière militaire, c'était un homme bon. Sa femme était morte, on ne savait ni quand ni comment, et ce drame l'avait tourné vers Dieu. Il était sûr qu'Il veillait sur elle. Il représentait l'ultime lien qui le liait à elle et il n'y avait pas dans toute la caserne un homme plus pieux que lui. Il aurait défendu son église jusqu'à la dernière cartouche si on s'y était attaqué et l'on racontait même qu'il avait fait rentrer en métropole trois soldats qui s'étaient laissés aller à poursuivre un terroriste jusque dans une église.

Quelquefois, il advenait qu'un enfant ne revienne plus à l'école. Les deux premières fois, on ne s'en était pas inquiété. Après la troisième disparition, le directeur chercha à comprendre ce qui se passait. Il se rendit dans les familles et, chaque fois, il ne trouva personne. Ce n'était pas seulement l'élève qui avait disparu, mais aussi ses parents, ses frères et sœurs. Ni les voisins ni les passants ne voulaient rien dire au Français qu'il était. Parler, c'était à coup sûr faire empirer la situation. Une fois pourtant, une vieille femme raconta, ou plutôt lui fit comprendre, car elle ne connaissait pas notre langue, que les disparus avaient été enlevés par des militaires.

Bien qu'officiellement solidaires de l'État, et donc de son

armée, le directeur et les instituteurs de cette école voyaient leur propre présence comme une source de bien-être et non de malheur. Comment auraient-ils pu accepter qu'on kidnappe des enfants innocents ?

Ce fut à l'occasion de ces festivités que le commandant confessa sa piété à Émilie. Plus que de la dévotion, c'était une illumination qui s'emparait de cet homme chaque fois qu'il était question du Seigneur. Était-ce pécher que de tirer avantage de cette piété ? Avec un peu de naïveté, Émilie choisit tout d'abord la franchise en s'adressant au cœur du commandant, à sa bonté chrétienne. Elle lui demanda de ne plus employer de tels moyens mais c'était ne rien connaître à l'esprit militaire que d'essayer de le convaincre par des mots. Comme nombre de ses coreligionnaires, il y avait pour chacun une interprétation du « tu ne tueras point » et tous les motifs étaient valables pour réfuter l'ordre divin. Il se contenta d'affirmer que cette divine parole ne saurait s'appliquer aux mahométans.

Cela se passait voici plus d'un demi-siècle et pourtant, ces mots résonnaient encore au fond du cœur de la vieille dame qui venait d'allumer un cierge dont la lueur lui rappelait les bougies qui scintillaient dans la pièce au moment où le commandant avait prononcé ces paroles sentencieuses. Elle détourna son regard du militaire et, par une vespérale illusion, il lui sembla que chacune des lumières figurait un homme, une femme, un enfant qui devait être sauvé. Était-ce le Seigneur lui-même qui, par la conjonction de ces aveux et de cette lumière, lui indiquait

la voie à suivre ? À ses yeux seuls révélés, le modus operandi était d'une enfantine simplicité. Pour cet homme, ce qui était sacré était intouchable. Il n'y avait donc qu'à protéger ces enfants par la grâce de Dieu et quoi de plus simple pour cela que de les baptiser ? Émilie n'eut aucun mal à convaincre le curé qui officiait parfois à l'école et notamment à la Noël, de la nécessité de convertir les enfants menacés. Combien en avaient-ils sauvé à eux seuls ? Plus personne n'était là pour le dire, mais elle savait qu'ils étaient nombreux là-bas à raconter cette étonnante histoire dont ils ne connaissaient que la plus petite partie. Un prêtre était venu leur donner une carte après avoir fait un signe sur le front de l'enfant tandis qu'une jeune femme anxieuse leur rabâchait le même conseil : « il faut montrer ce papier aux soldats. »

Dieu pouvait bien ne pas exister, mais pour sa part, elle pouvait témoigner qu'Il avait sauvé des vies par centaines.

La main d'Emrul se posa sur son épaule tandis qu'elle s'était assise face à la multitude de cierges qui, comme ce soir-là, dansaient devant ses yeux. Quelle main divine les avait conduits ici pour les rassembler malgré leurs différences ? Émilie fut troublée par ses réminiscences auxquelles venaient s'ajouter ces coïncidences : la religion d'Emrul, sa conversion de pure forme. Bien souvent, des destins s'effleurent, se croisent et parfois se mêlent. Sans attendre, Émilie aurait voulu lui raconter cette histoire, mais sa gorge nouée le lui interdisait. Seules quelques larmes coulaient, comme pour effacer les derniers stig-

mates de ce drame ancien et si Emrul, par pudeur, gardait les yeux fixés sur une icône, il sentait néanmoins l'émoi de cette femme qu'il tentait d'apaiser en posant sa main sur sa nuque. Bien qu'aucune parole ne fût échangée, Emrul percevait confusément les nobles sentiments d'Émilie. Sans qu'il sache pourquoi, il ressentait cet indicible lien qui les unissait. C'était simplement comme si, à la lueur de ces cierges, il avait pu voir la couleur de son âme.

Si Emrul n'était pas à proprement parler athée, il n'était pas non plus très croyant, même du temps où il était encore musulman. Bien sûr, il ne croyait pas en Dieu, celui des chrétiens, et pourtant il ne s'était jamais senti aussi ébranlé dans un lieu de culte qu'il ne le fût ici. Il tenta d'en trouver la raison, mais rien n'expliquait son trouble, ni le fait qu'elle et lui s'étaient spontanément donné la main en quittant la cathédrale.

Sur le chemin du retour, il n'y avait plus de mots, ni pour l'un, ni pour l'autre. Un à un, les souvenirs d'Émilie lui revenaient, cet ancien monde reprenait vie dans son esprit. Un prénom, un lieu, un monument refabriquaient le passé et redonnaient corps à sa jeunesse. Mais Émilie ne voulait plus rien revivre de cela. Il n'y avait plus personne qu'elle, il n'y avait rien d'utile à attendre d'une telle épreuve. Les kilomètres défilaient et Emrul concentrait toute son attention sur la route. Pourtant au moindre répit qu'il accordait à son esprit, son imagination s'emballait et répondait à la place de la vieille femme à chaque question qu'il s'interdisait de lui poser. Qu'avait été la vie

de cette femme là-bas ? Quel drame la tourmentait encore aujourd'hui ? Ses interrogations crispèrent ses doigts et sa mâchoire. Sa conduite n'était pas aussi souple que d'ordinaire et rien de cela n'échappait à sa passagère. Émilie regarda ses mains, fit glisser son regard le long de ses bras, remonta son cou, s'attarda un instant sur son oreille droite puis contempla son beau visage. Oui, bien qu'il n'en fût pas persuadé, Emrul était beau et ce fut pour l'en convaincre que, sans une parole, elle lui adressa un sourire qui mélangeait tous les amours. L'amour filial, l'amour de l'Homme, l'amour sans adjectif. Comme une caresse sur sa joue, un doux frisson parcourut sa peau. Durant un dixième de seconde, peut-être moins, leurs regards s'enlacèrent et Emrul sourit à son tour en demandant : « Vous me raconterez ? »

Samedi était le jour du marché à Caulet. Émilie s'y rendit en compagnie d'Emrul. C'était pour elle un moment plein de vie, car au contraire de chez elle, elle y croisait des gens avec qui elle pouvait parler un peu. Les commerçants l'accueillaient toujours chaleureusement et il se trouvait chaque fois une ou deux personnes de sa connaissance qu'elle rencontrait fortuitement. Comme elle, d'autres retraités venaient ici autant pour s'approvisionner en victuailles qu'en chaleur humaine. Peu importe ce qu'on se disait. Les conversations portaient invariablement sur l'étal de tel ou tel maraîcher (vous avez vu les poires de M...) Et quand ce n'était pas cela, on s'interrogeait sur la météo du lendemain ou bien encore on se plaignait de l'excessive température des derniers jours. Il n'y avait jamais rien de bien nouveau en somme.

Ce jour-là pourtant, le vieil André, veuf lui aussi et qui avait un temps fait sa cour à Émilie avant de se faire éconduire, la questionna sur l'identité du jeune homme qui l'accompagnait.

« Bonjour Émilie. Mais qu'est-ce qu'il voit là ? Elle est venue en famille. »

Commerçant durant sa vie active, André ne s'était jamais départi de cette habitude peu fréquente aujourd'hui qui consistait à s'adresser à son interlocuteur à la troisième personne. Emrul ne comprit pas tout de suite que il valait je et elle signifiait tu.

– Non, tu n'y es pas, André. C'est Emrul. Il n'est pas de ma famille. Il remplace Aurélie pour les vacances.

– Ah bon, c'est un bon petit gars alors. Ce n'est pas trop difficile pour lui ? Demanda-t-il à Emrul qui croyait que la question ne lui était pas destinée.

– Répondez franchement, fit Émilie à Emrul pour meubler le blanc qui venait de s'introduire dans la conversation.

– Heu non, fit-il un peu pris au dépourvu. Émilie est vraiment gentille avec moi.

– Eh ben... Il en a de la chance. Commenta le vieux avec un sourire en coin qui indiquait qu'il n'avait rien oublié de ses anciennes prétentions. Et elle, elle est contente de lui ? Est-ce qu'il lui fait bien à manger au moins ?

– J'essaie, Monsieur. J'essaie, reprit Emrul avec cette fois-ci plus d'à propos.

– Faudrait m'inviter à prendre le café ou un petit quelque chose pour que je voie comment il se débrouille. Il pourrait aussi travailler pour moi...

– Je... C'est-à-dire que... pourquoi pas. On pourrait en discuter en tout cas, répondit-il un peu gêné vis-à-vis d'Émilie qui, au contraire, était heureuse pour lui de cette proposition inattendue.

– Qu'est-ce qu'elle en dit, hein ? Questionna-t-il encore en levant le menton en direction d'Émilie.

– Oh, il fera bien ce qu'il voudra. C'est un jeune homme

très gentil, vous verrez... Allez, on va vous laisser maintenant, on doit finir les courses.

André disparut dans la foule comme il en était apparu, à pas lents et paradoxalement, de manière subite.

– C'est vrai qu'il radote peut-être un peu, mais ce n'est pas un mauvais bougre. Et puis sa pension est confortable, il n'aura pas de difficulté à vous payer. C'est un peu ça le problème avec nous, les vieux, on a toujours besoin d'aide, mais on n'a pas souvent le sou.

– Ce n'est pas que je ne veuille pas, mais ce n'est pas mon métier. Ce que je voulais, c'était travailler dans l'aéronautique.

– Je sais bien, mais aujourd'hui, il y en a combien comme vous qui ne trouvent pas travail ? C'est bien malheureux tout ça.

– Je ne vous le fais pas dire...

– Après tout, vous serez quand même un peu dans votre branche : aider des personnes âgées avant leur montée au ciel...

Emrul eut un sourire tandis qu'un excès de tendresse le submergeait. Émilie s'intéressait sincèrement à lui et avec son humour dérisoire, elle cherchait à le reconforter, non à se moquer de lui.

– Pourquoi pas, remarquez. J'avais pris ça comme un boulot d'été, mais après tout... Et puis on voit des gens comme vous...

– Vous voulez dire des vieux ? Demanda-t-elle, le regard

assombri.

– Non, non. Pas du tout. Je voulais dire des personnes intéressantes avec qui c'est agréable de passer la journée.

– Vous êtes trop mignon, Emrul. Est-ce que vous me permettez de vous embrasser ?

– Maintenant ? Bredouilla-t-il en rougissant.

– Ma foi, oui. Ça vous ennuie ?

– Heu, non. Fit-il après un moment d'hésitation.

Mais Émilie n'hésita pas, elle. Elle s'approcha de lui, tendit les bras jusqu'à son cou et, alors qu'il se baissait, elle posa ses lèvres usées sur son visage de jeune homme.

« Vous êtes vraiment un bon garçon, vous savez. Il faut avoir confiance en vous. »

Emrul ne sut que dire et se contenta de rougir davantage, si c'était encore possible.

– Émilie, je voudrais vous demander quelque chose...

– Mais je vous en prie, Emrul.

– Vous me répondez ?

À cette question, la mine d'Émilie s'assombrit. Elle se voyait déjà acculée par ce passé qui resurgissait du fond des temps. Le soleil de Constantine qui poussait à l'indolence, l'arrivée à port-Philippe, le visage de celui qu'elle aimait lui revenaient douloureusement. En un instant, Emrul était devenu le cheval de Troie de son malheur.

Non, elle ne voulait pas répondre, pas à cette question. Que ses souvenirs restent où ils sont ! Que le passé révolu

ne vienne pas gâcher ces dernières années ! Déjà, son visage attristé luttait pour contenir sa tristesse, mais Emrul, comprit qu'elle se méprenait et tenta de la rassurer.

– Ce n'est pas ce que vous pensez, Madame. Je voulais simplement que vous me parliez de vos livres.

– De mes livres ? Fit-elle tout à coup soulagée de la peine qui pesait sur elle.

– Oui, Madame. De vos livres et surtout de ceux qui occupent toute votre étagère du bas, ceux de cet Autrichien au nom imprononçable.

– Zweig. Stefan Zweig, répliqua Émilie qui se mit à rayonner, rien qu'en déclamant ce nom.

Une coïncidence, c'était le mot le plus commode pour expliquer qu'au moment exact où elle avait prononcé le nom de cet écrivain révérend, quelqu'un dans une maison voisine avait ouvert une fenêtre qui réfléchissait les rayons du soleil sur le visage d'Émilie. Ses cheveux blancs scintillaient comme l'auréole d'une sainte, ses yeux étrangement, ne se fermèrent pas. Usés par la vie l'instant d'avant, ils resplendissaient d'un bleu qui évoquait la pureté des mers lointaines et son front large semblait être un bandeau qui retenait une chevelure ondoyante tandis que sa bouche exprimait d'un sourire extasié tout le bonheur qu'un être humain pouvait contenir. « Stefan Zweig », répéta-t-elle encore une fois pour le simple plaisir de se remémorer la sonorité germanique de ce patronyme. Oui, germanique, c'était peut-être le qualificatif que son esprit avait inconsciemment choisi la première fois qu'elle avait entendu ce nom qui allait l'accompagner

toute sa vie.

Comment s'en souvenir ? Sa première impression avait disparu depuis si longtemps. Elle apprendrait plus tard de la bouche de son père adoptif qui avait eu une fois l'occasion de serrer la main de l'illustre auteur, que s'il y avait un homme qui symbolisait l'universalité, c'était bien le cosmopolite Stefan Zweig.

— J'ai tapé son nom sur Internet, fit Emrul pour briser le silence qui s'était installé. Je n'avais jamais entendu parler de lui et pourtant, il y a des centaines de pages qui lui sont consacrées.

— Je n'en doute pas, mon cher Emrul, je n'en doute pas. Peut-être l'a-t-on un peu oublié maintenant, mais je suis sûre qu'aujourd'hui encore, son œuvre est appréciée un peu partout dans le monde. Je crois que je pourrais vous parler de lui jusqu'à vous en lasser. On se connaît un petit peu, n'est-ce pas ? Vous avez remarqué que je suis peu encline à la vantardise. C'est sans la moindre prétention que j'affirme être l'un de ses plus admiratifs thuriféraires.

— Thurifé-quoi ?

— Thuriféraire. C'est vrai que l'on n'emploie peut-être plus guère ce mot dans les conversations de tous les jours. Quelquefois, il m'arrive d'entendre un mot que je ne connais pas. Eh bien, je n'en demande jamais la signification. Savez-vous pourquoi ?

— Je crois bien ! Pour ne pas être ridicule. Enfin, je veux dire, pour ne pas montrer que vous ne savez pas.

— Hi, hi, hi ! Je peux vous affirmer une vérité qui pourra vous aider souvent dans votre vie, si vous voulez.

– Allez-y !

– Il n'y a jamais de honte à manifester son désir d'apprendre. Il y a de la grandeur au contraire à chercher à élever son esprit. Mais pour revenir à ce que je vous expliquais, si je ne demande jamais à quelqu'un la définition d'un mot, c'est parce que chaque mot est une richesse que ceux qui l'utilisent possèdent rarement entièrement. La plupart du temps, les gens n'en connaissent qu'une partie, parfois la plus petite. Ça ne paraît pas, mais regardez là, ce dictionnaire, eh bien c'est un peu comme une caisse remplie de pièces d'or. Les dictionnaristes sont des personnes exceptionnelles. Ils mesurent la valeur de chaque mot et s'en servent à bon escient pour définir les autres. Tenez, prenez-le et lisez-moi la définition du mot thuriféraire. Vous en serez ainsi instruit et moi, cela me fera plaisir de l'entendre.

Thuriféraire

A. *Liturgie catholique. Clerc qui est chargé de l'encensoir et de la navette au cours des cérémonies solennelles.*

B. *Par analogie, Litt. Personne sans mesure dans la louange de quelqu'un ou quelque chose.*

Rem.

Thuriférariat. Subst. masc. Rare. Attitude, fonction de thuriféraire.

– Vous voyez Emrul, je me souvenais que ce mot tirait ses origines de la religion, mais j'avais oublié cette histoire d'encensoir et je crois que peu de gens l'auraient mentionnée. Au contraire, en vous référant au dictionnaire, vous n'ignorez plus rien de ce mot que j'employais

bien sûr dans son sens figuré. Et puis, voyez-vous, un dictionnaire est un trésor inépuisable. À présent qu'il n'y a plus beaucoup de monde dans les églises, qui sait encore ce qu'est un encensoir ? Et qui en a seulement déjà vu un de près ? Évidemment, cela nous renvoie à encenser et l'on devine immédiatement que ce verbe si commun a, lui aussi, un passé liturgique.

— Vous avez raison, madame. Je ne suis pas catholique depuis très longtemps et pour tout vous dire, je ne suis allé que trois fois à la messe. Eh bien, encensoir, ça me fait penser à arrosoir, mais je me doute que ça n'a rien à voir.

— En effet, reprit Émilie en riant, ça n'a rien à voir. Ça servait à répandre l'encens, vous voyez ces grosses boules percées que les enfants de chœur balançaient à gauche et à droite au passage du prêtre. Vous avez peut-être vu ça dans de vieux films.

— Bah... Vous savez moi, les vieux films... Le plus vieux que j'ai vu doit dater des années quatre-vingt-dix et je ne me souviens pas y avoir vu d'enfants de chœur.

— Oui, je comprends. Ce n'est pas très important de toute façon. Mais où en étions-nous ? C'est encore la magie du dictionnaire. On cherche un mot, qui nous renvoie à un autre, puis encore un autre et à la fin, on a oublié pourquoi on l'avait ouvert. Ah oui, ça me revient. Thuriféraire, personne sans mesure dans la louange. La louange, encore un mot religieux, décidément ! Mon jeune ami, il ne pourrait y avoir de plus exacte définition, car pour cet homme, je n'ai que des paroles élogieuses et je ne manque jamais, lorsque l'occasion m'en est donnée, de dire tout le bien que je pense de lui. Je pourrais me

contenter de vous citer quelques-uns de ses livres les plus célèbres, vous en faire un résumé pour exciter votre curiosité, mais il fait partie de ma vie. J'ai entretenu un lien tout particulier avec lui et je l'ai d'abord détesté avant de pouvoir l'aimer. Il a souvent brisé mon cœur d'enfant et j'ignorais comment il s'y prenait. Plus d'une fois, j'ai voulu le tuer sans savoir que le désespoir l'avait déjà fait pour moi. Mais peut-être n'avez-vous pas envie d'entendre les souvenirs oblitérés d'une vieille femme ennuyeuse...

— Oh Madame, ce que vous me dites m'intrigue beaucoup. Comment peut-on avoir le cœur brisé par un écrivain quand on n'a que dix ans ? Non, je voudrais que vous me racontiez, au contraire. Et du temps on en a. On a même que ça. Ne m'impatiencez pas davantage, enfin si on peut le dire comme ça.

Émilie eut tout d'abord un sourire de joie en entendant Emrul parler. Au-delà de ses propos, ses mots simples, mais prononcés avec une tendresse mêlée à une forme de respect lui allaient droit au cœur. Alors que sa vie allait bientôt s'achever, celle du jeune homme ne faisait que débiter. Toute une existence les séparait et pourtant, ces cinq ou six décennies ne formaient plus un obstacle. Le monde d'Émilie était comme celui de son écrivain favori et qui avait choisi pour titre à son autobiographie « le monde d'hier ». Rien n'était plus oblitéré que ces années anciennes. Plus personne, hormis sa fille à la rigueur, n'était là pour s'y intéresser. Elles demeuraient seulement à l'état de vestiges dans le souvenir d'Émilie. Ce monde perdu, Emrul voulait le connaître. Par empa-

thie ou bien à la grâce d'une amitié naissante et improbable, sa vie intéressait ce jeune homme de vingt ans.

Émilie remonta le temps ; elle aurait préféré commencer par le début. Elle savait quelle douleur cela lui causerait, mais elle espérait qu'elle pourrait s'arranger avec sa mémoire, qu'elle n'aurait pas à entendre ces coups de feu qui retentissent encore parfois à son oreille lorsqu'elle est endormie. Aussi commença-t-elle par la fin. Elle revoyait le moment où elle avait lu le dernier de ses livres. Elle remontait à l'avant-dernier, se souvenait de cet exemplaire unique de Volpone, imprimé en allemand et trouvé chez un bouquiniste, il y a deux ans. Qu'elle eût possédé cette langue et elle l'aurait acheté sans hésiter, mais les mots, les premiers mots qu'elle avait entendus dans cette langue terrible l'empêcheraient à jamais d'en apprendre d'autres. Plus loin encore, il y avait cette voisine, décédée depuis, qui comme elle vénérât le maître autrichien et qui lui avait légué ses livres. Mais tout cela n'était qu'anecdotique, il fallait aller plus loin, beaucoup plus loin. Mille neuf cent cinquante. Elle revoyait la barbe drue, la chevelure abondante de Giuseppe. Il vient de mourir, elle lui donne un baiser sur le front tandis qu'une larme glisse sur sa joue, se perd dans le cou de son père adoptif. Je pourrais commencer par Giuseppe, se mentit-elle. Après tout, c'est lui qui m'a fait connaître Stefan Zweig. Puis, alors qu'une seconde auparavant elle rebroussait le temps par décennies entières, Émilie, à petits pas craintifs, recula d'une année, puis deux, puis trois. À mesure qu'elle rajeunissait, son cœur serré implorait de ne pas aller plus loin. Il ne voulait plus, lui, revenir

jusque-là, jusqu'au premier janvier mille neuf cent quarante et un. Lorsqu'elle y fut, pourtant, son corps ploya sous le poids de cette ancienne et inextinguible tristesse. Elle y était. Il n'y avait plus qu'à parler à Emrul.

– Pourquoi êtes-vous si triste, Madame ? Je croyais que c'était votre écrivain préféré.

– Oui, fit-elle en souriant tristement. Mais ça n'a rien à voir. Ce sont plutôt les circonstances qui m'ont rendue malheureuse. Et je ne suis qu'une idiote. C'est si loin maintenant. C'était il y a près de soixante-dix ans. Je ne devrais plus avoir la moindre peine.

– C'est ce qui arrive quand on est gosse. Le mal qu'on nous fait quand on est enfant, il reste pour toujours. C'est peut-être parce qu'on ne comprend pas que le mal existe.

– Vous avez certainement raison.

Après un moment de silence, Émilie reprit.

– Si vous voulez toujours savoir, il faut que je vous parle de mes parents. Mon père était imprimeur, à Bordeaux, ma mère ne travaillait pas, du moins avant la guerre. Bien avant que les Allemands envahissent le pays, mon père avait déjà aidé de nombreux Juifs à s'enfuir vers l'Amérique et puis la guerre est arrivée. Le jour, il travaillait pour l'État français, il exécutait les petites commandes qui ne dépendaient pas de l'Imprimerie Nationale, mais la nuit ses presses servaient à fabriquer de faux papiers. Au début, c'était surtout pour des émigrants puis, lorsque les premiers réseaux furent créés, il se mit à leur service. Nous habitons dans la zone occupée, mais ses relations lui permettaient facilement de franchir la ligne

de démarcation pour livrer ses passeports pour la vie, comme il disait. Et puis, il y a eu les vœux du préfet Pierre Ali. C'est une terrible maladresse qui a coûté la vie à mes parents. Le préfet avait fait imprimer quelques dizaines de cartes à mon père. Ce ne fut pas facile, le pays manquait de tout, vous savez. Mais enfin, il devait à tout prix satisfaire cet homme aux ordres des nazis, car son zèle le mettait au-dessus de bien des soupçons. Quelques mois plus tôt, un de ses anciens employés était mort au combat. Il laissait derrière lui une femme et un fils de quatorze ans que mon père avait accepté de prendre avec lui pour lui apprendre le métier. Par une tragique imprudence, ce garçon causa leurs pertes à tous. Mon père lui avait demandé de préparer la commande du préfet. On ne sait au juste comment et on ne le saura jamais, mais une fausse carte d'identité s'était glissée dans le carton du préfet. Il est inutile de vous décrire la suite. Elle fut malheureusement trouvée et six soldats sont arrivés dans l'imprimerie en compagnie de deux tortionnaires de la Gestapo. Ils voulaient tout savoir évidemment. Alors, ils l'ont torturé, mais comme mon père ne disait rien, ils s'en sont pris à ma mère. Aujourd'hui encore, alors que je suis une vieille femme qui va bientôt mourir, cela me remplit d'effroi de songer à tout ce qu'ils leur ont fait avant de les achever comme des bêtes. Pour sauver ma mère, il a parlé. Il a donné des noms, des adresses, mais la barbarie de ces hommes, si on peut les nommer ainsi, était sans limites. Des heures durant et par simple cruauté, ils se sont acharnés sur eux et sur le petit qui était présent. Et puis ils les ont tués d'une balle dans la tête, et ils sont partis.

— Mais vous, qu'est-ce qui vous est arrivé ?

— Moi, j'ai eu de la chance... Beaucoup de chance. Enfin... Mes parents hébergeaient un écrivain italien pacifiste. Il avait fui le régime fasciste et voulait gagner l'Amérique. Cela faisait quelques jours qu'il habitait chez nous et il devait embarquer dans les jours suivants. Il aurait dû se trouver là-bas ce jour-là, car c'était précisément le moment où il devait récupérer ses papiers, mais il y a eu une fuite d'eau dans l'appartement et comme nous n'étions que tous les deux, il a dû la réparer. Cela l'a retardé et, tandis qu'il s'apprêtait à entrer dans l'imprimerie par la porte qui donnait sur la cour, il a entendu des cris, des bruits de fracas. Alors, il s'est caché, il a écouté et il a compris. Pour mes parents, il ne pouvait plus rien faire, mais pour moi... Il savait que les S.S. ne tarderaient pas à fouiller et dévaster l'appartement. Aussi, il est rentré en toute hâte et a rassemblé quelques affaires dans sa valise. Je me souviens encore si distinctement de cette valise. Elle était beige, ou plutôt marron clair. Elle était véritablement usée et une de ses poignées ne tenait plus qu'à l'aide d'un morceau de cordelette. Il y avait jeté un pantalon, une chemise, un gilet. Il l'avait déjà refermée lorsqu'il s'immobilisa, comme s'il réfléchissait à quelque chose d'important. L'instant d'après, il la rouvrit, s'empara d'un tabouret et monta dessus pour chercher quelque chose sur le haut de l'armoire. Sa main fouilla toute la surface lorsque soudain, son visage s'éclaira d'un sourire qui contrastait avec son agitation et son anxiété. Je me demandais ce qu'il avait trouvé. Qu'est-ce qui, dans une situation aussi grave, avait pu le faire passer de la terreur à la joie ? Il poussa un soupir de soulagement et, devant mon air interloqué, il me montra son livre. « Regarde, pe-

tite ! Le monde n'est-il pas devenu fou pour qu'un tel livre soit interdit ? » Je ne comprenais pas ce qu'il voulait dire, aussi ai-je regardé le livre pour m'éclairer, mais son titre me laissa tout aussi désarçonnée que ses paroles, car il était en italien ! Giuseppe prononça alors quelques mots dans cette langue et, presque religieusement, il l'enveloppa dans son gilet avant de refermer sa valise. Il m'a ensuite regardée puis m'a entraînée dans ma chambre en me prenant par la main. Il a pris quelques-unes de mes affaires et, après avoir jeté un dernier coup d'œil dont je comprenais toute la signification, il a dit : « Allez, petite, on s'en va. »

— C'est lui qui vous a élevée ?

— Et je ne pourrai jamais l'en remercier assez. J'étais une enfant et je n'ai pas mesuré tout de suite la portée de son sacrifice. Je ne le connaissais pas, je n'étais rien pour lui. La mort de mes parents ne changeait rien à toutes les raisons qu'il avait de vouloir s'enfuir en Amérique. Pourtant, il n'en a rien fait. Il aurait pu se procurer d'autres papiers, s'en aller et même m'emmener avec lui. Peut-être était-ce trop compliqué, je n'en sais rien. Moi j'étais tout à ma peine d'avoir perdu ma seule famille. Je ne pensais qu'à eux et mon malheur emplissait toute ma vie. Je me retrouvais avec lui, mais je n'en avais rien décidé. Je voulais retrouver mes parents, être de nouveau avec eux. Ces années furent les plus dures de mon existence et pourtant, j'ai vécu bien d'autres moments difficiles, vous savez. Mais, comme un prélude à tout ce que cet écrivain allait m'apprendre par la suite, ce drame m'a paradoxalement donné une foi inébranlable en l'humanité. Au milieu des années les plus noires de ce siècle et alors que le

plus raisonnable était de s'enfuir, il s'est trouvé un homme, pourtant pourchassé par l'incarnation de ce qu'il peut y avoir de plus immonde dans notre espèce, pour sauver l'enfant de ceux qui, avec des moyens dérisoires, luttèrent pour que les générations suivantes n'apprennent pas dans leurs manuels d'Histoire qu'à cette époque, l'Humanité s'était entièrement reniée. Il fallait des anonymes, par centaines, par milliers, pour lutter et pour convaincre. Il fallait des gens comme mon père pour sauver des Juifs, il fallait des Giuseppe pour maintenir éveillées les consciences, il fallait des Stefan Zweig, des Romain Rolland pour dénoncer la guerre. Ces gens-là n'ont pas fait défaut. Les premiers ont risqué leur vie, les seconds ont écrit, dénoncé, ouvert les yeux de ceux qui par peur, préféraient courber l'échine. Je ne savais encore rien de Stefan Zweig, j'ignorais jusqu'à son nom, mais à dix ans, j'avais rencontré celui qui aurait pu être l'un de ses plus poignants personnages. De la vie de Giuseppe avant ce jour-là, je n'ai presque rien su, car il n'en disait jamais rien. Je savais confusément qu'il était comme mes parents, en lutte contre cette armée qui ne m'inspirait que terreur. Il fallait toujours faire attention à tout et nous devions nous cacher sans cesse. À cette époque, nous nous étions réfugiés dans la maison d'un cordonnier à Gansac. Je me souviens encore de la rue : Rue du couvent. Lorsque j'ai eu douze ans, c'était en mille neuf cent quarante-deux, il m'a offert mon premier livre de Stefan Zweig. Si vous lisez un jour ses livres, cela vous paraîtra précoce, mais les années de guerre raccourcissent l'enfance à un point qu'on n'imagine pas. Notre vie d'errance et de fuite avait fait de moi une jeune femme avant l'âge.

C'était un livre ancien et en assez mauvais état. Je ne sais pas comment il avait pu se le procurer, car Stefan Zweig faisait partie, comme tant d'autres, des auteurs interdits et ses livres ont alimenté plus d'un autodafé en Allemagne et même dans son propre pays, l'Autriche. C'était avant tout un nouvelliste et un essayiste. Il n'a écrit que deux ou trois livres qu'on peut qualifier de romans, dont un qui ne fut jamais achevé. J'en ai oublié le titre aujourd'hui et...

– Vous ne l'avez plus ?

– Oh non, mille fois non, malheureusement. Je ne sais pas ce que je donnerais pour pouvoir le serrer contre mon cœur, Giuseppe m'avait fait une dédicace, je m'en souviens encore, mot pour mot. « Comme lui, mon âme exsangue étouffe sous le chagrin. Mais mon cœur, lui, bat encore et c'est de l'espoir qu'il tire son ressort. Les funestes erreurs de ma génération donneront à la tienne davantage de sagesse ». Dieu seul sait où il est maintenant, s'il existe encore. Il était composé de trois ou quatre nouvelles, je ne me souviens plus exactement. L'une d'elles était, je ne l'oublierai jamais, La collection invisible. Plus que l'histoire elle-même, je me souviens encore du profond trouble que cette lecture me causa. Je peux vous en dire quelques mots. Il s'agit d'un antiquaire qui visite ses anciens clients à la recherche de tableaux et d'estampes pour sa boutique. Cela se passe après la guerre de mille huit cent soixante-dix. Il rend visite à un vieil homme devenu aveugle et qui possède une importante collection d'estampes et d'eaux-fortes. Fier de ce trésor qu'il a amassé toute sa vie durant, il ignore que la nécessité a poussé son épouse et sa fille à le dépouiller pour pouvoir sur-

vivre. À l'intérieur des précieux albums qu'il croit remplis d'œuvres sans prix, ses doigts touchent religieusement des morceaux de papier sans valeur. Par empathie, par pitié même pour le vieil homme, l'antiquaire fait comme s'il avait sous ses yeux ces pièces uniques. Je n'ai rien de commun avec ce génie des mots et je ne pourrais vous décrire comment on se sent transpercé par le malheureux destin du vieil homme. J'étais presque enfant et pourtant, grâce à la magie de son verbe, jamais je ne me suis sentie plus en communion avec un vieil homme que ce jour-là. Et ces deux femmes, implorant du regard le silence complice de l'antiquaire... l'effroi pouvait se lire dans leurs yeux. Tout au long de cette lecture, il me semblait que je me trouvais avec elles dans leur appartement. J'entendais le craquement du plancher ou bien les huisseries grinçantes, je percevais le dénuement de ces femmes et ma gorge se nouait devant le bonheur maintenu artificiellement de ce vieil homme. Vous le découvrirez bien vite si vous décidez de lire son œuvre, Stefan Zweig avait ce génie de pouvoir montrer toutes les facettes de l'humanité, de les rassembler dans un récit où aucun personnage ne vous est étranger, car il porte une partie de vous-même. Je ne sais pas ce que vous aimez lire, Emrul, mais... mais qu'y a-t-il ? Est-ce que j'ai dit quelque chose qui vous a froissé ? Allons, vous n'allez pas pleurer, un beau jeune homme comme vous !

— Excusez-moi, madame. Vous allez me prendre pour une mauviette.

— Mais voyons !

— Je... Je voulais dire... Je suis sûr que je vais aimer ce qu'il a écrit. Est-ce que je peux vous demander quelque

chose ?

– Mais je vous en prie, mon jeune ami. Allez-y !

– Est-ce que vous me prêteriez un de vos livres ?

– Je vais faire mieux que ça, répondit Émilie en souriant pour masquer sa réticence à se séparer d'un seul de ses livres de son auteur préféré, je vais vous en offrir quelques-uns.

– Oh, madame, non je...

– Chut ! Plus un mot. Cela nous donnera une bonne occasion de sortir. Si vous nous emmeniez faire un tour en ville ! Qu'en dites-vous ?

Cela faisait deux semaines exactement qu'Emrul s'occupait d'Émilie. Jamais il n'avait imaginé y trouver de l'intérêt et encore moins du plaisir, mais il devait bien l'admettre, il ne s'était jamais senti si utile que pendant ces heures passées auprès d'elle. S'il lui avait fallu deux ou trois jours pour apprendre le métier, il lui semblait qu'il le possédait entièrement et à présent, il envisagerait d'un œil nouveau une autre proposition de ce type. Sur le chemin du retour, il pensa à ce vieil homme rencontré au marché. Si ce n'était pas la destinée qu'il s'était choisie, s'occuper de personnes âgées ne le rebutait plus. Au contraire, il se savait maintenant capable d'aider des gens qui étaient finalement plus à plaindre que lui. Les bonnes raisons qu'il se trouvait pour poursuivre dans cette voie défilaient dans son esprit comme la route sous ses yeux. Pourquoi pas, après tout, en faire son métier ? N'était-ce pas là une noble et utile activité ? Et puis, comme il était agréable, pour la première fois de son existence, de se sentir regardé comme un être humain, comme un égal. Aussi terrible que ce mot lui parût, c'était bien ainsi qu'il s'estimait traité : d'égal à égal. Les yeux d'Émilie n'avaient jamais vu l'Arabe que l'on toisait sans vergogne lors d'un entretien ni le candidat au curriculum vitae famélique parce que jamais personne ne lui avait donné sa

chance. Au contraire, elle éprouvait un visible bien-être à se retrouver en compagnie d'un jeune homme poli, serviable et sincère. Les derniers kilomètres s'effaçaient tandis que ses souvenirs l'emplissaient d'une fierté nouvelle et inconnue. Pour la première fois enfin, un chemin s'ouvrait à lui. Son trouble grandissait, une larme se formait au coin de son œil alors que chaque battement de son cœur roulait comme un tambour annonciateur de jours nouveaux. Un peu las, mais tellement heureux, il poussa la porte en prononçant les mêmes mots qui chaque soir annonçaient son retour.

« Salut mon frère ! Je suis rentré. »

Tarik téléphonait et ne lui répondit que d'un signe de tête. Ses yeux plissés, son ton sérieux voire inquiet firent comprendre à son cadet que la conversation était importante, ce qui ne s'accordait guère avec le caractère de Tarik qui prenait la plupart des événements, bons ou mauvais, à la légère. Emrul ignorait de quoi il s'agissait et dut attendre que son frère eût terminé. Il sortit deux bières du réfrigérateur, en porta une près de son aîné puis s'avachit dans d'agréables pensées et un fauteuil. Dès le lendemain, il demanderait le numéro de téléphone du vieil homme à Émilie, il s'occuperait de lui, peut-être pour un temps indéterminé, ce qui ne l'empêcherait pas de rendre visite à cette femme qu'il avait envie d'appeler « son amie ». Ces pensées rassérénantes lui donnèrent le sourire et, tout occupé à les égrener, il entendait plus que lointainement la conversation téléphonique, si bien qu'il ne s'aperçut pas immédiatement qu'elle venait de cesser.

- Ça va, toi ? Lui lança Tarik.
- Très bien ! Répondit-il d'un air jovial avant de lire sur le visage de son frère que celui-ci n'avait pas de bonnes nouvelles à lui annoncer.
- Moi, oui... Mais pas maman.
- Quoi ? Qu'est-ce qu'elle a ? Questionna-t-il gravement en oubliant subitement tout ce qui, l'instant d'avant, le remplissait de joie.
- Je ne sais pas trop. C'était Samir. Il m'a dit qu'on l'avait hospitalisée pour lui faire des examens.
- Et il ne t'a pas dit ce qu'elle avait ?
- Rien, je te dis. Il ne sait rien. Elle vient seulement de rentrer à l'hôpital.
- Enfin, il y a bien une raison !
- Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Elle ne lui en a donné aucune. Elle a juste dit qu'elle se sentait fatiguée ces dernières semaines.
- On pourrait peut-être l'appeler, non ?
- Ouais, on le fera demain. Ils ne lui ont pas encore installé le téléphone dans sa chambre.
- Et Sam, il a bien un portable ?
- Sam ! Mais tu ne peux pas arrêter de franciser tous les noms. C'est Samir. Samir ! Il n'habite même pas en France.
- Bon... Excuse-moi. Et qu'est-ce qu'on va faire ?
- Pour l'instant, attendre de savoir ce qu'elle a vraiment. De toute façon, on n'a pas assez d'argent pour aller là-bas, alors...
- J'en aurai bientôt, moi.
- C'est vrai, répondit Tarik en souriant. Tu vas toucher le pactole !

- Tu sais, si on en a besoin...
- Je sais. Mais ne t'inquiète pas, ce n'est peut-être pas grand-chose. Comme disait papa, ça ne sert à rien de crier avant d'avoir mal. Allez, on ne va pas passer la soirée là dessus, on ne peut rien faire de toute façon. Comment s'est passée ta journée ?
- Oh, tu sais, c'est un peu la routine maintenant. Au début, j'ai pris ce boulot par dépit et aussi parce que j'en ai assez de dépendre de toi pour l'argent...
- Arrête...
- Mais si, ça te ferait pareil à toi. Oui, je faisais ça uniquement pour gagner un peu de pognon, mais maintenant, j'aime bien ce travail. Je n'ai pas envie que ça se termine.
- T'es sérieux, là ?
- Mais oui. J'ai peut-être un autre client pour après.
- Remarque, je ne te donne pas tort. C'est peut-être fatigant, mais ça reste plutôt peinard comme boulot... Si tu sais te rendre indispensable, ça peut être un bon plan.
- Ce n'est pas que pour gagner ma vie, tu sais. C'est la première fois qu'on ne me fait pas ressentir que je ne suis pas comme eux.
- C'est parce qu'ils ont besoin de toi !
- Tu ne changeras jamais ! Tu sais bien qu'ils ne sont pas tous comme ça... Allez, on prépare le dîner ?

Comme il en avait pris l'habitude, Emrul avait rapporté du pain frais pour le petit déjeuner d'Émilie et, lorsqu'il eut tout préparé, elle sortit de sa chambre, alléchée par la bonne odeur de café.

— Bonjour, Emrul, fit-elle en passant sa main affectueusement dans les cheveux du jeune homme.

— Bonjour Madame, répondit-il sans arriver à se départir de ce ton affecté de politesse qu'il employait depuis le premier jour.

— Oh, vous n'avez pas l'air d'être de bonne humeur, jugea-t-elle à sa mine renfrognée.

— Ça va, ça va. Ne vous inquiétez pas.

— Je vois bien que quelque chose vous tracasse. Vous pouvez m'en parler si vous voulez. Cela vous soulagera sans doute.

Emrul ne répondit pas immédiatement. Il songeait qu'en ce moment même, de l'autre côté de la Méditerranée, dans une chambre d'hôpital, se trouvait sa mère et qu'elle était peut-être dans un état grave. Le bruit d'un moniteur cardiaque résonnait à ses oreilles. Des centaines de kilomètres, mais aussi de nombreuses années les séparaient. Plus que tout, leurs identités les éloignaient à jamais l'un

de l'autre. Malgré son nom, malgré sa confession originelle, malgré même le racisme ordinaire que ses compatriotes lui infligeaient, Emrul se sentait tout entier Français. Il pensait, il vivait, il espérait comme un Français. Sa mère au contraire, n'était venue ici qu'à la demande de son mari, anonyme et corvéable travailleur immigré. C'était au temps du regroupement familial, au droit enfin reconnu de vivre avec les siens, d'avoir une femme, de donner naissance à des enfants et de les voir grandir. Mais pour elle, la France n'était qu'un mal nécessaire. Ce pays leur avait donné le moyen de survivre, mais jamais plus. Elle et son mari n'étaient pas ici chez eux et ce n'était pas l'accident qui surviendrait plus tard qui l'aurait fait changer d'avis. Elle est mieux là-bas, c'est ce qu'elle souhaitait, pensa Emrul pour chasser son inquiétude.

- Je... C'est ma mère, dit-il enfin. Elle est malade.
- Je comprends, mon ami. Est-ce que vous savez ce qu'elle a ?
- Personne ne le sait encore. Il est trop tôt.
- Alors, il ne faut pas vous inquiéter inutilement. Ce n'est peut-être rien.

Emrul sourit. La gentillesse, la sincère compassion qu'exprimait Émilie lui allait droit au cœur, comme un rayon de soleil hivernal qui fait de son mieux pour vous réchauffer la peau du visage. Émilie était une femme comme il n'y en avait que trop peu. Exactement comme sa mère, songea-t-il. Il la regarda tout d'abord fixement puis son œil se fit vague tandis que ses pensées tissaient,

telle une araignée, de solides et invisibles fils entre elles. Il ne les comparait pas, il les rapprochait. À bien des égards, elles se ressemblaient. Pourtant, d'irréconciliables différences l'empêcheraient à jamais de les confondre. Émilie était volontaire et possédait un inébranlable optimisme cependant que sa mère était pusillanime. Émilie avait confiance en ses semblables alors que sa mère se méfiait d'eux, peut-être parce que ces derniers lui avaient trop souvent fait sentir qu'un infranchissable abîme existait entre elle et eux.

Une pensée en entraînant une autre, Emrul songea à son père et se fit la réflexion qu'il n'en avait jamais parlé à Émilie. Il était parti depuis si longtemps, maintenant. S'il n'y avait pas eu cet accident...

— Et votre père, Emrul, vous ne m'en avez jamais rien dit, fit-elle comme si elle avait pu lire dans les pensées du jeune homme.

Les yeux d'Emrul s'écarquillèrent. Quelle extraordinaire coïncidence que celle qui venait de se produire ! Cette improbable question résonna comme une évidence. À elle, il pouvait confier ce douloureux souvenir qui, bien qu'altéré par le temps, pesait encore sur son cœur. Comme un enfant qui plonge pour la première fois dans le grand bassin alors qu'il sait tout juste nager, Emrul hésita un instant puis, d'un ton inopinément joyeux qui rompait avec sa tristesse, il raconta à la vieille dame les circonstances tragiques dans lesquelles sa mère rentra au pays avant qu'il eût quinze ans.

— Je n'ai connu mon père que jusqu'à quatorze ans. Il est arrivé en France avant ma naissance et même celle de mon frère. Il ne faisait pas partie de la première génération, ceux qu'on avait fait venir pour travailler chez Renault dans les grandes usines. Il est arrivé un peu après, vers mille neuf cent soixante-quinze, je crois. Lui, il travaillait dans le bâtiment. Il a commencé comme maçon et puis, suivant les besoins, il est devenu carreleur, charpentier ou couvreur. Un jour, son patron lui a payé une formation pour apprendre le métier de plombier. Ça lui plaisait. Il disait que c'était moins difficile que la construction. Et puis, la paie était meilleure. Presque immédiatement après son arrivée, ma mère l'a rejoint. Elle habitait à Constantine chez ses parents et...

— À Constantine ? C'est bien ce que vous avez dit ?

— Oui, c'est ça ! Pourquoi ?

À une vitesse ahurissante, soixante années venaient de défiler à l'envers dans l'esprit d'Émilie. La simple évocation du nom de cette ville chérie puis maudite suffisait à la transporter dans sa tragique jeunesse. Constantine, c'était Philippe, le bonheur promis, la certitude enivrante qu'ils s'aimeraient pour toujours. Et puis, et puis... Une larme courut sur la joue de la vieille femme qui revoyait l'homme qu'elle aimait se tenant droit sur le pont du bateau et fixant le port d'un air assuré que seuls ceux qui prennent leur destin à bras le corps peuvent avoir. Le vent poussait ses cheveux en arrière, sa nuque elle-même semblait pleine de fierté. Un autre souvenir effaça celui-ci. On venait d'enterrer Philippe et sur sa tombe, Émilie lui parlait chaque jour de son ventre qui s'arrondissait. Un garçon ? Une fille ? Elle promettait de lui montrer leur

enfant.

– Excusez-moi, fit-elle en baissant la tête pour essayer sa joue. Ce sont de vieux souvenirs, c'est tout. Je suis idiote de me mettre encore dans cet état après tout ce temps. Continuez, Emrul, continuez. Et pardonnez-moi de vous avoir interrompu.

– Vous êtes sûre ?

– Oui, mon ami. C'est fini maintenant. Regardez-moi ! N'ai-je pas l'air d'être heureuse ?

– Ben... Je ne sais pas. Il n'y a pas deux minutes, vous pleuriez, alors...

– Reprenez votre histoire, Emrul.

– Bon. Ah oui, Constantine... C'est là qu'ils se sont connus, je crois. Ma mère y est née, vous savez. Elle disait toujours que c'était beau, que son pays lui manquait. « Mais pour vous, c'est différent. Vous êtes de petits Français », disait-elle en souriant. Elle faisait tout pour nous faire croire qu'elle était fière que ses enfants soient français, mais ce n'était pas la vérité. Même si je ne voyais rien, je sentais son trouble. Je ne sais pas comment vous expliquer, mais au fond de moi, j'étais sûr qu'elle avait de la peine. Elle faisait tout pour nous cacher qu'elle n'aimait pas la France.

Confusément, Emrul avait deviné les réels sentiments que sa mère s'était invariablement évertuée à masquer. Jamais une larme n'avait roulé sur son visage sous les yeux de ses enfants. Tarik et Emrul ne connaissaient rien des jeunes années de leur mère. Ils ignoraient pourquoi la simple évocation du nom de Constantine provoquait

chez elle un effroi contre lequel elle luttait désespérément pour préserver ses fils de sa propre aigreur. Aujourd'hui même, personne ne savait hormis l'oncle Samir. Lorsque ses deux enfants furent en âge de poser des questions sur leurs grands-parents, elle répondit simplement qu'ils étaient morts bien avant leur naissance. Jamais elle ne leur révéla comment. Quoi qu'il lui en coûtât, jamais elle n'accusa la France du crime dont ses aïeux avaient été victimes. C'était la guerre, cette guerre qui ne disait pas son nom et qui pourtant arrachait des destins comme de mauvaises herbes. La mère d'Emrul avait, comme Émilie, perdu ceux qu'elle chérissait à Constantine. Un drame ancien s'était joué à soixante ans de là et, par une ironie du sort, le jeune Emrul était une sorte de chaînon manquant du malheur. Indiciblement, il leur avait trouvé des ressemblances sans imaginer combien la fatalité avait été pour elles d'une égale cruauté.

Quelques années après la mort de ses parents, leur mère fit la connaissance du seul homme qu'elle aimerait, son futur mari. Nabil était un être déterminé. Fils cadet d'une famille d'agriculteurs, la France fut moins dure pour lui que pour Naïma, car au moins lui avait-elle appris à lire, écrire et compter. Après leur rencontre, il avait agi contre tous les usages et contre la volonté même de ses parents. Un autre arrangement avait été prévu pour lui, mais il l'avait balayé d'un revers de main. Naïma, sans cesse émerveillée par la liberté de pensée de celui qui l'avait conquise et si docile qu'elle fût apparemment, avait en réalité décidé par elle-même d'enchaîner son existence à la sienne, de mêler son destin au sien, qu'il fut heureux

ou funeste et, si douloureux que ce fût pour elle, ce fut le cœur confiant qu'elle accepta qu'il partît pour la France ou, disait-il, leur avenir leur appartiendrait.

Nabil trouva rapidement un travail et bientôt, il demanda à Naïma de le rejoindre. Quelques belles années leur furent offertes. Au printemps de leur vie enfin conjugué, ils découvrirent le goût du bonheur simple, mais toujours renouvelé de s'éveiller chaque matin aux côtés de l'être aimé. Rien n'avait d'importance que leur union, que l'amour qu'ils nourrissaient de regards, de tendresse et d'infinie confiance. Quelques années passèrent ainsi et, leur situation matérielle s'améliorant, ils décidèrent d'avoir des enfants. Leur printemps s'achevait, l'été prenait place et c'était la seule saison qu'Emrul et Tarik vécurent réellement. La suite de ces vies déracinées, Emrul la connaissait et il n'en ignorait pas l'issue fatale. C'était en deux mille trois. Au milieu de l'été. Son père était employé dans une entreprise qui installait et entretenait des climatiseurs. Il était fier et heureux d'avoir ce travail qui était de loin le mieux payé et le moins épuisant de tous ceux qu'il avait eus jusqu'alors. Aucun nuage ne rôdait au-dessus de ce bonheur familial et pourtant, un soir ordinaire où l'on attendait le retour du chef de famille, le téléphone sonna comme un coup de tonnerre. Quelques mots prononcés, une peur vertigineuse qui s'empare de sa mère, des cris, des pleurs et finalement, l'absence d'un père, pour toujours.

Lorsqu'Emrul se tut, Émilie ne trouva rien d'autre qu'un sourire à lui offrir en remerciement de la confiance qu'il

lui accordait. La gratitude et la tendresse se mêlaient dans le cœur de la vieille femme qui, à chaque heure qui passait, aimait davantage ce jeune homme qui avait l'âge d'être son petit-fils. Mais cette pensée fut aussitôt contredite quand elle pensa à son gendre et à sa fille qui n'avaient rien de commun avec celui qui prenait soin d'elle depuis deux semaines. Comment auraient-ils pu avoir un fils qui lui ressemble ? Émilie voulait briser ce silence qui commençait à peser et cherchait ses mots lorsque le destin lui vint en aide. La sonnerie du téléphone retentit.

« Allô... ah oui, bonjour Aurélie. Est-ce que votre convalescence se passe bien?... bon, parfait!... oui, je vous écoute... Ah?... je comprends... non, non, ne vous en faites pas, nous trouverons une solution. Est-ce que vous avez prévenu ma fille?... est-elle d'accord?... N'ayez crainte, vous avez mon accord. Vous passerez me dire au revoir tout de même... Oui, c'est cela, je vous embrasse aussi »

– Eh bien, mon cher Emrul...

– Oui ?

– Je crois qu'il y aura encore du travail pour vous.

– Ah bon, pourquoi ?

– Vous vous souvenez d'Aurélie ? Cette jeune fille que vous remplacez.

– Ben... je ne l'ai jamais vue en fait.

– Oui, c'est vrai. Eh bien, c'était elle qui m'appelait. Et vous savez ce qu'elle m'annonçait ?

– Qu'elle ne pouvait plus travailler pour vous.

- Eh bien, vous avez l'esprit vif, mon garçon !
- Il n'y a rien de bien extraordinaire. En écoutant ce que vous disiez, ce n'était pas très difficile à comprendre.
- Figurez-vous qu'elle est tombée amoureuse d'un Anglais qui lui a proposé de venir s'installer chez lui, dans le Kent.
- Elle a accepté, apparemment !
- Eh oui ! Ce qui signifie qu'à la fin de la semaine prochaine, je me retrouverai toute seule. Ma fille et mon gendre vont faire une de ces têtes ! J'en ris, mais ce n'est pas si drôle que ça. Si cela ne tenait qu'à moi, je retournerais bien vivre avec Hélène, mais lui, il ne voudra pas en entendre parler. C'est lui qui m'a installée là, pour avoir la paix. Ils vous ont fait venir du matin au soir pour avoir la conscience tranquille et pour être sûrs que je ne gâche pas leurs vacances. En réalité, quelques heures par jour suffiraient, peut-être même moins. S'ils ne trouvent personne, ma fille exigera que je revienne chez eux et il cédera. Mais il m'en fera baver ! Si vous me permettez l'expression...
- Vous savez très bien que je ne vous laisserai pas tomber, répondit-il en la fixant pour observer son visage passer de la tristesse à la joie. Inutile de me faire votre petit numéro d'attendrissement.
- Emrul, vous savez que ça me ferait plaisir. Je vous apprécie beaucoup, mais ce n'est pas ce que vous ambitionniez de vous occuper d'une vieille chouette comme moi.

Emrul eut un sourire.

- Ne dites pas cela, Émilie. C'est vrai, j'aimerais tra-

vailler dans l'aéronautique. J'en rêve depuis que je suis enfant. En même temps, je dois me rendre à l'évidence : depuis le temps que je cherche, personne n'a voulu de moi. Avec vous, ça se passe bien et j'en suis le premier surpris, mais si je ne passe que quelques heures en votre compagnie, il faudra que j'aie d'autres personnes à visiter et là...

— Vous pourriez faire un essai avec André. Vous vous souvenez d'André ? Et puis ne vous en faites pas, mon gendre sera ravi de vous employer à plein temps plutôt que de risquer de me voir arriver chez lui. Il suffira que je me plaigne de mes douleurs. Quand on est vieux, c'est la seule monnaie d'échange qui nous reste, la douleur...

-Mmm... Pourquoi pas ! Fit Emrul après quelques instants de réflexion.

— Oh, ça me fait plaisir, vous savez. Allez, il est presque midi. Je n'ai pas de Champagne, mais je vous offre le pastis. Qu'en dites-vous ?

Emrul était heureux que quelqu'un puisse se réjouir de son bonheur. Il avait envie d'embrasser Émilie, de la serrer dans ses bras. Ses rides, son pas un peu lent, sa voix éraillée, il ne les voyait ni ne les entendait plus. Émilie était devenue belle et intemporelle. Sa vie avait passé, elle n'avait plus rien à en attendre et ce qu'elle pouvait encore donner l'était avec sincérité. Rien n'était plus vrai que le sourire qu'elle lui adressait ni que l'affection qu'elle éprouvait pour lui. Leur amitié improbable était pour Emrul comme une insoluble équation. Aucune hypothèse ne devait pouvoir mener à pareille conclusion et cependant, le résultat était attesté par ses propres sentiments.

La dilection qu'il avait pour elle grandissait, son parfum avait perdu sa désagréable connotation passéiste et même ses chemisiers blancs lui paraissaient à présent jolis. Il suffisait qu'Émilie parle pour qu'il éprouve de l'apaisement ou bien qu'elle le regarde pour qu'il se sente valorisé. Pour la première fois de sa jeune existence, il avait rencontré quelqu'un qui s'intéressait à ce qu'il était, à ce qu'il ressentait. Son apparence, sa peau, ses cheveux n'avaient jamais eu la moindre importance. Même son prénom n'avait pas chez elle suscité d'étonnement. Elle l'avait toujours considéré comme un homme qui n'aspirait qu'à prendre sa place dans un monde qui jusqu'ici, la lui refusait.

De semblables sentiments animaient le cœur d'Émilie. Elle non plus, on ne la regardait pas. Ceux qu'elle avait aimés n'étaient plus, exception faite de sa fille. Elle n'était plus qu'une vieille femme que ni voisin, ni personne ne remarquaient. Arriverait un jour où de nouveaux occupants habiteraient son appartement et où l'on se dirait que la vieille dame qui logeait là était peut-être morte à moins qu'elle soit partie dans une maison de retraite. Mais cette constatation, ces suppositions ne seraient qu'une pensée fugace et inconsistante dans l'esprit des autres habitants de l'immeuble et il ne ferait pas de doute que le soir venu, la vieille dame serait déjà et pour toujours oubliée. Comme le regard doux d'Emrul, sa gentillesse constante, son attention de tous les instants étaient précieux dans de telles conditions. Émilie se disait sans exagérer qu'il était l'un des derniers piliers qui soutenaient encore sa pauvre vie.

L'admiration que le jeune homme lui portait se lisait dans ses yeux et Émilie croyait nourrir la même pour son nouvel ami. Cependant, l'un et l'autre s'abusaient, car ce n'était pas tant leurs propres personnes qu'ils magnifiaient, mais plutôt un sentiment presque universellement partagé et pratiquement inexpugnable de l'espèce humaine ; celui de l'appartenance à l'Humanité qui rapproche les hommes, les femmes de toutes conditions, de tous âges, de toutes races.

Leur amitié, bien réelle à présent, n'était pas le fruit d'un hasard. Emrul pouvait bien se dire que si son frère n'avait pas travaillé dans le garage où la fille d'Émilie déposait sa voiture, ils ne se seraient jamais rencontrés, il avait beau penser que s'il avait réussi son entretien d'embauche, sa vie serait toute différente, il se trompait. Émilie pouvait bien remercier son gendre d'avoir organisé de si lointaines vacances et s'étonner qu'Aurélie fût justement absente à ce moment, ce n'étaient pas de simples coïncidences. Une force bien supérieure à leur volonté les avait reliés. Qu'importait qu'on le nommât Dieu, providence ou même hasard pourvu que cette femme que la mort appellerait bientôt vécût les dernières années, les derniers jours de son existence avec le sourire réconfortant de son ami Emrul qui, de son côté, était heureux de n'avoir jamais cessé de croire qu'il était, comme tout autre, l'un des irremplaçables maillons de la destinée des hommes.

L'après-midi fut employée à discuter de l'avenir professionnel d'Emrul. Il avait pris sa décision. Hommes et femmes, fussent-ils vieux, valaient bien des avions et

c'était plein d'un nouvel espoir qu'il passa en revue toutes les idées qu'Émilie lui suggéra. Il fut décidé qu'il commencerait par faire imprimer une carte de visite qu'il afficherait chez les commerçants ou qu'il distribuerait les jours de marché à ses futurs clients. Ils iraient tous les deux à la rencontre d'André la prochaine fois qu'ils feraient des courses. Émilie lui rédigerait une lettre de recommandation au cas où cela pourrait servir. Lorsque le jour tomba, ce fut presque à regret qu'ils prirent congé l'un de l'autre. Au moment de se quitter, leurs yeux s'échangèrent la promesse de se retrouver le lendemain.

Emrul fit le chemin du retour sans voir défiler la route. Son esprit ne regardait que l'avenir qui semblait se dessiner joyeusement devant lui. Ce fut à peine s'il se rendit compte de la présence de Tarik lorsqu'à vingt et une heures passées, il entra dans l'appartement. Contrairement à son habitude, il ne s'annonça pas, ce qui ne manqua pas de provoquer un certain étonnement chez son frère.

– Eh bien, Emrul, ça ne va pas ? Tu as l'air bizarre.

– Ah, salut ! Si, si. Je réfléchissais.

– Tu as l'air complètement ailleurs. Il n'y a rien de grave ?

– Non, je t'assure. Au contraire, je me sens plutôt bien. Et toi, quoi de neuf ?

– J'ai eu des nouvelles de maman. J'ai pu lui téléphoner.

– Ah oui ? Alors, elle n'a rien de grave ?

– Elle dit que non. D'après les médecins, elle a peut-être chopé un virus. Mais ils n'en sont même pas sûrs. Après tous les examens qu'ils lui ont faits, ils ont juré qu'elle n'avait rien.

– Ah, tant mieux. Ça m'inquiétait un peu, pas toi ?

– Autant que toi.

– Rien d'autre ?

– Bof. On a du boulot par-dessus la tête. Je suis bien content de ne pas travailler demain. Et toi, c'est toujours la lune de miel avec la vieille ?

– Ne l'appelle pas comme ça, s'il te plaît.

– Oh, allez... C'est toi qui l'appelais comme ça, alors ça va...

– Je sais. Elle est gentille, tu sais. Vraiment gentille. Je voudrais de te raconter un truc, mais tu vas te foutre de moi.

– Dis-le, puisque tu en as envie, répliqua Tarik avec un demi-sourire.

– Bon... Voilà... Elle et moi sommes devenus amis.

– Amis ? Avec une vieille de quatre-vingts berges ?

– Je sais, ça paraît impossible et pourtant c'est vrai. Elle est gentille avec moi comme personne à part toi et nos parents, ne l'a jamais été. Elle s'intéresse à ce que je fais. Tu sais qu'elle a vécu là-bas elle aussi ?

– Ah ouais ? C'était sûrement la femme d'un pied-noir qui devait avoir des employés à la maison pour lui faire sa cuisine et son ménage.

– Pfff. Si tu avais entendu ce qu'elle m'a raconté, tu ne penserais pas ça, crois-moi ! Émilie est quelqu'un de très bien et je l'aime beaucoup. Je suis sûr que tu seras de mon avis quand tu la connaîtras. Elle m'a demandé de rester après les trois semaines.

– Ah bon ? Je croyais que tu ne faisais qu'un remplacement.

– Oui, mais justement, la fille que je remplaçais lui a téléphoné aujourd'hui pour lui dire qu'elle ne reviendrait plus. Elle part en Angleterre.

– Bon ! Et l'aéronautique, ça ne t'intéresse plus ?

– Tu le sais bien ! Seulement, il faut se rendre à l'évidence, jusqu'à présent, personne n'a jamais voulu de moi. Alors, je vais continuer de chercher, évidemment, mais en attendant, ça me fera un peu d'argent.

– Et si tu trouves, tu la laisseras tomber ? C'est comme ça que tu traites tes amis ?

– Tu sais toujours appuyer là où ça fait mal. Je n'en sais rien. Je verrai. Pour l'instant, je voudrais lui offrir un cadeau, quelque chose qui lui fasse vraiment plaisir. En fait, j'ai bien une idée, mais...

– Mais quoi ?

– Je ne vois pas comment je pourrais m'y prendre pour trouver cet objet. Il se peut que ce soit impossible.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Un livre.

– Un livre ? Ça ne doit pas être si difficile que ça.

– Au contraire. Il ne s'agit pas de n'importe quel livre. Celui-là, c'est son père adoptif qui le lui a offert quand elle avait douze ans.

– Et elle ne l'a plus ?

– Justement non. Son père était recherché par les Allemands pendant la guerre. Un jour, ils ont dû quitter leur maison comme ça, en cinq minutes. Ils ont abandonné toutes leurs affaires. Le livre en faisait évidemment partie.

– Eh bien, c'est pas gagné, en effet ! Et tu as une idée de comment le retrouver ? Tu pourrais essayer les sites qui vendent des livres rares...

– Je ne sais pas. Il n'a certainement rien de particulier, ce bouquin. C'est juste une ancienne édition.

– Attends, j'ai une idée, moi. Ce matin, j'ai entendu une

pub à la radio. C'était sur une station que je n'écoute jamais, mais je faisais un essai de voiture d'un client. Ils parlaient d'un recueil de lettres envoyées par des prisonniers pendant la guerre. « Paroles de prisonniers », ou un truc comme ça...

– Je ne vois pas trop le rapport...

– Si, parce qu'ils disaient que le livre avait été fait grâce à des lettres que les gens avaient retrouvées dans des greniers. Si ça se trouve, ton livre est peut-être toujours là où la vieille l'a laissé.

– Ce serait vraiment trop bien, mais je n'y crois pas trop. Ce sont des trucs qui n'arrivent qu'au cinéma, et encore, américain. Je ne sais pas pourquoi je me suis mis cette idée en tête. Retrouver un livre perdu depuis soixante-dix ans, ce n'est pas vraiment à ma portée.

– Et pourquoi pas ? La chance, ça existe. D'habitude, tu es toujours le plus optimiste de nous deux. Je ne comprends pas. Tu pourrais au moins vérifier.

– Mais vérifier quoi, Tarik ? Ça s'est passé en mille neuf cent quarante-deux dans un petit bled près de Bordeaux où je n'ai jamais mis les pieds. Qu'est-ce que tu veux que je te dise ?

– Ben tu vois. Tu te souviens de l'année et de la région. Elle n'avait pas donné le nom du village, un lieu, quelque chose qui se remarque, n'importe quoi qui puisse nous aider...

L'insistance de son frère força Emrul à se plonger dans ses souvenirs. Après tout, il pouvait bien tenter sa chance. Qu'avait-il à perdre ?

- Attends, j'essaie de me rappeler... Elle avait parlé d'un cordonnier. Oui, c'est ça, ils vivaient chez un cordonnier.
- Bon, un cordonnier, c'est super, ça. C'est un très bon indice. Et l'endroit, elle n'avait rien dit sur l'endroit ?
- À présent que tu m'y fais repenser, je crois bien que si. En fait, le nom de la rue m'avait fait sourire. Ça avait un rapport avec la religion, je crois. Attends...
- La religion ? La place d'une église ? Un cimetière ? La rue de l'abbé Pierre ?
- T'es con ! Il devait avoir dix ans. Non, laisse-moi réfléchir, je suis sûr que ça va me revenir... Je m'étais dit que c'était un endroit où je ne risquais pas de mettre les pieds.
- Et qui a un rapport avec la religion ? Pas facile. Moi, j'aurais pu dire une église, mais toi, comme tu es devenu catholique...
- Ah Tarik ! Arrête de m'emmerder. Ce n'est pas le moment.
- Bon, tu le trouves, ton truc de bonnes sœurs ?
- De bonnes sœurs... C'est ça, Tarik ! C'est ça ! C'était la rue du couvent ! Et je m'étais dit qu'il n'y avait aucune chance que je me rende un jour dans un endroit pareil.
- Ah ça... Ou alors, il faudra que je t'appelle « ma sœur », répliqua-t-il en s'esclaffant. Bon allez, j'arrête de te vanner. Il ne te reste plus que le nom du village. Fais encore un effort. Remarque, le nom de la rue c'est déjà pas mal.
- Le village, ça ne me dit rien du tout. Ça finissait peut-être bien par « AC ».
- Bergerac ? Armagnac ?
- Tu es en forme ce soir, hein ? Remarque, ils finissent tous en « AC » dans ce coin.

– Bon, vois le côté positif. Tu sais que tu dois retrouver un cordonnier dans une rue du couvent qui se trouve dans un village pas très loin de Bordeaux.

– Oui, c'est vrai. D'un autre côté, même si je retrouvais le village, le cordonnier est certainement mort depuis longtemps et la cordonnerie ne doit plus exister non plus.

– Tu as vraiment besoin de te sentir rassuré ce soir, hein ? Quand tu sauras où c'est, tu n'auras qu'à aller te renseigner sur place. Tu repères les casquettes, les cheveux blancs pour les pépés, violacés pour les mémés et tu leur demandes s'ils se souviennent du cordonnier.

– Vu comme ça, ça a l'air simple.

– Tu vois ! C'est pas si compliqué que ça.

– Oui, mais quand est-ce que je vais pouvoir faire ça ? Je suis avec elle tout le temps.

Emrul avait prononcé ces mots d'un air dépité, comme s'il s'apprêtait à toucher du doigt un vœu sur le point d'être exaucé et qu'au moment où sa main s'approchait, le vœu s'évaporait dans une fumée blanchâtre. Son regard se fit implorant. Il n'eut pas à dire un mot, son frère avait compris.

– Bon, j'irai voir... Si tu retrouves l'adresse exacte.

– Merci Tarik. Je ne sais pas comment te remercier.

– Allez, tu as l'air d'y tenir, alors si ça peut te faire plaisir...

Lorsqu'Emrul retourna à Caulet, il ne pensait plus qu'à la redécouverte de ce livre oublié. Malgré l'apparente simplicité du plan de Tarik, Emrul ne parvenait pas à se convaincre que les choses pouvaient être aussi faciles que le prétendait son frère. Durant le trajet qui le conduisit jusqu'à Émilie, il échafauda mille hypothèses et toutes aboutissaient à la même conclusion : son aîné reviendrait bredouille. Sans trop y croire, il songea que ses pensées seraient plus apaisées lorsqu'il serait auprès d'Émilie. Naturellement, il n'en fut rien. Lui qui prenait d'ordinaire un réel plaisir à préparer leur petit déjeuner faisait cette fois-ci preuve d'une telle distraction qu'Émilie ne put s'empêcher de le lui faire remarquer.

— Eh bien mon ami, est-ce que tout va bien ? Je vous trouve agité ce matin. Vous n'êtes pas comme d'habitude. Cela me donne du souci.

— Ce n'est rien, ça va aller...

Mais lorsqu'après avoir oublié les petites cuillères et la confiture, servi le café dans une minuscule tasse au lieu du grand bol qu'Émilie utilisait habituellement, Emrul renversa le lait sur le sol, Émilie fut presque piquée au vif de le voir se taire alors que, visiblement, il lui cachait

quelque chose.

– Emrul ! S'exclama-t-elle avec une pointe d'agacement. Faites attention, tout de même.

– Je suis désolé, je vais nettoyer.

– Allez, ce n'est pas si grave, mais est-ce que vous allez me dire à la fin, ce qui vous tracasse à ce point ?

– Euh non, ce n'est rien, je vous assure. Il y a juste que...

– Oui, qu'y a-t-il ?

– Eh bien, c'est l'anniversaire d'une copine et nous avons eu une idée de cadeau avec mon frère. Il est parti le chercher justement et j'espère qu'il va réussir à le trouver parce que c'est plutôt original...

– Je vois... Je parierais que c'est plutôt votre amie que celle de votre frère, n'est-ce pas ?

– Ben... En fait, oui. Vous avez raison.

– Et comment est-elle cette amie ? Est-ce qu'elle est jolie ? Fit-elle en mettant toute leur complicité dans son sourire.

– Oui, je crois qu'on peut dire ça, mais je préférerais que nous en restions là, fit Emrul qui redoutait d'éventer son secret.

– Comme vous voudrez mon ami. Comme vous voudrez, répéta-t-elle, le visage joyeux. Appelez-le si vous voulez vous sentir plus tranquille.

– Oh, vous savez, il ne sera pas encore rentré. Si vous le permettez, je lui téléphonerai plutôt vers midi.

Émilie n'y mit bien sûr pas d'objection. Le demi-mensonge d'Emrul l'avait plutôt convaincue et elle était à présent moins inquiète pour son protégé. La matinée s'écou-

la difficilement. Si la première heure, celle consacrée à leur déjeuner, se fit discrète, les aiguilles de l'horloge de la cuisine qu'Emrul consultait incessamment lui semblaient être les jambes d'un coureur dont la foulée ralentissait inexorablement à chaque minute qui passait. Inconstant et agité, il avait demandé à Émilie la permission d'emprunter son ordinateur pour jouer, cependant qu'elle s'adonnait, suivant un rite invariable, aux mots croisés puis à la lecture. Tandis qu'elle remplissait ses grilles, il tapait sur le clavier avec une erratique frénésie, il cliquait nerveusement sur le bouton de la souris et, dépourvu de la moindre patience, s'agaçait dès lors que la machine ne répondait pas assez rapidement à ses injonctions. Parfois, il se disait qu'il pourrait faire d'autres recherches que celles, pourtant fructueuses, qu'il avait conjointement menées avec son aîné la veille au soir, mais il se ravisa bien vite, car jamais il ne perdait de vue qu'il s'agissait d'une surprise pour elle et il s'interdisait de tout compromettre.

Les yeux d'Émilie demeuraient fixés sur ses grilles de lettres, ce qui ne l'empêchait pas de remarquer l'agitation d'Emrul. Aussi, lorsqu'elle estima qu'elle s'était assez distraite avec ses mots croisés, elle lui fit une proposition qui déclencha son étonnement :

- Emrul, est-ce que vous aimeriez que je vous lise un passage ?
- Pourquoi pas. Mais un passage de quoi ?
- D'un livre qui me tient tout particulièrement à cœur. Un livre de Stefan Zweig.

En entendant ce nom, Emrul ne put s'empêcher de rougir. Subitement, la température de son corps s'était élevée, sa tempe était devenue bruyante et le battement de son cœur lui causait une désagréable sensation. Ce fut comme s'il avait été pris en flagrant délit et que ses pensées avaient été mises au jour. Rapidement, il retrouva ses esprits, se dit que ce n'était qu'une coïncidence et qu'il était impossible qu'elle ait deviné ses projets. Il reprit tout son calme puis répondit d'un air innocent :

– Ah oui, votre auteur fétiche ! D'ailleurs, vous m'avez promis un cadeau.

– Mais je n'ai pas oublié... C'est vrai que nous devons y aller cette semaine, mais nous pourrions remettre ça à lundi, qu'en dites-vous ?

– Ce sera comme vous voudrez, Madame.

– En fait, je ne sais pas si c'est le bon moment pour un peu de lecture à haute voix. Vous êtes encore préoccupé par le cadeau pour votre amie et...

– Oh non, au contraire. Je crois qu'il n'y a pas de moment plus indiqué que celui-là.

– Vraiment ? Mais quel rapport entre Stefan Zweig et l'impatience qui, depuis ce matin, se joue de vous comme d'un pantin ?

Effrayé d'en avoir peut-être trop dit pour un esprit aussi vif que celui d'Émilie, il marmonna la première idée qui, péniblement, lui vint :

– Eh bien... Je voulais simplement dire que ça me fera penser à autre chose. De toute façon, mon frère ne doit

pas être encore rentré alors, nous avons tout notre temps.
— Bon, fit-elle d'un air peu convaincu. Si vous le dites...
Dans ce cas, est-ce que vous pourriez m'apporter le livre
Lettre d'une inconnue ?

Emrul se pencha, approcha son regard et parcourut la rangée de livres réservée à l'auteur vénéré. Les titres étaient nombreux, et n'appartenaient pas tous à la même collection. Certains livres, la plupart même, comprenaient plusieurs nouvelles, mais un seul titre apparaissait sur la tranche si bien que, même après plusieurs passages, Emrul n'avait pas trouvé.

« Lettre d'une inconnue, vous êtes sûre ? »

Émilie eut un sourire affectueux. Comment aurait-elle pu se tromper sur un titre de cet auteur qui était entré dans sa vie comme un bris de glace ?

— Bien entendu. Pardonnez mon sourire, je ne me moque pas de vous, c'est simplement que je connais chacun des textes qu'il a écrits ainsi que les circonstances dans lesquelles il l'a fait. J'ai aussi lu de nombreuses biographies. Alors oui, Emrul, je suis sûre de ce que je vous dis. Lettre d'une inconnue est une de ses nouvelles les plus connues, justement.

— Pourtant, j'ai bien regardé et je vous assure que je ne l'ai pas trouvé dans votre bibliothèque.

Émilie, qui venait de comprendre la raison de cette absence, hocha la tête de gauche à droite, comme pour montrer qu'elle s'en voulait de son erreur.

– Excusez-moi, fit-elle. C'est de ma faute. Vous ne trouverez pas ce livre sous ce titre. Concentrez-vous sur les formats de poche et cherchez Amok. C'est le titre éponyme d'une des trois nouvelles qui composent le recueil. La deuxième, c'est Lettre d'une inconnue et la troisième, si je ne me trompe pas...

– La ruelle au clair de lune ! Je l'ai ! En tout cas, vous avez une sacrée mémoire.

– Oh, vous savez... J'essaie de l'entretenir encore un peu, mais ce n'est plus comme avant. Quand j'étais plus jeune, c'était autre chose... Mais allez, assez d'apitoiement. Est-ce qu'il vous plairait sincèrement que je vous fasse cette lecture ? Il ne faut pas vous sentir obligé, vous savez.

– Oh, mais je sais. Ce que vous m'avez dit l'autre jour sur lui m'a beaucoup ému et j'ai vraiment envie de découvrir ce qu'il a écrit.

– C'est une vieille lubie, mais à mon âge, il n'y a rien qui me fasse plus plaisir que de faire connaître son talent. Il y avait tant de grandeur dans cet homme ! Tout cela est bien loin maintenant, mais quand je pense que j'ai été sa contemporaine ! Il aimait la France, vous savez. Il a vécu plusieurs mois à Paris. Comme tout cela me semble loin, soupira-t-elle.

Son regard s'éloigna des yeux d'Emrul. Il se brouilla puis disparut tout à fait au travers de la fenêtre entrouverte qui laissait passer les chauds rayons du soleil. Émilie entra dans une forme de prostration. Si son corps demeurait là, son esprit avait rejoint son ancienne jeunesse. Où vagabondait-il ? Dans la fureur de la guerre qui lui avait tout pris avant l'aube de ses dix ans ? À Philippeville où

le destin, une seconde fois, lui volait un bonheur promis ? Ou plus tard encore, durant cette guerre sans nom ou la France opprimait les siens pour maintenir de force dans son giron ceux de ses citoyens qu'elle n'avait pas su aimer ? Il n'y avait rien à lire dans son regard, rien à supposer ou deviner. Tous ses malheurs étaient à présent cachés sous le drap épais de la vieillesse. Pourtant, Emrul ressentit nettement le chagrin jamais dévoilé qui noyait encore le cœur de cette vieille femme. L'empathie le gagnait et ce chagrin fut sur le point de devenir le sien lorsqu'une légère brise pénétra jusque dans le salon. Un souffle chaud glissa sur sa nuque et l'air s'insinua au fond de son oreille tel un murmure. Une illusion lui parvint ; la voix de son frère, ponctuée de rires enfantins lui disait « ne t'en fais pas, petit frère, j'ai trouvé ». Au lieu d'une larme, ce fut un sourire de joie vraie qui émana de lui. Une image pleine de lumière lui apparut : il tendait le livre à Émilie qui l'ouvrit, le reconnut et, de ses yeux fatigués d'avoir cherché toute sa vie la paix entre les hommes, lui donnait d'un regard tout l'amour que le monde pouvait contenir. Tout disparaissait : les décors, leurs mains, le livre même. Seul demeurerait ce regard qui avait pris de la consistance et qui ressemblait à présent à un rayon de vie. Un lien, un ciment unissait ces deux êtres, capables à eux seuls de symboliser la fraternité. Lui, le jeune musulman devenu chrétien, elle, une femme accablée de vieillesse, catholique ayant bravé son pays pour la dignité des Algériens, thuriféraire d'un écrivain juif et suicidé. À tout moment de la vie, Emrul venait de le découvrir, on pouvait aimer son prochain.

Mais pour l'heure, Emrul ne disposait pas du précieux livre et cette image qui lui était apparue pouvait bien être chimérique. Émilie revint de ses souvenirs puis, après un bref regard vers Emrul pour s'assurer de son attention, elle ouvrit son livre et commença de lire. Sa voix était claire et affirmée, sa diction ne butait pas sur le moindre mot. Émilie qui connaissait le penchant naturel du maître autrichien pour les longues phrases, prenait chaque fois son inspiration au bon moment, de façon à ne jamais interrompre sa lecture inopinément. Loin de lui être inconnu, le texte qu'elle déclamait lui était au contraire très familier. La tranche du livre attestait qu'il avait été ouvert à de nombreuses reprises.

Emrul porta tout d'abord son intérêt sur la voix de son amie. Cela lui procurait une étrange sensation que de s'entendre lire une histoire. Ne lui en avait-on jamais lu ? Sa mère, sans doute, lorsqu'il était enfant. Il n'en gardait aucun le souvenir. Dès les premières pages cependant, il n'accorda plus guère d'attention au timbre d'Émilie. Le caractère mystérieux et dramatique de cette lettre envoyée par une inconnue à un écrivain dont le renom n'était pas contesté absorbait déjà toutes ses pensées. D'elle, on ne savait encore rien, sinon que, puisqu'il recevait ce courrier, c'est qu'elle était morte. Captivé, Emrul attendait avec la plus grande impatience que le récit se déroule, que l'histoire, un à un, livre ses ressorts. Mais chaque nouvelle phrase qu'Émilie lisait avec une dévotion remarquée apportait autant de mystère qu'elle en élucidait.

Après quelques pages, le cœur d'Émilie se gonfla de joie lorsque, jetant un rapide regard sur son auditoire, elle vit son protégé concentré sur sa voix, laissant immobile le reste de son être. Emrul, lui aussi, succombait au génie de son auteur révéré. Si son corps demeurait là, son esprit se confondait à présent avec celui de cet écrivain imaginaire et c'était presque comme s'il avait lui-même la lettre sous les yeux. Rien de l'atmosphère du récit ne lui échappait. La lumière ténue de la pièce, l'enveloppe décachetée, l'heure tardive. Devant cet éclatant succès et au détour d'un changement de page, Émilie se félicita de si bien connaître ce texte, non pas seulement parce que cela lui permettait une lecture parfaite, mais aussi parce qu'elle pouvait s'en détacher plus facilement, et ne pas se laisser complètement submerger par les vagues d'émotion toujours plus fortes que l'inconnue déversait sur les pages de sa lettre.

À mesure que le récit prenait toute sa force, le cœur d'Émilie battait plus fort et sa voix, à chaque instant, menaçait de trembler. Cette inconnue avait lutté de toutes ses forces contre la maladie de son fils, contre la pauvreté qui l'empêchait de le soigner. Elle avait pour cela employé tous les moyens en négligeant le seul qui fut efficace. À longueur de pages se tramaient l'agonie puis la fin de l'enfant. Comme toujours chez l'Autrichien, surviennent parfois un espoir, une lueur. À chacun de ces moments, le visage attristé du jeune homme exprimait un petit signe de soulagement, mais chaque fois, l'espoir se dissipait. Il n'y avait qu'un pas à faire ou bien un mot à prononcer pour passer des ténèbres à la joie. Comme

l'écrivain qui lisait ce courrier et qu'il s'imaginait à présent incarner, Emrul aurait voulu revenir en arrière. Quelques jours au moins, avant que l'irréparable ne se produisît. Le récit semblait si vrai qu'Emrul blâmait le destin, le monde, on ne sait qui, qu'il ne soit pas possible d'inverser le cours du temps pour sauver cette femme. Emrul n'était plus lui-même. Par la grâce des mots, il était devenu cet écrivain du siècle passé. Il le détestait, il se détestait de n'avoir jamais accordé l'attention qu'elle méritait à cette femme qui, par deux fois, avait été sa maîtresse et dont il ne gardait néanmoins qu'un souvenir diaphane. Non qu'elle ne fut pas jolie ou intelligente. Mais seulement parce qu'il lui plaisait de ne pas s'attacher.

Le timbre d'Émilie faiblissait peu à peu à mesure qu'approchait la chute, plus terrible encore que tout le récit. Malgré elle, malgré son immense envie d'offrir à son jeune ami une impeccable lecture, les larmes coulèrent sur son visage lorsque, comme pour assouvir une vengeance venue d'outre-tombe, l'inconnue assénait au lecteur un coup du sort des plus cruels. À deux ou trois reprises, elle se racla la gorge, mais ses pleurs trahissaient son bouleversement. Sa voix devenue éraillée faiblissait à chaque nouvelle phrase et ce ne fut que péniblement qu'elle parvint jusqu'au point final. Même sans l'avantage de la surprise, le verbe de l'écrivain autrichien demeurait comme une épée acérée qui chaque fois, frappait en plein cœur.

Il fallut plusieurs dizaines de secondes à Emrul pour que disparaisse le nœud qui s'était formé dans sa gorge. Si un

film de cinéma l'avait déjà conduit jusqu'aux larmes, cet instant était pour lui nouveau et inconnu. Des mots, de simples mots pouvaient, tel le soc du paysan d'antan, labourer ses entrailles jusqu'au bouleversement de tout son être. Il n'aurait su décrire vraiment ce qu'il ressentait, car il avait l'impression que tous ses sentiments se mélangaient. S'il avait été la Terre, il aurait dit qu'il pleuvait et faisait soleil à la fois, que son sol tremblait tandis que ses ruisseaux s'écoulaient paisiblement. Comme s'il venait d'assister à une implacable démonstration, il comprit à présent combien les éloges d'Émilie étaient justifiés. Il se remémora les paroles du père adoptif de son amie : « le monde n'est-il pas devenu fou pour qu'un tel livre soit interdit ? » Son cœur, qui lui semblait presque arrêté, battit de nouveau à tout rompre lorsqu'il songea que, peut-être, il pourrait bientôt lui offrir ce livre perdu.

– Alors, mon jeune ami, qu'en pensez-vous ? demanda Émilie qui brûlait d'envie de connaître l'avis d'Emrul.

– Je... Je ne sais que vous dire Madame. Cette lettre est bouleversante et vous l'avez lue à la perfection. Bien sûr, c'est triste, très triste même, mais en même temps, c'est si bien écrit... Pendant que vous lisiez, j'avais l'impression qu'elle m'était adressée.

– Cela vous a donc touché ?

– Plus que ça, Madame. Ça m'a bouleversé. Je ne croyais pas qu'on pouvait ressentir autant d'émotion, juste en lisant un livre.

– Et pourtant, vous voyez... Je suis tellement contente que cela vous ait plu. Si vous le souhaitez toujours, nous pourrions aller dans une librairie cet après-midi, je sais ce

que j'ai envie de vous acheter.

– Pourquoi pas, fit Emrul avec un enthousiasme sincère.

– Et puis, nous pourrions en profiter pour rendre visite à André. Qu'en dites-vous ?

– Que c'est une bonne idée, mais vous croyez qu'il était sérieux, l'autre jour ?

– C'est vrai qu'il a la plaisanterie facile, mais je pense qu'il l'était. D'ailleurs, nous allons lui téléphoner, je dois avoir son numéro dans mon calepin. Comme ça, nous serons fixés.

Lorsqu'Emrul entendit cela, un frisson le parcourut. Il se trouva comme cerné, ou plutôt engagé dans une voie dans laquelle il n'y avait pas de retour possible. Il lui sembla que, pour toujours, il renonçait au rêve qu'il s'était forgé et qu'un autre chemin le happait. Il fut sur le point de reculer, d'implorer Émilie de ne pas appeler, non par désintéret pour ce nouveau travail qui s'offrait à lui, mais par simple peur de l'inconnu. Cependant, malgré ses invectives silencieuses, il la regarda consulter son carnet, composer le numéro sans dire un mot. Presque hébété, rien ne lui parvint de la conversation qui se déroulait sous ses yeux et il fallut qu'Émilie s'adressât à lui pour qu'il sortît de sa torpeur.

– Voilà, c'est fait. Nous passerons chez lui pour le thé, vers quatre heures. C'est drôle, je ne l'imagine pas buvant du thé.

– Très bien, fit Emrul d'un air absent.

– Ça ne va pas mon ami ? Vous êtes bizarre.

– Non, ça va aller, je vous assure.

— Eh bien ! Bon, avez-vous vu l'heure, Emrul ? Il est pratiquement midi. Est-ce que vous voulez appeler votre frère ?

C'était la première fois depuis deux semaines qu'Emrul rentrait chez lui aussi tôt. Bien qu'il fût inquiet de n'avoir pu joindre Tarik, il voulait rester avec Émilie jusqu'au soir, comme il l'avait fait jusqu'à présent, mais il était tellement énervé et inquiet qu'elle lui avait ordonné de partir plus tôt. Pressé comme jamais, il prit quelques libertés avec le code de la route sans même y faire attention, car la seule chose à laquelle il pensait était de retrouver son frère. Il avait hâte de savoir si Tarik avait trouvé le livre, mais une foule d'autres interrogations formait une sorte de farandole dans son esprit. Pourquoi était-il resté injoignable durant toute la journée ? Est-ce qu'il avait trouvé la maison ? Quelqu'un se souvenait-il du cordonnier ? Telles étaient quelques-unes des questions qu'il se martelait à lui-même.

Lorsqu'il fut enfin arrivé, Emrul se rua littéralement dans l'appartement et au lieu de vociférer son traditionnel « c'est moi », il appela son frère d'une voix angoissée :

- Tarik ? Tarik ? Est-ce que tu es là ?
- Oui, fit son aîné en refermant la porte du réfrigérateur.
- Ah, tu es là !
- Bah oui. Je t'ai entendu arriver alors je suis allé te cher-

cher une bière. Tu as soif ?

– Oui, donne-m'en une, mais tu l'as ? Est-ce que tu as le livre ?

À l'air ennuyé qu'avait pris son frère, Emrul craignit le pire.

– Eh bien, en fait, c'est possible.

– Comment ça, « c'est possible » ? Répliqua Emrul qui ne se sentait pas d'humeur à plaisanter. Ce n'est pas une réponse, ça. Tu l'as ou tu ne l'as pas, ce n'est pas compliqué.

– Ben si, justement.

– Mais vas-y, explique-toi au lieu de me laisser mariner dans mon jus. Et puis, comment ça se fait que tu n'aies pas répondu. Je me suis inquiété, moi.

– Pour moi ou pour le livre ?

– Pour toi, idiot ! Bon, tu vas parler à la fin ?

– Pour le téléphone, c'est tout simple. Je l'ai tout bêtement oublié ce matin avant de partir. Et puis, ce n'est pas tout près. Le temps de faire la route, de chercher, de revenir. Ça doit faire vingt minutes à tout casser que je suis là.

– Bon d'accord. Et pour le livre, alors ?

– En fait, il est peut-être là-bas, c'est même probable, mais je n'en suis pas sûr. Je te passe tous les détails, mais j'ai finalement retrouvé la maison du cordonnier. Ce sont ses petits enfants qui y habitent maintenant. J'ai expliqué l'histoire que tu m'as racontée, mais le type que j'ai rencontré n'était au courant de rien et ça n'avait pas vraiment l'air de l'intéresser. Enfin, il a fini par me dire que lorsque ses parents ont hérité de la maison, ils ont entassé tout un tas d'affaires au grenier et que ce que je cherchais

s'y trouvait peut-être encore.

– Oui, et alors, invectiva Emrul dévoré par l'impatience.

– Je lui ai demandé si je pouvais jeter un coup d'œil. Il m'a fait comprendre que ça l'agaçait. Il était sur le point de m'envoyer balader puis il m'a regardé d'un air intéressé. Au début, j'ai pensé qu'il voulait juste retirer un bon prix de ce bouquin, mais il avait autre chose en tête. Alors, il m'a emmené dans son grenier et il m'a montré tout un tas de trucs. Il y avait des outils, un vieux vélo, des cartons, enfin tout un bordel. Il m'a dit « finalement, vous tombez bien. Figurez-vous que je voulais justement aménager ce grenier. Alors voilà ce que je vous propose : pour cinq cents euros, tout est à vous. Mais attention, vous m'embarquez tout ça, et à vos frais. » Je lui ai dit que je voulais seulement un bouquin. Il m'a répondu : « Peut-être bien, mais c'est comme ça, à prendre ou à laisser. Et il faudra faire vite parce que je comptais balancer tout ça à la déchetterie la semaine prochaine. »

– Et qu'est-ce que tu lui as répondu ?

– Que j'étais d'accord ! Je me suis dit que j'allais t'en parler et qu'au pire, je n'étais pas obligé de le rappeler. J'ai pensé à lui demander son numéro de téléphone.

– Merci, mon frère. C'est exactement ce qu'il fallait faire.

– Alors tu vas lui donner cinq cents euros pour un bouquin qui n'est peut-être même pas dans ce fourbi ?

– C'est un risque à prendre. Tu n'as pas la moindre idée de ce que ce livre peut représenter pour elle. Que ça ait été aussi facile, je n'arrive pas y croire. C'est peut-être la dernière grande joie de sa vie et c'est moi qui vais la lui offrir ! Tu comprends ?

Tarik restait dubitatif, mais le ton si plein d'émotion dont usait son cadet le convainquit finalement.

– C'est toi qui décides, petit frère. Moi, je suis de ton côté.

– Tu crois qu'on pourrait y aller demain ?

– T'as pas vu tout ce qu'il y a à enlever. Il faut au moins une camionnette.

– Et tu ne peux pas en emprunter une au garage ?

– C'est-à-dire qu'il vaudrait mieux prévenir mon patron d'abord et je ne me vois pas trop lui téléphoner un dimanche pour lui chanter un poème « allô, est-ce que je peux emprunter votre camionnette, il y a mon petit frère qui a fait des emplettes ».

– Et si tu appelais ce soir, répondit Emrul en souriant.

– Oh, ça ne me dit pas trop, là.

– Allez, vas-y, fais-le pour moi. Tu ne voudrais pas que l'autre balance tout à la déchetterie.

– Il ne va pas le faire. C'était juste pour me faire flipper.

– Allez, pendant ce temps-là, je nous sers une autre bière.

Offrir un moment de bonheur à son cadet était une joie à laquelle Tarik n'aurait pas renoncé. Il appela son patron et, en moins de deux minutes, l'affaire fut réglée. Ils pouvaient disposer de la camionnette pourvu qu'ils y prennent garde.

– Ça te fait plaisir à ce point ? Demanda Tarik.

– Oui, mon frère. Je sais, tu dois trouver ça bizarre, mais Émilie est vraiment mon amie et si je pouvais lui faire ca-

deau de ce livre...

– Mais qu'est-ce qu'elle a de particulier cette femme ?

– Tout un tas de choses. La première fois qu'elle m'a vu, elle n'a pas posé ce regard sur moi, tu sais celui que tu détestes. Au contraire, j'ai tout de suite senti une forme de bienveillance. Et puis, elle est pleine d'humour, d'intelligence. Elle m'a appris plein de trucs.

De bière en bière, Emrul fit un interminable éloge de son amie et peu à peu, Tarik se laissa convaincre de faire sa connaissance. La soirée passa ainsi, à parler de cette femme, de son passé et des livres qu'elle aimait, jusqu'à ce que les deux frères, plutôt ivres, décident d'aller se coucher.

Emrul eut un sommeil contrarié et lorsqu'il se leva, le spectacle des bouteilles vides et des boîtes de biscuits éventrées lui en rappela la raison. Un peu engourdi, il se pressa de tout ranger, songeant à la journée qui les attendait. Enfin, il allait mettre la main sur ce livre auquel il ne cessait de penser. Mais avant cela, il fallait passer chercher la camionnette et faire les deux cent cinquante kilomètres qui les séparaient de la maison de l'ancien cordonnier. Il s'imaginait, roulant de bonne heure, assis à la place du passager aux côtés de son frère lorsqu'une effrayante pensée s'empara de lui. « Émilie ! », s'écria-t-il si fort que cela ébranla le sommeil de Tarik qui s'était carrément endormi sur le canapé. La griserie de la veille lui avait fait oublier qu'il travaillait tous les jours de la semaine, samedi et dimanche compris. Après un rapide calcul, et même en étant très optimiste, il ne pouvait pas être de retour avant le début de l'après-midi. Négligeant ses tâches ménagères, Emrul commença à faire les cent pas sous le nez de son frère. Il chercha un moyen de s'extraire de l'implacable dilemme auquel il était soumis. Partir avec Tarik et abandonner Émilie pour toute la matinée ou bien renoncer à ce voyage et assumer ses responsabilités. Renier sa parole était un véritable supplice, car il avait toujours mis un point d'honneur à respecter tous ses en-

gagements. D'un autre côté, il n'aurait pas l'occasion d'aller là-bas avant un bon moment et puis, il n'était pas certain que son frère puisse de nouveau emprunter la camionnette et enfin (c'était ce qui le tracassait le plus) le propriétaire pouvait mettre sa menace à exécution à tout moment et le livre serait perdu à tout jamais. La mort dans l'âme, il conclut que la meilleure chose à faire était de prévenir Émilie de son absence en espérant qu'elle n'ait pas besoin de lui ce matin.

Bruyamment, Tarik s'extirpait de son sommeil tandis qu'Emrul, comme il le faisait chaque jour pour Émilie, préparait un copieux petit déjeuner qui devait leur permettre de tenir jusqu'à Gansac. Le repas se passa presque sans un mot, Emrul attendit que son frère fût complètement éveillé pour lui faire part du problème qui le taraudait. Puis, lorsque ce dernier fut en mesure d'écouter, il répliqua d'un ton affirmatif que ce n'était pas très important en regard de la surprise qu'il s'apprêtait à faire à son amie. Sur ces considérations, ils partirent en direction du garage et, peu après, Tarik se trouva au volant de la camionnette qu'il avait promis de rendre à son employeur sans la moindre égratignure.

Il y avait bien longtemps que les deux frères n'avaient pas fait un aussi long trajet ensemble et, l'un comme l'autre, ils apprécèrent ce moment où ils purent se parler d'eux-mêmes, de leurs parents et plus généralement des tournants que prend la vie. Emrul évoqua Émilie à de nombreuses reprises et, à mesure qu'il apprenait à la connaître, Tarik sentait naître en lui une amitié par pro-

curation. Comme le temps ne manquait pas, Emrul fit de son mieux pour relater la lecture qu'Émilie lui avait faite, mais n'ayant pas le livre à portée de main, il ne fut pas capable d'en exprimer toute la finesse ni d'en retranscrire toute l'émotion. Son frère, qui ne lisait jamais, ne montra pas d'enthousiasme, mais il perçut cependant l'excitation qui s'était emparée de son cadet à l'évocation de cet auteur dont il ignorait jusqu'au nom.

De loin en loin, ils vinrent à bout du trajet et Tarik reconnut facilement le chemin qui devait les mener jusqu'à l'ancienne cordonnerie. Le moteur stoppa, le frein à main grinça. Emrul consulta sa montre. Il était exactement onze heures. Tarik sonna. L'instant d'après, l'homme qu'il avait vu la veille leur lança un regard méfiant avant de s'adoucir.

- Ah ! Vous vous êtes décidés, alors ?
- Bonjour. Je vous présente mon frère.
- Bonjour ! Fit l'inconnu en tendant sa main avec un visible désintérêt. Vous emportez tout, alors ?
- Oui, on prend tout, répliqua Emrul d'un ton sec. Est-ce qu'on peut y aller ? Nous sommes pressés.
- Tant mieux ! Plus tôt je serai débarrassé de tout ça, mieux ça sera. Je vais vous donner un coup de main, ajouta-t-il tout en les conduisant au grenier.

Un instant de découragement s'empara d'Emrul lorsqu'il découvrit l'impressionnant amoncellement qui dormait là depuis un demi-siècle.

- Wah ! On ne pourra jamais tout enlever, fit-il.
- Mais si, vous allez voir, fit l'inconnu.
- Allez, on s'y met, reprit Tarik pour se donner du cœur à l'ouvrage.

À mesure qu'ils montaient et descendaient l'escalier, le trottoir ressemblait de plus en plus à une décharge publique, mais à force de volonté, les deux frères finirent par tout caser dans la camionnette. Il y avait là un mélange de matériel de cordonnerie, de cartons, de vêtements, d'outils rouillés de toutes sortes et même quelques jouets. À mesure qu'il chargeait le véhicule, Emrul tenta plusieurs fois de jeter un rapide coup d'œil sur le contenu de plusieurs cartons pour découvrir si le livre figurait bien dans cet antique inventaire à la Prévert, mais à sa grande déception, il ne put s'en assurer. Au moment où il remonta dans la camionnette, il se consola en se disant que si le livre était présent, il était alors en sa possession. Dès lors, peu importait qu'il faille explorer les entrailles de ce salmigondis.

Pendant tout le trajet du retour, et même durant les heures qui suivirent, Emrul éprouva l'impatience que connaissent les enfants qui sortent d'un magasin de jouets et qui trépignent à l'idée d'ouvrir leurs paquets. Celui d'Emrul se trouvait peut-être dans le fatras qu'ils transportaient et il n'avait d'autre hâte que celle d'examiner chaque carton jusqu'à tomber sur le précieux livre. Mais pour l'heure, il fallait encore rentrer et, même après cela, il fallait retourner auprès d'Émilie qui, lorsqu'il l'avait appelée dans la matinée, lui avait dit qu'il pouvait

prendre tout son temps.

Les deux frères convinrent de se débarrasser des objets visiblement inutilisables dès leur arrivée au garage. Un petit hangar servait pour l'entrepôt des pièces destinées au recyclage ou à la destruction et Tarik pensa avec raison que son patron ne verrait pas d'objection à ce qu'ils y entreposent un vélo rouillé ainsi que quelques carcasses métalliques de faible taille.

Vers seize heures, Emrul frappa à la porte d'Émilie en songeant à repartir aussi vite que possible. Elle l'accueillit sans lui faire aucun reproche. Au contraire, elle était souriante et affable. Emrul était resté vague sur les causes de son absence et Émilie ne posa pas la moindre question qui put être gênante.

– Eh bien, mon jeune ami, j'espère que votre journée s'est déroulée comme vous l'entendiez. Quant à moi, j'ai travaillé pour vous.

– Vraiment ? Et qu'avez-vous fait ?

– Oh, plusieurs choses. Pour commencer, j'ai un peu parlé autour de moi de votre nouvelle activité et j'ai pour vous le nom de deux dames qui auraient besoin de vos services. L'une d'entre elles habite d'ailleurs dans cet immeuble. Comme ça, vous pourrez passer nous voir toutes les deux. Tenez, fit-elle en lui tendant la feuille de papier sur laquelle, de son écriture d'ancienne institutrice, elle avait noté les noms, adresses et numéros de téléphone des deux personnes en question.

– Merci beaucoup, Émilie. Ce que vous faites pour moi me va droit au cœur, vous savez.

– Je le sais bien mon jeune ami et c'est en cela que j'en suis récompensée. Mais ce n'est pas tout. Regardez là, sur

l'écran de l'ordinateur.

Emrul fit quelques pas, observa un instant et s'exclama :

– Mais c'est mon nom, ça ! Vous m'avez fabriqué des cartes de visite !

– Oui, fit-elle en souriant. Vous les aurez la semaine prochaine. Regardez mieux ! Est-ce qu'elles vous conviennent ?

– C'est parfait, répondit-il après un rapide examen. C'est... Vous êtes...

Après ces éclats de joie, un silence presque solennel s'imposa, comme si subitement leurs sentiments ne devaient plus emprunter le chemin des mots. Emrul s'approcha d'Émilie, tendit ses mains vers les siennes puis, jugeant que ce contact incomplet ne suffirait pas à laisser passer toute l'affection qu'il lui portait, il la serra dans ses bras, posa sa main sur sa chevelure, colla sa joue contre la sienne et sourit. Sa gorge était si nouée qu'elle n'aurait pu émettre le moindre son, mais il parvint, on ne sait comment, à lui chuchoter un mot : « merci ».

Plus personne, pas même sa fille, n'avait pris Émilie dans ses bras depuis des décennies. Elle ne se serait pas souvenue de la dernière fois où cela s'était produit et elle ne chercha pas à le faire. Elle sentait la poitrine du jeune homme contre la sienne tandis que leurs cœurs semblaient s'envoyer des messages télégraphiques à un rythme effréné. Par instants, la main d'Emrul glissait le long de ses cheveux. Cette jeunesse, cette chaleur hu-

maine qui l'envahissait tout à coup, la ramena un demi-siècle plus tôt et c'était elle alors, qui était en pleine possession de l'existence. La mer, le soleil, la chevelure de Philippe que le vent jetait en arrière et puis soudainement, cette image qui toute sa vie l'avait hantée : le corps de cet homme ensanglanté qui, d'une respiration lourde et douloureuse, exhalait les dernières bribes de vie qu'il possédait encore. Sa tête gisait sur les genoux d'Émilie qui, avec la même tendresse qu'avait Emrul en ce moment, caressait les cheveux du mourant. Le corps d'Émilie se crispa brusquement. Des forces évanouies lui revinrent. L'embrassement d'Emrul était tout à coup devenu une camisole dont elle chercha à se libérer. Elle banda ses muscles puis, après un râle profond, elle soupira tristement.

- Il faut que vous me laissiez, Emrul. Je vous en prie.
- Madame, excusez-moi, je voulais juste...

Mais Émilie marchait déjà jusqu'à sa chambre et, avant de s'y enfermer, elle répéta une seconde fois les mêmes paroles.

Emrul ne comprenait pas ce qui venait de se passer. Il alla timidement jusqu'à la porte, frappa, mais n'obtint aucune réponse. Une fois déjà, elle avait eu un brusque accès de tristesse et il en avait conclu qu'un lourd souvenir l'accablait encore. Qu'avait-il dit ou fait, il ne le saurait jamais, mais il décida de ne pas prendre cet incident au tragique. Au contraire, avant de prendre congé d'elle, il lui dit d'un air gai : « Madame ! Je m'en vais. Mais demain,

soyez en pleine forme, j'aurai une surprise pour vous ! », sans réaliser que le livre tant espéré n'était peut-être pas dans le fatras que son frère était en train de stocker dans leur appartement.

Conformément aux indications de son cadet, Tarik n'avait transporté chez lui que les cartons et les boîtes en bois. Quant au reste, ce qui n'avait pas été mis au rebut était maintenant entreposé dans la cave qui, par crainte des vols, avait toujours été vide. Bien qu'il eût préféré passer son dimanche à des activités plus agréables, c'était le cœur plein de joie qu'il avait consciencieusement empilé tous ces objets dans le salon. Depuis la mort de leur père, il était devenu le chef de ce qui restait de leur famille et Tarik ressentait l'obligation de veiller sur son cadet comme le plus impérieux et le plus noble des devoirs. Par-delà sa responsabilité, Tarik éprouvait pour son frère des sentiments qu'il n'aurait pu décrire. Tout ce qui lui manquait, Emrul l'avait. Tout ce qu'il n'était pas, Emrul l'était et l'inverse était aussi vrai. Tarik et Emrul formaient une unité qu'il se devait de préserver.

Vers dix-huit heures, son cadet rentra, à sa grande surprise.

- Tu es déjà là ? Fit Tarik, très étonné.
- Comme tu vois. Ça s'est mal passé avec elle.
- Comment ça ? Raconte !
- Il n'y a pas grand-chose à raconter.

Emrul n'avait pas envie d'avouer à son frère qu'il l'avait prise dans ses bras.

– Il y a eu quelque chose, je ne sais pas quoi, qui lui a fait penser à de mauvais souvenirs. Elle s'est mise à pleurer et m'a demandé de partir, ce que j'ai fait.

– Et tu ne lui as pas parlé du bouquin pour la reconforter ? S'inquiéta Tarik.

– Si. Enfin, oui et non. Je lui ai dit que demain je lui apporterai une surprise. Alors, autant te dire que le livre a intérêt à être là, fit-il en désignant les boîtes impeccablement rangées. Allez, on s'y met ?

– Et comment ! Et si j'allais nous chercher...

– Une petite bière ? Coupa Emrul en riant.

– Pour nous donner du courage ! Répliqua Tarik pour justifier sa proposition.

Certaines boîtes étaient en fait des petits meubles de travail. L'ouverture ne se faisait pas par le haut, mais par le devant et lorsque les deux frères en tiraient la porte, celle-ci laissait invariablement apparaître des tiroirs plus ou moins grands qui, pour la plupart, n'auraient pu accueillir de livres. Malgré tout, ces objets venus d'un autre temps les intriguaient et la curiosité l'emportait sur l'impatience. Un à un, ils exploraient le contenu de chaque tiroir et ils trouvaient tantôt des morceaux de cuir, tantôt des lanières, tantôt des outils dont ils ne s'expliquaient pas toujours l'utilité. Il y avait plus de cartons que de boîtes et, lorsqu'elles furent toutes examinées, Emrul et Tarik se dirent que les choses sérieuses commençaient vraiment.

Épaulés par leurs deux bières fraîches, ils entreprirent d'ouvrir les cartons dont l'état de conservation était inégal. À ce moment-là, l'espoir l'emportait largement sur l'inquiétude, car Emrul ne doutait pas un instant de la présence du fameux livre dans le demi-mètre cube d'emballages poussiéreux entassés dans le salon. Comme pour les boîtes, leur contenu disparate provoquait leur curiosité si bien qu'ils s'attardaient pratiquement sur chaque document qu'ils en extrayaient. Ainsi, Emrul eut dans les mains des choses dont Émilie elle-même ne soupçonnait pas l'existence. Il ne put masquer son émotion lorsqu'il parcourut l'acte de baptême de son amie, accompagné d'une croix et sa petite chaîne, visiblement en or.

L'un après l'autre, les cartons furent soigneusement fouillés, mais si intéressant que fût leur contenu, ils n'avaient jusqu'alors pas trouvé le moindre livre. La conviction d'Emrul s'ébranlait à mesure que leur nombre diminuait, mais il continuait d'afficher ses certitudes. Quand Tarik mit au jour une pile de livres, ils s'empresèrent de les examiner. Las ! Aucun d'entre eux n'était celui recherché. Deux ou trois autres cartons furent encore ouverts. L'espoir illumina Tarik lorsqu'il en découvrit d'autres. « Pourvu qu'il soit là », songea-t-il sans rien dire à son frère. Les premiers n'étaient que d'antiques manuels scolaires. Les suivants étaient des romans. Il lut attentivement le nom de chaque auteur et chaque volume sorti constituait une déception. Alors qu'il reportait déjà ses attentes sur le prochain carton, son regard se fixa sur le dernier ouvrage de celui qu'il avait encore devant lui. Le format était plutôt petit, le titre ainsi que le nom de

l'auteur l'étaient tout autant. Sans y croire vraiment, il le prit, assembla chacune des cinq lettres qu'il avait sous les yeux. Z. W. E. I. G. Il recommença. Il fallait être sûr, car son frère ne supporterait pas une telle déception. Après avoir épelé par deux fois ce nom germanique qui demeurerait difficile à lire, il n'eut plus le moindre doute et put laisser éclater sa joie :

– Ça y est, je l'ai !

– Fais voir ! Bondit son frère.

D'un seul coup d'œil, il identifia l'auteur. Puis, presque avec religiosité, il s'attarda sur chaque lettre du titre qui mentionnait le nom de la nouvelle éponyme ainsi que les deux autres textes qui composaient le recueil. Le titre principal lui était inconnu, la déception était sur le point de le gagner quand son regard attentif comme jamais rencontra ces mots tant attendus : « suivi de La collection invisible et Le bouquiniste Mendel ». Il y avait une certaine ironie à lire ce titre, Emrul le perçut, mais n'en fut que plus joyeux d'avoir trouvé l'introuvable. Après qu'il eut méticuleusement examiné la couverture, il ouvrit le livre avec d'infinies précautions, comme s'il tenait entre ses mains une relique sacrée. Un dernier indice ou plutôt une irréfutable preuve d'authenticité lui était encore nécessaire pour qu'il fût totalement satisfait. La stupeur le frappa tout d'abord lorsqu'il découvrit le premier feuillet vierge de toute mention imprimée ou manuscrite, mais celle-ci s'effaça immédiatement quand, après avoir tourné la première page, il vit ces quelques phrases sur lesquelles vraisemblablement, aucun être humain n'avait posé ses yeux depuis plus d'un demi-siècle. Tel un décou-

vreux qui se repaissait d'un fabuleux trésor par lui mis au jour, Emrul ne se lassait pas de relire ces mots adressés à l'enfant qu'était alors Émilie.

Comme lui, mon âme exsangue étouffe sous le chagrin. Mais mon cœur, lui, bat encore et c'est de l'espoir qu'il tire son ressort. Les funestes erreurs de ma génération donneront à la tienne davantage de sagesse.

C'était mot pour mot, ce qu'avait mentionné Émilie dont la mémoire avait conservé intacte cette dédicace. Au bas de la page cependant, figurait une phrase dont Émilie, par pudeur ou par oubli, n'avait rien dit :

Je te souhaite une vie délivrée de la folie des hommes. Avec mon infinie tendresse. Giuseppe.

Emrul se remémora alors tout ce que lui avait raconté son amie. N'avait-elle pas évoqué cette guerre à qui, contre son propre camp, elle avait arraché la vie de quelques enfants ? N'avait-elle pas là-bas perdu un amour jamais remplacé ? Ses parents n'étaient-ils pas morts tragiquement ? Un amer sourire figea son visage lorsqu'il songea qu'il n'y avait pas de vœu moins exaucé que celui de Giuseppe. La tristesse le gagna, une colère sourde et inutile s'empara de lui.

— Nous avons tout. Nous pouvons tout faire, mais nous ne savons qu'organiser notre propre malheur, maugréa-t-il, les larmes aux yeux.

— Eh, mon frère ! Fit Tarik. C'est bien le livre que tu cherchais ? Tu n'es pas content ?

Le visage doux et fraternel de son aîné le ramena à de meilleurs sentiments.

– Si, tu as raison. Tout ça, c'est du passé de toute façon.

À l'aube d'une nouvelle semaine de travail et tandis que le soleil estival irradiait la terre de son plus beau feu, Tarrik regarda furtivement à l'intérieur du hangar à déchets. Le transport, le chargement du fatras, la découverte du livre et les larmes contenues de son frère lui revinrent. Il était neuf heures trente. La veille, il avait posé mille questions à Emrul pour savoir comment il allait offrir à Émilie ce si précieux ouvrage. Il pouvait à présent s'imaginer sans peine ce qui, au même moment dans une cuisine de petite vieille, se jouait.

Le livre était emballé dans un papier vert bouteille, sans ruban. Il trônait au milieu du petit déjeuner gargantuesque qu'Emrul avait préparé. Émilie, dans une robe de chambre que la mode ne se souvenait pas d'avoir un jour vantée, les cheveux en bataille et le visage souriant, pénétra dans la pièce. Silencieusement, elle posa affectueusement sa main sur celle d'Emrul et vit, comme dans un jeu d'anomalie pour enfants, la petite pochette au centre de la table. La taille de l'objet, une prémonition, une transmission de pensée ou bien un indéfinissable mélange de ces délices de la vie, portèrent sur ses lèvres le nom de l'auteur tant aimé. Prise d'une vive impatience, elle s'empara du paquet tout en jetant un regard de feu à son ami dont

le cœur bousculait tous ses sens. De ses doigts usés par les ans, elle décacheta l'emballage avec une douceur qui contrastait avec son empressement puis une exhalaison s'échappa avant même que ses yeux ne confirment son intuition. Cette odeur de papier ancien qu'on ne connaissait plus la renvoya loin dans le temps où elle était écolière. Une fugace pensée lui fit apparaître le visage de ses parents sur des photographies sépia. La pochette, comme une ganse inutile, tomba pour laisser l'objet nu. La couleur de la couverture d'abord, le nom révéral, le titre, le coin un peu corné ; tout cela ébranla la vieille dame qui soudainement trembla.

Avec une hésitation presque craintive, ses doigts ridés se risquèrent à ouvrir le livre à la page de la dédicace. Comme s'ils attendaient cela depuis un temps immémorial, ils refirent le même geste que celui fait soixante-dix ans plus tôt. L'encre s'était un peu dissipée, mais l'écriture intacte de Giuseppe avait bravé le temps. Ces mots qu'elle avait tant de fois prononcés pour elle-même, voici qu'ils étaient là, qu'ils avaient survécu. Le visage de son père adoptif apparut un bref instant, lui sourit puis disparut.

En un instant, tout ce passé qu'elle s'évertuait à ensevelir depuis soixante ans lui éclata à la figure. Source de joie et de tristesse, il emplissait l'air, ses poumons, son cœur et même toute sa vie. Lorsqu'elle se mit à pleurer, Emrul la serra contre lui aussi tendrement que la veille, mais par un miracle presque attendu, les conséquences ne furent pas les mêmes. Émilie se calma, une douce respiration

remplaça ses halètements et lui procura une paix qu'elle n'avait jamais connue. Elle aussi, elle le serra contre son corps, écouta les battements de son cœur plein de jeunesse. Elle ne prononça rien de plus que son prénom. Elle y disait tout. Le remerciement, sa délivrance du passé, l'amour qu'elle n'avait pu donner.

C'était à tout cela que Tarik pensait, dans le calme encore matinal qui bientôt s'évanouirait. Il leva les yeux au ciel, songea à son frère qu'il chérissait. Chacun sur la terre éprouvait cet universel besoin d'aimer et, s'il ne se l'avouait pas, il l'avait toujours su. Emrul et Émilie s'étaient trouvés et, du rythme léger qui seyait à l'été, son cœur battait de joie, car il les y avait aidés.